



Bücherei von Krosigk.



Ein treuer Herr  
und treuer Knecht  
Sind hier gelobt  
und dort gerecht

von der 2009

Uy  
Ho

C 177-







J.D.C./culp

A WESEL  
Ches Jaques de Wesel

EPISTRES CHOISIES  
ou  
LES PLUS BELLES  
LETTRES  
DE  
CICERON,

Traduites en Francois

Par Monsieur D. L. B.

De L'academie Francoise.



A WESEL,

Chez JAQUES de WESEL.

M D CC III.

*207*  
*Georg Schulerburg 1703*



ULB Sachsen-Anhalt  
Ausgeschieden

Datum: 2007/2009



(1.)



EPISTRES  
CHOISES  
DE  
CICERON,  
LIVRE PREMIER.

Cicéron à Basile. I.

*Ce billet est un témoignage d'amitié,  
& de bien-veillance, avec une  
protestation de services.*

**J**E vous felicite, & prens part  
à vôtre joye: j'ay une gran-  
de amitié pour vous, & je  
defens vos interêts. Je vous prie  
de m'aimer, & de me faire sca-  
voir de vos nouvelles, & ce qui  
se passe où vous estes.

A

Ci-

2 EPISTRES CHOISIES

Cicéron à sa femme. 2.

*Il luy témoigne sa douleur de la maladie de Dolabella son gendre, & de Tulliola sa fille.*

**C**'A esté un grand surcroît a mes maux, que d'apprendre la maladie de Dolabella & de Tullia. Je n'ay aucune résolution à prendre sur quoy que ce soit; & je ne sçay absolument ce que je dois faire. Pour vous, ayez soin de vòtre fantè & de celle de Tullia, Adieu.

Cicéron à sa Femme. 3.

*Il luy permet de deliberer sur leur separation, afin de s'accommoder au temps.*

**V**OUS sçavez que dans mes dernieres lettres je vous entreteins de nòtre separation; jusques où vont aujourd'huy les violences de Cesar & combien la Populace est émuë. Que si dans  
sa

DE CICERON. 3

sa colere on le doit craindre, on ne doit pas aussi desespérer qu'il ne donne du repos. Vous jugerez vous même de l'importance de cette affaire, & vous ferez dans des temps si fâcheux ce que vous croyez estre le moins mauvais. Adieu, le 15. Juil.

Cicéron à sa Femme. 4.

*Il la prie d'avoir soin de sa santé; il loue ses soins, & luy mande de les continuer.*

**S**I vous vous portez bien, a la Sbonneheure; pour moy je me porte bien. Mais je voudrois que vous eussiez grand soin de votre santé. Car on m'a dit que tout d'un coup vous estiez tombé malade d'une fièvre, & même j'en ay receu des lettres. Vous m'avez obligé, de m'avoir écrit promptement touchant la lettre de Cesar. S'il est necessaire & s'il arrive quel-

A 2 que

4 EPISTRES CHOISIES

que chose de nouveau, vous continueriez. Portez-vous bien. Adieu le 2. Juin.

Ciceron à sa femme. 5.

*Il luy mande de voir Atticus, & de luy écrire.*

J'Ay écrit trop tard à Pomponius ce que je voulois que l'on fit. Si vous luy parlez, vous sçavez ma volonté. Il estoit pour lors inutile de s'expliquer davantage, j'auray de vos lettres, s'il vous plait, au plus-tost, sur cela & sur le reste de nos affaires. Ayez grand soin de vòtre fanté. Adieu. le 9. Juill.

Ciceron à sa femme. 6.

*Ce mot de lettre n'est que pour marquer sa douleur.*

J'E vous écrierois plus au long & plus souvent, si j'avois quelque chose à vous mander,  
Vous

DE CICERON. 5

Vous n'ignorez pas l'état present de nos affaires: & vous pourrez apprendre mes sentiment de Lep<sup>ta</sup> & de Trebatius. Ayez soin de vòtre fanté & de celle de Tullia. Adieu.

Cicéron à sa femme. 7.

*Il luy mande de tenir tout prêt à Tusculum, pour bien recevoir ses amis.*

**J**E croy que nous irons á Tusculum le 7. ou le 8. du mois. Vous aurez soin d'y fayre preparer toutes choses: Nous ferons bonne compagnie, & si je ne me trompe, nous y demeurerons long temps. S'il n'y avoit point de cuve dans le bain, il faudroit y en faire mettre, & prenez soin que l'on y trouve toutes les necessitez de la vie, & ce qui peut contribuer a la sante. Adieu. A Venuse, le premier d'Octobre. A 3 Cice-

6 EPISTRES CHOISIES

Cicéron à sa femme. 8.

*Il luy mande de s' accommoder au temps; d'avoir l'œil à tout pendant qu'il n'y sera pas, & de luy écrire.*

**S**I vous vous portez bien, à la bonneheure. N'oubliez rien de tout ce qui peut vous procurer la santé. Pourvoyez à tout selon l'occurrence des affaires & du temps, & que très-souvent je puisse recevoir de vos lettres, sur toutes choses. Adieu.

Cicéron à sa femme. 9.

*Il marque qu'il attend des Messagers pour se résoudre.*

**S**I vous vous portez bien, je m'en rejouis, pour moy je suis en bonne santé. Tous les jours j'attends des Messagers de votre part. S'il en vient, peut estre que je verray mieux ce  
qui'l

DE CICERON. 7

qu'il faut que je fasse : & sans  
faute aussi-tost je vous feray sca-  
voir ma resolution. Adieu. Le  
premier Septembre.

Cicéron à sa Femme. 10.

*Il marque qu'il n'a point encore ouï  
parler de l'arrivée de Cesar, ni  
de ses lettres.*

**S**I vôtre santé est bonne, je  
m'en rejouïs. Je me porte  
bien. Je n'ay point de nouvel-  
les assurees de l'arrivée de Ce-  
sar, ny des lettres, dont on dit que  
Philotime est chargé. S'il en est  
quelque chose, je vous en faray  
avertir aussi-tost. Conservez-  
vous. Adieu. L'onzième Août.

Cicéron à Rufus, Preteur de  
Rome. 11.

*Il luy recommande L. Custidius.*

**N**Ous sommes de même Tri-  
bu, nous avons les mêmes  
A 4 droits

8 EPISTRES CHOISIES

droits de Bourgeoisie, & sommes fort bons amis L. Custidius & moy. Il veut vous faire juge d'un affaire qu'il a. Je vous le recommande autant que vòtre integrité & l'honnêteté le peuvent permettre. Aumoins, je vous prie de le bien recevoir, & de luy faire faire justice, en sorte qu'il connoisse que vous aurez eu égard à l'amitié que j'ay pour luy, lors même que nous sommes très-éloignez l'un de l'autre. Adieu.

Cicéron à sa femme. 12.

*Il luy donne avis de l'arrivée de Tullia, & du dessein qu'il a d'envoyer son fils vers Cesar.*

**S**I vous estes en fanté, j'en suis fort aise; la mienne est tres-bonne. Tullia arriva icy le douzième Juin. Je suis sensiblement touché de ce que je suis cause  
par

DE CICERON. 9

par ma negligence, que tant de vertu, tant de douceur, & tant de belles qualitez, qui se rencontrent en elle, soient si mal recompensées. J'avois dessein d'envoyer mon fils vers Cesar, & Saluste avec luy. Je vous donneray avis de son départ s'il l'entreprend. N'oubliez rien pour vous bien porter. Adieu.

Cicéron à sa Femme. 13.

*Peu s'en faut qu'il ne blâme le party qu'il a pris d'estre retourné en Italie après la défaite de Pompée à la journée de Pharsale, & il l'avertit de ne le point aller trouver.*

**J**E souhaite que vòtre grande Joye de mon heureuse arrivée en Italie, soit de longue durée. Mais en verité j' apprehende que les inquietudes où j'estois, & les peines que je souffrois, ne m'ayent

10 EPISTRES CHOISES

ayent fait prendre une resolution, qui me donnera de l'embaras. C'est pourquoy faites vòtre possible pour me soulager. Toutesfois je ne conçooy point en quoy vous le puissiez faire. Rien ne vous oblige de vous mettre presentement en chemin. Il est long & dangereux. Outre que je ne voy pas de quelle utilité peut estre vòtre voyage. Adieu. A Brunde, le 4. Novembre.

Cicéron à sa Femme. 14.

*Il marque qu'il a changé de dessein sur ce qu'il avoit pensé d'envoyer son fils vers Cesar.*

**S**I vous vous portez bien, j'en suis ravi: Pour ce qui est de moy je me porte bien. Je vous manday il y a quelques jours que j'envoyerois mon fils au devant de Cesar; mais parce que je n'entendois rien dire de son arrivée, j'ay changé de resolution. Il n'y a rien de nouveau dans nos  
autre

autres affaires: Cependant vous  
pourrez apprendre ma volonté  
de Sica, & se que je suis d'avis  
que l'on fasse presentement. Je  
retiens toujors Tullia auprès de  
moy. Portez vous bien. Adieu.  
Le vingtième Juin.

Ciceron à sa Femme. 15.

*Il luy parle des lettres & de l'arri-  
vée de Cesar; & comme il deli-  
bere s'il ira au devant de luy.*

SI vous estes en bonne santé,  
cela va bien: la mienne est  
bonne. Enfin Cesar m'a écrit  
assez civilement, & on dit qu'il  
fera icy plustost que l'on ne pen-  
se. Si je vas au devant ou si je  
demeure pour l'attendre, je vous  
le feray sçavoir, lors que je me  
feray déterminé. Il faut, s'il vous  
plait, me renvoyer les Messagers,  
sans differer davantage, & avoir  
grand soin de votre santé. Adieu,  
le 12. Août. A 6 Ci-

Ciceron à Tiron. 16.

*Il luy parle des lettres qu'il attend  
de luy, de Demetrius, & de la  
dette d' Aufidius.*

J'Attends de vos lettres sur beaucoup d'affaires ; mais il me tarde encore bien plus de vous voir vous-même. Attirez Demetrius dans nos interêts, & procurez nous tout le bien qu'il vous fera possible. Je ne vous presse pas de solliciter la dette d' Aufidius: je suis persuadé du soin que vous y prenez. Il la faut vider. Que si elle vous empêche de revenir, c'est une excuse legitime. Mais si elle ne vous retient pas, soyez icy au premier jour. J'attens réponse avec impatience. Adieu.

Ci-

DE CICERON. 13

Cicéron à Tiron. 17.

*Du soin qu'il doit avoir de sa santé,  
de l'arrangement de ses Livres,  
de son Jardinier, & de son re-  
tour.*

**E**N vérité, mon cher Tiron,  
Je suis en une extrême in-  
quietude de vôtre santé; mais je  
me flatte que si vous y appor-  
tez le même soin que vous avez  
déjà eu, vous vous retablirez en  
peu de temps. Rangez les li-  
vres, & pour en faire un Cata-  
logue, prenez la commodité de  
Metrodore, puis qu'il faut vous  
regler sur luy. A l'égard du Jar-  
dinier, vous en agirez comme il  
vous plaira. Vous pouvez voir  
le combat des Gladiateurs le pre-  
mier du mois, & partir le lende-  
main. C'est ce que je suis d'avis  
que vous fassiez. Neantmoins,  
suivez vôtre inclination. Ta-  
chez de vous bien porter, si vous  
m'aimez. Adieu.

A 7

Ci-

14 [EPISTRES CHOISIES]

Cicéron à Valere. 18.

*Il luy recommande Cornelius Cuspius.*

**P** Cuspius m'a recommandé P. Cornelius qui vous a porté mes lettres. Certainement vous n'avez point eu de peine à remarquer par mon procédé combien je me sens obligé de prendre du moins ses intérêts. Je vous supplie très instamment d'obliger Cuspius à me remercier beaucoup, bien-tost & bien-souvent de cette recommandation. Adieu.

Cicéron à sa Femme. 19.

*Pour des lettres, & du devoir de  
Volumnia.*

**S**I vous estes en bonne santé,  
à la bonne heure. Pour moy  
je me porte bien. Quoyque les  
temps

temps soient si fâcheux que je ne doive pas même attendre des lettres de vôtre part, ni vous de la mienne, je ne laisse pas d'esperer, que vous m'en envoyerez, & de vous écrire toutes les fois que j'en trouve l'occasion. Volumnia devoit avoir plus d'empressement pour vous, & pouvoit même apporter plus de soin & plus de precaution à ce qu'elle a fait; Mais nous avons bien d'autres occupations & d'autres sujets de douleur. J'en suis penetré autant que l'ont souhaité ceux qui m'ont fait quitter prise. Portez-vous bien. Le quatriéme Janvier.

Cicéron à sa Femme. 20.

*Il témoigne sa douleur de l'indisposition de sa fille, & combien il luy est difficile de s'approcher plus près.*

**L**A maladie de Tullia me fait plus de peine que toutes nos  
mau-

16 EPISTRES CHOISIES

mauvaises affaires. Il est inutile de vous en écrire plus au long; puisque je suis fort assuré que votre douleur n'est pas moindre. Je suis de votre avis, qu'il faudroit m'approcher d'avantage: même je l'aurois fait auparavant, sans les obstacles que j'ay trouvez, & qui ne subsistent plus à la verité. Mais j'attends des lettres de Pomponius, que je vous prie de me faire tenir au plus-tost. Tâchez, de vous bien porter.

Cicéron à Memmius. 21.

*Il luy recommande Fusius, qu'il luy avoit deja recommandé de vive voix.*

JE vous conjure de traiter Augustus Fusius aussi favorablement que vous me l'avez promiz de vive voix. C'est un de mes intimes, & il n'y a personne qui ait

ait plus d'affection pour moy. Il ſçait les belles lettres, il eſt très-civil, & tresdigne de vótre amitié. Outre que c'eſt le plus grand plaifir que vous me ſçauriez faire, c'eſt que vous l'obligerez à ne ſe ſeparer jamais de vos inté-rêts. Adieu.

Cicéron á Serv. Sulpicius. 22.

*Il luy recommande Aſclapon Me-  
decin ; comme ſon ami , qui eſt  
ſçavant & ſincere.*

**A**Sclapon Medicin de Patras, eſt fort mon ami. Non ſeulement ſa converſation m'a eſté fort greable, mais j'ay auſſi éprouvé ſa capacité & ſa ſcience, lors qu'il y a eu quelque'un de malade chez moy. Et je puis dire que j'ay rencontré dequoy me ſatisfaire dans ſes belles lumieres, comme dans ſa ſincerité & ſon affection. Je vous le recommande, & vous prie

18 EPISTRES CHOISIES

prie de luy faire connoitre que je vous ay écrit de bonne maniere en sa faveur : & que ma recommandation ne luy a point esté inutile. Adieu.

Cicero à Serv. Sulpicius. 23.

*Cette recommandation est courte,  
mais fort pressante.*

**H**Agefaretus, de Larissée, qui a sujet de se louer de mon Consulat, ne l'a pas oublié : Il en a esté reconnoissant, & a eu beaucoup de soin de moy. Je vous supplie de le considerer comme mon hôte & mon intime, il merite qu'on l'oblige, c'est un homme de grande probité des plus considerables de la Ville, & très digne de vòtre amitié. Vous me ferez un grand plaisir de luy faire connoitre que vous avez eu beaucoup d'égard à ma recommandation. Adieu. Ci-

Cicéron à Acilius Proconsul. 24.

*Il luy recommande Titurnius Rufus.*

J'ay des habitudes fort ancienne avec la famille de Titurnius, dont il ne reste plus que M. Titurnius Rufus. Je suis obligé de prendre en main ses intérêts de la bonne maniere. Il ne tient qu'à vous de luy persuader qu'il peut attendre de moy seul tout le secours dont il à besoin. Je vous le recommande donc instamment, & vous conjure de luy témoigner que ma recommandation luy a beaucoup servi. Adieu.

Cicéron à Aucharius Procons. 25.

*Il recommande Luc. & Cap. Aurelius freres.*

JE vous prie d'avoir en grande  
 J'confideration les deux fils de  
 Lu-

20 EPISTRES CHOISIES

Lucius Aurelius, sçavoir Lucius & cajú. Le pere est de grande probité, & mon ami aussi bien que ses enfans, qui ont toutes les belles qualitez que l'on peut souhaiter, & qui meritent vòtre amitié. Je n'ay point oublié les égards que vous avez eus en cent rencontres aux recommandations que je vous ay faites, mais je vous supplie d'en avoir davantage pour celley que pour toutes les autres. Vous ne me sçauriez faire un plus grand plaisir que de les bien recevoir & d'en faire grande estime. Vous estes assuré que vous aurez affaire à de jeunes gens des plus reconnoissans & des mieux élevez. Adieu.

Ciceron à Acilius Proconsul. 26.

*Il luy recommande les affaires de Brutius, & ceux qui agissent pour luy.*

**L**ucius Brutius Chevalier Romain est un jeune-homme qui

qui a de belles qualitez. Il est de mes intimes, ayant pour moy toute l'estime que l'on peut avoir. Je liay amitié avec son pere dés que j' estois Tresorier en Sicile. Brutius est à Rome presentement avec moy. Je vous recommande autant qu'il m'est possible sa maison, ses bien & ceux qui ont soin de ses affaires. Vous ne scauriez m'obliger d'avantage, qu'en luy faisant entendre que ma recommandation luy a beaucoup servi, ainsi que je luy ay promis. Adieu.

## Cicéron à Trebatius. 27.

*Il prouve par autorité des Jurisconsultes ce qu'il avoit avancé sur quelque different.*

**H**ier dans la debauche vous vous railliez de ce que j'avois dit qu'il y avoit dispute pour sçavoir si un heritier pourroit intenter  
un

22 EPISTRES CHOISIES

un procès pour un vol qui auroit esté fait avant qu'il fût héritier? C'est pourquoy, quoy qu'il fût fort tard lorsque je vous quitteray, & que j'eusse bien bû, je ne laisseray pas de chercher le Chapitre, où cette question est traitée, & d'en tirer la copie que je vous envoie: pour vous apprendre que Sextus Ælius, M. Maulius, & M. Brutus avoient esté de l'avis que vous croyez que personne n'eût suivi. Pour moy, je suis de même sentiment que Scevola & Testa. Adieu.

Cicéron à Acilius Proconsul. 28  
*Il luy recommande de ses hostes d'Alese, chez qui il logeoit d'ordinaire.*

**J'**Ay dans Alese, ville aussi belle que renommée, de bons amis chez qui je loge d'ordinaire & avec qui je suis fort familier. Ce sont les deux Clodius,  
Marc

Marc & Cajus, & Archagate & Philon. J'apprehende que vous ne pensiez que j'aye des veuës d'interêt en vous recommandant plusieurs personnes avec tant de soin. Ce n'est pas pourtant que mes amis & moy ne soyons entièrement satisfaits de vous. Quoy qu'il en soit, il faut que vous sçachiez, que j'ay de l'attachement pour ces personnes la, dont je connois la famille de longue-main, & de qui j'ay receu de bons offices. Je vous conjure donc de les obliger en toutes choses autant que vous pourrez, sans faire tort à vòtre dignité. C'est le plus grand plaisir que vous m'eussiez faire. Adieu.

Cicéron à Silius. 29.

*Il luy recommande Egnace leur ami commun.*

**A** Quoy bon vous recommander une personne pour qui  
qui

## 24 EPISTRES CHOISIES

qui vous avez vous-même assez d'inclination? Neantmoins je ne puis m'empêcher de vous en écrire; afin que vous voyez que je n'ay pas pour luy une simple bien-veillance, mais l'amitié la plus sincere. Vous m'obligerez plus que vous n'avez jamais fait, quoy que vous m'ayez déjà beaucoup obligé si le bon traitement que vous luy ferez, luy persuade qu'il a grande part dans mon affection, & que j'ay la vôtre toute entiere. Je vous supplie très-instamment de m'accorder cette faveur. Voila nôtre bon temps passé, consolons-nous pourtant comme font tous les autres; Peut-estre est ce pour nôtre mieux. Mais ce n'est point icy le sujet d'une lettre, nous nous en entretiendrons de vive voix. Aimez-moy toujours & soyez assuré de mon amitié. Adieu.

Ci-

Cicéron à Sext. Rufus, Trésorier. 30.

*Il luy recommande tous les Cypriens en general, mais entr'autres les habitans de Paphos.*

CONsiderez, je vous prie, tous les habitans de Cypre, & particulièrement ceux de Paphos. Je prendray part à tous les services que vous leur rendrez. Ce qui m'oblige de vous les recommander si affectueusement, c'est qu'il y va de votre gloire, pour laquelle je m'intresse, de commander des choses à votre arrivée en ce pais-la, qui puissent servir d'exemple à vos successeurs. Il me semble que vous en viendrez facilement à bout, si vous observez la loy de Lentules, votre allié, aussi-bien que ce que j'y ay établi. Et je m'assure que cela

B                    tour-

26 EPISTRES CHOISIES

tournera à vòtre louïange. Adieu.

Ciceron à Philippe, Proconsul. 31.

*Il recommande son ami Oppius present, & les affaires d'Egnatius absent.*

**L'**Estime que vous avez pour moy, & l'alliance qu'il y a entre nous, me font croire que vous n'oubliez point ma recommandation. Cependant, je vous conjure de nouveau de penser à L. Oppius, mon intime, qui est toù jours auprès de vous, & d'avoir soïn des affaires de mon ami L. Egnace qui n'y est pas. Ses interrêts me sont aussi chers que les miens propres, tant j'ay de tendresse & de liaison avec luy. Vous m'obligerez de luy faire connoître que je ne me luis pas trompé, lors que j'ay compté sur vòtre amitié. Je vous prie de m'accor-

corder cette grace, c'est la plus grande que vous me puissiez faire. Adieu.

Cicéron à sa Femme. 32.

*Il s'excuse du peu de lettres qu'il luy envoie. Il luy mande aussi de satisfaire un de ses creanciers: qu'il ne s'étonne pas des remerciemens d'une certaine personne, & qu'il attend Pollix.*

Souvent je n'ay ny matyere de vous écrire, ny personne à qui je puisse donner mes lettres. Vous me mandiez la deniere fois que vous ne sçauriez vendre aucune terre: Vous sçavez que je suis bien aise que l'on sorte d'affaire avec une certaine personne; ainsi trouve de moyen de le payer. Il ne faut pas s'étonner que cette amie vous ait fort remerciée, vous luy aviez rendu d'assez grands services.

B 2

Fai-

## 28 EPISTRES CHOISIES

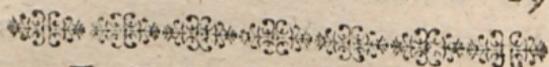
Faites incessamment partir Pollix,  
s'il ne l' est pas, & tâchez de vous  
bien porter. Adieu, le 15. Juill.

Cicéron à Tiron. 33.

*Il luy marque ses inquietudes, &  
comme il s'est approché d'Alyzie,  
& le prie d'avoir soin de sa santé.*

**J**E ne puis ni ne suis en humeur  
de vous mander en quel état  
j'ay l'esprit. Je vous diray seu-  
lement que ce sera pour vous &  
pour moy un grand sujet de joye  
de vous voir bien-toft rétabli. J'  
arrivay près d'Alyzie trois jours  
après que je vous eus quitté. Il  
y a environ sept lieuës de cette  
ville à Leucas, où j'avois crû vous  
trouver, ou bien des lettres que  
vous m'eussiez écrites par Ma-  
rion. Ayez autant de soin de vô-  
tre sante que vous m'aimez, &  
que vous sçavez que je vous aime.  
A Alyzie, le 5. Novembre.

LI-



## LIVRE II.

Cicéron General d' Armée,  
à Célius. Edile. 1.

*Il luy recommande Fabius pour cinq  
raisons : sçavoir à cause de sa  
probité, de sa capacité de son ex-  
cellent esprit, de sa retenüe & de  
son amitié.*

**M** Fabius est très-sçavant  
& très-honnête hom-  
me. J'ay une tres-  
grande familiarité avec luy. Son  
rare esprit, ses belles conoissan-  
ces & la grande retenüe me le  
font aimer passionement. Je vous  
prie d'entreprendre son affaire  
avec autant de chaueur que vous  
feriez les miennes. Je sçay bien  
que vous ne vous mêlez que de  
celles qui sont de la dernière im-  
portance, & qu'a moins d'estre  
A 3 homi-

30 EPISTRES CHOISIES

homicide, on ne sçauroit vous avoir pour avocat. Mais en cette rencontre je ne reçois point d'excuses. Si vous m'aimez vous quitterez tout, lors que Fabius aura besoin de vòtre service. Il me tarde bien que je ne sçache ce qui se passe a Rome, & particulièrement à quoy vous vous occupez. Car il y a bien long-temps que je n'en ay receu aucunes nouvelles à cause du grand hyver. Adieu.

Cicéron & son fils à Tiron. 2.

*Il luy mande que les vents contraires les retiennent à Corcyre, & l'exhorte de se bien traiter, & de ne s'embarquer qu'après avoir repris ses forces.*

**I**L y a déjà sept jours que nous sommes à Corcyre, & mon frere est à Buthròre avec son fils.  
Nous

Nous sommes tous fort en peine de vôtre santé, sans nous étonner pourtant de ne point recevoir de vos nouvelles. Nous ne nous tiendrions pas icy, si nous avions de certains vents, sans les quels on ne peut en partir. Cependant, faites-vous traiter, reprenez vos forces; & puis, lorsque vôtre santé & le temps le permettront, & que vous n'en recevrez aucune incommodité, vous reviendrez trouver vos amis, les nôtres sont les vôtres & nous vous attendons tous avec impatience. Faites vôtre possible pour vous bien porter. A Corcyre le 18. Octobre.

Cicéron à Plancius. 3.

*Il l'exhorte de supporter courageusement leur disgrâce commune.*

Les lettres que vous m'avez écrites sont si courtes que j'en n'ay pû apprendre ce que j'a-

vois envie de sçavoir, & j'y ay vu une chose dont je ne doutois pas. Vous n'y avez pas marqué avec quel courage vous supportez nos miseres communes, de quoy je voulois estre instruit; mais bien de quelle maniere vous m'aimez, cè qui m'estoit fort connu. Si j'avois appris ce que je voulois sçavoir, j'y aurois accommodé mes lettres. Au reste, quoy que je vous aye déjà donné les avis dont j'ay cru que vous auriez besoin, je ne laisse pas de vous dire en peu de mots, que vous ne devez pas regarder vòtre disgrâce, comme si elle vous estoit particuliere. Nous sommes tous également mal-traitez. Ne recherchez donc pas une fortune qui vous soit particuliere, & ne rejettez pas celle à la quelle nous sommés tous exposez. Ne changéons point de resolution ni les uns ni les autres;

Je

Je l'espere de vous, & en cela je répons de moy. Adieu.

Ciceron à Marius. 4.

*Il l'avertit qu'il pourra aller à Pompeian.*

J'Arroyvay le 25. du mois à Curmane avec Libon vôtre ami, ou pour mieux dire nôtre ami commun. J'ay dessein d'aller bien tost à Pompeian; mais auparavant je vous en avertiray. Quoy que je souhaite toujours vôtre santé, je avouë pourtant que jamais je n'ay eu tant d'envie que vous vous portassiez bien qu'a present que je suis icy: parce que nous nous devons bien-tost voir. De sorte que si vous aviez par hazard donné rendezvous à vôtre goute, tâchez de le remettre à unè autre fois. Ayez donc soin de vôtre santé, & m'attendez dans deux ou trois jours. Adieu.

Ciceron à Trebatius. 5.

*Il se plaint de son silence & l'avertit  
de ne point precipiter son retour  
à Rome.*

**I**L y a long-temps que je ne sçay  
ce que vous faites , parce que  
vous n'crivez pas un seul mot.  
Aussi ne vous ay-je point écrit il  
y a deux mois entiers. Com-  
me vous aviez quitté mon frere,  
je ne sçavois où envoyer mes let-  
tres , ni à qui les donner. Je  
voudrois bien sçavoir ce que vous  
faites , & où vous passerez l'hy-  
ver. Je ne serois pas fâché que  
ce fût avec Cesar. Je n'ay pour-  
tant osé luy en écrire , parce que  
je sçay qu'il a trop d'affaires.  
Mais j'ay écrit à Balbus. Ne  
vous oubliez pas , & revenez plus  
tard , n'importe , pourveu que  
rien ne vous manque. Rien ne  
vous presse , & d'autant plus que  
Vac-

Vacerra est mort. Vous sçavez ce que vous avez à faire. Au moins, vous me manderez votre resolution. Votre ami Cn. Octavius, ou Cornelius, comme vous le voudrez nommer, cét homme de si ancienne maison qu'on ne connoît pas seulement ses ancêtres, me prie souvent à souper; à cause que nous sommes amis vous & moy. Je n'en ay encore rien voulu faire; mais je ne laisse pas de luy en sçavoir bon gré. Adieu.

Cicéron à Trebatius. 6.

*Il luy témoigne les regrets de son absence, & le felicite de sa familiarité avec Marius.*

Que ceux qui aiment sont incommodés! Il n'en faut point d'autre preuve que cecy. Autrefois j'estois chagrin  
 B. 6 de

## 36 EPISTRES CHOISIES

de ce que vous estiéz malgré vous en ce pais-la, & maintenant j'ay du depit d'apprendre par vos lettres que vous vous y plaidez. Je ne pouvois presque souffrir que vous n'eussiez pas bien de la joye de ce que je vous y avois recommandé; & aujourd'huy je m'inquiete de ce que quelque chose vous peut plaire où je ne suis pas. Cependant je supporteray tout cela patiemment, pourveu que vous puissiez obtenir ce que je souhaite qui vous arrive. J'ay une joye incroyable que vous ayez fait habitude avec Marius. C'est un homme fort sc̄avant & qui a beaucoup de charmes dans l'humeur. Vous devez faire enforte d'avoir toute son amitié, c'est, sans mentir, le plus grand avantage que vous puissiez remporter de certe Province. Portez-vous bien.

Cice

Cicéron à Papirius Petus. 7.

*Il l'advertit qu'il l'ire voir & que quoy qu'il ait oïi dire qu'il ait les gouttes, au moins son Cuisinier ne les a pas; & qu'ainsi il pourra bien preparer le souper.*

J'Arrivay hier à Cuman, & peut-estrem que j'arriveray demain chez vous. Dès que j'en feray entièrement assuré, je vous le manderay un peu auparavant. Je demanday de vos nouvelles à M. Ceparius, lors qu'il vint au devant de moy dans la Forest des Gelinotes. Il me dit que la goutte vous retenoit au lit. J'en ay esté aussi fâché, que je le devois estre, cela s'entend. Mais cela n'empêche pas que je ne sois resolu de vous aller trouver, pour vous voir & pour souper même avec vous. Votre Cuisinier sans doute n'aura pas votre maladie.

B 7

Vous

38 EPISTRES CHOISIES

Vous n'avez donc qu'à attendre un hôte qui n'est pas grand mangeur, & qui est fort ennemi de la somptuosité dans les festins. Adieu.

Ciceron à Plancus General d'armée & nommé pour estre Consul. 8.

*Il s'excuse de n'estre pas venu defendre ses interêts dans le Senat; & luy promet de se trouver par tout, où sa presence sera necessaire pour son service.*

**S**I j'avois pû estre au Senat en seureté & sans blesser mon honneur, l'amitié qui est entre nous m'y auroit fait trouver pour soutenir votre gloire; Mais qui oseroit, aimant la liberté de la Republique, s'exposer aux insultes des Gladiateurs, qui regnent aujourd'huy avec impunité? Le rang que je tiens doit m'empêcher d'aller dire mon avis touchant

chant le bien public, en un lieu où des soldats seroient plus près de moy & m'entendroient mieux que les Senateurs. Quant aux affaires privées, j'y feray tout ce que les devoirs de l'amitié pourront exiger de moy. Ce n'est pas que je n'aye envie de deffendre vôtre dignité dans les affaires publiques, même au peril de ma vie; mais pour les choses que l'on pourra faire sans moy, je vous prie de souffrir que je tiene à couvert ma personne & ma reputation. Adieu.

Ciceron à Brutus General d'Armée & nommé pour estre Consul. 9.

*Il loue ses services & ses soins: marque la joye publique de sa bonne intelligence avec Plancus, & le porte à se surmonter soy-même pour la defense de la Republique.*

**I**L n'y arien de plus charmant pour moy que vos lettres.  
Mais

## 40 EPISTRES CHOISIES

Mais ce que j'y trouve de plus agreable, c'est que vos grandes occupations ne vous ont point empêché de prier Plancus votre Collegue, de m'ecrire pour vous excuser. Il s'en est acquitté fort soigneusement. Ce souvenir que vous avez eu, & cetté maniere obligeante dont vous avez usé, ont esté pour moy quelque chose de bien doux. Vos lettres & celles de votre Collegue marquant toute l'union qu'il y a entre vous, réjouissent merueilleusement le Senat & le peuple Romain. Continuez, mon cher Brutus, vous n'avez plus à combattre que vous-même. Comme je voudrois suivre votre maniere d'ecrire fort courte, je ne dois pas vous en dire davantage. J'att end réponse avec impatience. Je souhaite quelle soit bonne. Adicu.

Cice-

Cicéron à Brutus General  
d'armée. 10.

*Il luy mande qu' à son exemple il aime  
une maniere d'ecrire courte: que  
la Republique n'a d'esperance  
qu'en luy & en plancus, & qu'il  
n'apprend rien de M. Brutus.*

**C**omme je m'attendois tous  
les jours de recevoir de vos  
nouvelles, Lupus notre ami est  
venu tout d'un coup m'avertir  
que je pourrois vòus écrire si je  
voulois. Quoy que je n'aye rien  
à vous mander, puis qu'on vous  
a envoyé ce que l'on a fait, & que  
d'ailleurs vous haïſſez les discours  
superflus, au moins je suivrày vò-  
tre exemple en vous écrivant  
en peu de mots. Scachez donc  
que l'on n'a d'esperance qu'en  
vous & en vòtre Collegue: &  
qu'il n'ya point de nouvelles cer-  
taines de Brutus. Cependant,  
suivant vos ordres, je le ſollicite  
fans

fans cefle par les lettres que je luy écris, de venir prendre les armes pour la caufe commune. Je voudrois de tout mon cœur qu'il fût déjà arrive, nous aurions moins à craindre les grand maux qui menacent la ville au dedans. Mais j'en dis trop, & ne me fouviens pas d'imiter vôtre maniere Laconique. J'ay déjà tourné le feuillet. Rempotez la victoire & vous portéz bien. Adieu, le 18. Juin.

Ciceron à Cornificius fon Col-  
legue. II.

*Il ce raille de luy de n'avoir pas voulu loger à Sinuessan, & le prie de luy écrire souvent.*

**V**Os lettres m'auroient agréé en toutes manieres, fi vous n'aviez pas méprisé ma petite maison de Sinuessan. C'est une faute que cette Metairie ne vous pardonnera pas, à moins que vous  
ne

ne rendiez le tout pour le tout, en vous logeant à Cuman & a Pompejan. N'y manquez donc pas, aimez moy, & comme il m'est plus facile de faire réponse que de commancer à écrire exitez moy par vos lettres, ou, si, comme vous estes bâti, vous n'en voulez rien faire, ce sera moy qui vous exciteray & vòtre paresse ne sera pas contagieuse à mon égard. Je vous en diray d'avantage lorsque j'auray le loisir. Cette lettre a esté écrite dans le Senat. Adieu.

Cicéron à Cornificius. 12.

*Il luy recommande la personne d'Anicius, ses affaires & son honneur.*

Comme Cajus Anicius avoit des affaires en Afrique & que c'est un homme fort habile, on n'a point fait de difficulté de l'y envoyer en Ambassade. Il est fort

## 44 EPISTRES CHOISIES

fort de mes amis, & vous m'obligerez de l'assister, & de luy faire trouver de la facilité à terminer toutes choses. Ce que je vous recommande le plus, c'est d'avoir soin de son honneur, comme de la chose qui luy est la plus chere. Je vous supplie encore d'accorder des gardes à tous les Senateurs c'est ce que j'ay toujours pratique dans la Province sans en estre prié, à cause que j'avois oüi dire que de grands-hommes l'avoient fait avant moy. Je vous prie donc, mon cher! de suivre cét avis & en toutes choses de prendre en main ses intérêts, & la defense de sa dignité. C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Tâchez de vous bien porter.

Cice-

Cicéron à Cornificius. 13.

*Il luy recommande les affaires que  
peut avoir en Afrique Aufidius  
Chevalier Romain.*

**J**E ne reçois gueres plus d'honneur de mes proches que de Sex. Aufidius, dont la naissance est aussi illustre que d'aucun autre Chevalier Romain. Il est si sage & si moderé, qu'il sçait joindre une grande severité à une grande douceur. Je vous recommande avec toute la tendresse imaginable les affaires qu'il a en Afrique, & vous supplie tres-instamment de luy faire connoître combien vous avez eu d'égard à mes lettres. C'est, mon cher ! le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Adieu.

. Cice-

Ciceron à Memmius. 14.

*Il le prie de donner à Evander Sculpteur logement dans une Chapelle de son logis.*

**V**ous avez dans une Chapelle chez vous C. Arianus Evander, que je considere beaucoup Et son Patron M. Emile est mon intime. Si vous pouviez sans vous incommoder continuer de le loger, vous m'obligerez infiniment. Car le temps est bien court pour deménager le premier Juillet, à un homme qui a beaucoup d'ouvrages commencez. Je n'oserois vous en prier d'avantage. Je m'assure neantmoins que s'il n'y va pas de vôtre interêt, ou qu'il n'y aille que de peu de chose, vous me ferez la faveur, que je ne manquerois pas de vous accorder si vous m'en priez. Sans mentir, vous me ferez un trèsgrand plaisir. Adieu.

Ci-

Ciceron à Brutus. 15.

*Il luy recommande Castronius, na-  
tif de Luques, ville Municipale.*

**L**Ucius Cast. Petus est assuré-  
ment le plus considerable de  
la ville Municipale de Luques. Il  
est de très bonne famille, grave,  
obligant, en un mot très-hon-  
nête homme, en qui se rencon-  
trent toutes sortes de belles qua-  
litez, & qui ne manque pas mê-  
me de bien, si l'on peut louer  
un homme par cet endroit-là.  
C'est un de mes plus grands amis,  
qui m'honore plus qu'aucun au-  
tre Sénateur. Ayez-en donc soin  
comme d'une personne que je  
cheris, & qui n'est point indigne  
de votre amitié. Assurez-vous  
que vous ne vous repentirez pas  
de l'avoir obligé, & moy j'en au-  
ray bien de la joye & de la re-  
connoissance. Adieu.

Cice-

Ciceron à Sulpicius. 16.

*Il le prie d'avoir soin de L. Cossinius affranchi.*

**J'**Ay grande habitude avec L. Cossinius, comme avec un ami & une personne de même Tribu, à cause qu'il y a long-temps que nous-nous connoissons. Atticus nôtre ami à beaucoup contribué à augmenter cette union. Ce qui fait que je suis chéri de toute sa maison, & particulièrement de L. Cossinius Anchialus son afranchi, qui est dans les bonnes graces, non-seulement de son Patron; mais encore de tous ses amis. Comme je suis de ce nombre, je vous prie d'en avoir autant de soin que s'il m'appartenoit, & qu'il me fût aussi utile qu'à son Patron. Vous me ferez donc une insigne faveur, si vous le recevez dans vôtre amitié, & si vous ne luy refusez pas  
vù-

votre assistance lorsqu'il en aura besoin: pourvù neantmoins que ce soit sans vous incommoder. J'en auray de la reconnoissance, & vous en aurez dans la suite de la fatisfaction. Vous ne remarquerez en luy que beaucoup de probité, de douceur, & de respect. Adieu.

Cicéron à Acilius Proconsul. 17.

*Il luy recommande L. Manlius pour la succession de son frere, & pour toutes autres affaires.*

**L** Manlius, demeure presentement à Sofes, il estoit de Catane. Mais il fut fait Citoyen Romain avec le reste des habitans de Naples, où il est Decurion. Il estoit immatriculé à Catane auparavant que nos Alieuz & les Latins fussent nos Concitoyens. Son frere y estant mort

C

il

## 50 EPISTRES CHOISIES

il n'y a pas long-temps, je ne croy pas qu'on luy doive disputer la succession des biens de la quelle il est déjà en possession. Cependant comme il a de vieilles affaires en Sicile outre celle-la, je vous prie de travailler aux unes & aux autres, & d'avoir soin particulièrement de sa personne, C'est un tres-homme de bien & de mes meilleurs amis, qui sçait parfaitement les sciences que j'aime le plus. Soyez donc persuadé, je vous prie, que je le considere infiniment, & que vous m'obligerez beaucoup, soit qu'il aille en Sicile, ou qu'il n'y aille pas, de luy faire connoître que ma recommandation luy a esté fort avantageuse.

Cice-

Cicéron à Ariste Proconsul. 18

*Il le prie de conserver Manius Curius, & d'empêcher qu'on ne luy fasse aucun tort, ni aucun déplaisir.*

J'Ay remarqué que vous avez agi si honnêtement avec moy lorsque nous estions à Brindes, que je croy avoir droit de vous écrire familièrement mes besoins. On ne peut avoir plus d'union avec personne, que j'en ay avec M. Curius, qui trafique à Patros. Nous-nous sommes reciproquement rendus tous les services imaginables luy & moy, & ce qui est plus considerable, c'est que nous nous sommes toujours parfaitement aimez l'un & l'autre. Après cela, si vous avez quelque esperance en mon amitié, si vous me voulez faire estimer d'avantage les bons offices que vous

C 2                      m'a-

m'avez rendus à Brindes, quoy que j'an ay déjà beaucoup de regret, si enfin vous me voyez cheri de tous vos amis, je vous supplie que par toutes ces considerations vous conserviez M. Curius comme on dit sain & sauf, & que vous empchiez qu'il ne reçoive aucun déplaisir, ni aucune injure, quelle qu'elle puisse estre. Et je vous promets une chose, dont vous aurez tous vos amis pour garants, c'est que mon affection & le plaisir que vous me ferez vous causeront de la joy, & vous apporteront du profit. Adieu.  
Ciceron à Thermus Propreteur.

19.

*Il le remercie premierement d'avoir traité honnêtement Marcilius, puis il le prie de tâcher de faire absoudre sa belle-mere.*

**S**I jamais vous m'avez obligé  
En accordant une infinite de  
cho-

chose à ma recommandation, ç'a  
 esté assurément lors que vous a-  
 vez traité avec tant d'honnêteté  
 M. Marcilius, fils de mon In-  
 terprete & de mon ami. Quand  
 il veint à Laodicée, il n'y a re-  
 merciement qu'il ne vous fit chez  
 moy, & qu'il ne me fit à moy-  
 même pour l'amour de vous.  
 Puis donc que vous sçavez si  
 bien obliger des personnes recon-  
 noissantes, je vous supplie pour  
 achever qu'en cette considera-  
 tion vous leurs rendiez encore  
 plus volontiers service, & que pour  
 empêcher que la Mere de ce  
 jeune-homme ne soit mise en ju-  
 sticie, vous fassiez tout ce que  
 votre conscience vous pourra per-  
 mettre. Je vous le recommande  
 à cette heure plus que je n'ay ja-  
 mais fait. Parceque vous ne  
 sçauriez croire la grande fidelité  
 la retenuë & la modestie que  
 C 3 j'ay

54 EPISTRES CHOISIES

j'ay remarquée en son Pere, dans la charge qu'il à exercée long-temps. Adieu.

Ciceron aux Decurions & aux  
Quatre-Magistrats. 20.

*Il les prie de ne faire payer aucun droit à C. Vulgius pour le bien qu'il a acheté près Fregelle.*

J'AY de si grandes raisons d'aimer Q. Hippius, qu'il n'y à point d'amitié plus étroite que la nôtre. Sans cela je m'empêcherois à mon ordinaire de vous importuner. Et vous m'estes des témoins irréprochables comme je n'ay Jamais voulu vous estre à charge pour aucune chose, quoy-que j'eusse esté assuré que vous ne m'eussiez jamais rien refusé. Je vous conjure donc, de traiter le plus doucement & le plus honnêtement qu'il vous sera possi-

possible, C. Valgius Hippianus, en sorte que vous ne luy fassiez payer aucun droit pour la terie que vous luy avez vendüe près de Fregelle. Si vous m'accordez cette grace, je vous en auray une sensible obligation. Adieu.

Cicéron Proconsul à C. Marcellus. nommé Consul. 21.

*Il le felicite de son Consulat, & luy recommande ses interêts.*

J'ay esté comblé de joye d'apprendre que vous estiez Consul. Je prie les Dieux de vous rendre heureux dans cette charge, & de vous la faire exercer d'une maniere digne de vous & de Monsieur votre Pere. Comme j'ay toüjours eu pour vous beaucoup de tendresse & d'inclination, à cause de l'amitié que j'ay reconnu que vous

## 56 EPISTRES CHOISIES

me portiez, nonobstant l'inegalité de ma fortune. Mais en vérité je dois estre particulièrement tout à vous & sans reserve pour les grands services que vòtre Pere m'a rendus, soit en entreprenant ma defense dans ma disgrace soit en me procurant de grands avantages dans ma bonne fortune. J'ay remarqué que vòtre Mere même a travaillé à mon rétablissement & à la conservation de mon honneur plus ardemment que je ne devois attendre d'une femme. Ce qui fait que je vous supplie très-instamment de m'aimer & de soutenir mes interêts pendant mon absence. Adieu!

Cice.

Cicéron Proconsul à Marcellus  
son Collegue. 22.

*Il luy témoigne sa joye de ce que son  
fils est Consul, & le prie de l'ai-  
mer & de le défendre vendant  
son absence.*

**J**E ne sçaurois vous exprimer  
la joye que j'ay de ce que vous  
avez celle de voir que vôtre fils  
est Consul selon vos souhaits. Ou-  
tre qu'il le merite en son parti-  
culier, je suis encore persuadé  
qu'il ne vous sçauroit trop arri-  
ver de bien. J'ay remarqué que,  
dans mes travaux aussibien que  
dans ma prospérité, vous m'a-  
vez toujours témoigné beaucoup  
de bien-veillance, & il n'y a per-  
sonne chez vous qui n'ait fait pa-  
roître une forte passion pour tout  
ce qui me regardoit. Obligez-  
moy donc de feliciter de ma part  
vôtre chere Eponse: & conti-  
nuez

58 EPISTRES CHOISIES

nuez de m'aimer & de me protéger pendant mon absence.  
Adieu.

Ciceron à plancus General d'armée, & nommé Consul. 23.

*Il le loüe du secours qu'il doit amener à la Republique, & l'exhorte d'aller achever de perdre Antoine, qui avoit esté deffait près de Modene.*

**Q**UE la nouvelle que nous receümes deux jours avant la victoire nous fut agreable! lorsque nous apprimes vos bonnes intentions, & avec quelle vitesse vous avanciez avec des troupes pour secourir la Republique. A present même que les ennemis font en fuite, on n'a point d'autre esperance qu'en vous: & on nous assure que les principaux Chéfs de ces voleurs se sont sauvez

vez de la bataille de Modene. Il est constant qu'il n'y a pas moins de gloire à exterminer les restes d'une sedition, qu'à en appaiser les premiers mouvemens. Je ne suis pas seul qui attende de vos lettres il y a long-temps; & j'avois crû que Lepide, qui sçait tous nos malheurs, se joindroit à vous pour venger la Republique. Faites donc tous vos efforts, mon cher Plancus! pour éteindre jusqu'à la moindre étincelle de cette cruelle guerre. Si vous le faites vous ferez le Sauveur de la Republique, & vous acquerez une gloire immortelle. Adieu! Le 13. May.

Ciceron Général d'Armée à C.  
Marcellus Conf. 24.

*Il le remercie d'avoir decerné des prieres publiques en sa faveur.*

Comme si la chose ne parloit pas d'elle-même, tous mes  
C 6 amis

## 60 EPISTRES CHOISIES

amis ne m'écrivent que du grand  
soin que vous avez de me faire  
rendre de l'honneur; & qu'estant  
Consul vous estes toujours le même  
que vous estiez avec vos pa-  
rens & toute vòtre maison dés-  
qu'il s'agit de m'honorer & de  
m'agrandir. C'est pourquoy il  
n'y a rien de si difficile que je ne  
doive entreprendre, & que je  
n'entreprenne aussi très-volon-  
tiers pour vòtre service. Com-  
me il importe fort à qui l'on soit  
obligé, j'ay toujours mieux aimé  
l'estre à vous qu'à pas un au-  
tre: par ce qu'il y a long-temps  
que nos études, vos honêtetez,  
& celles que j'ay recuës de Mr.  
vòtre Pere m'ont inspiré de l'af-  
fection pour vous. Mais, à mon  
sens, ce qui nous joint encore  
plus étroitement, c'est la manie-  
re dont vous gouvernez & dont  
vous avez toujours gouverné la  
Re-

Republique, pour laquelle j'ay plus d'amour que pour toutes les choses du monde. Ce qui fait que je veux vous avoir autant d'obligation moy seul que tous les gens de bien ensemble. Je prie les Dieux que vous ayez tout le succès, que meritent vos soins, & que je me flatte que vous aurez. Au reste si les vents qui soufflent vers le temps de la Canicule, ne me retiennent point en mer, j'espere que je ne seray pas long-temps sans vous voir. Adieu!

Cicéron General d'Armée à L. Paulus, nommé Consul. 25.

*Il le felicite de son Consulat, & le prie d'empêcher qu'on ne le continue dans sa charge, qui ne doit durer qu'un an.*

Q Uoyque je n'aye jamais douté que le peuple Romain,  
C 7 veu

## 62 EPISTRES CHOISIES

veu les grands services que vous avez rendus à la Republique, & en consideration de la grandeur de vôtre famille, ne se portât avec zele & d'un commun consentement à vous faire Consul; je n'ay pas laissé d'estre touché d'une joye incroyable, lors qu'on m'en a apporté la nouvelle. Je vous y souhайте la benediction des Dieux, qu'il vous fassent la grace de vous en aquiter d'une maniere digne de vous & de vos ancêtres. Ah que n'ay je veu ce jour que j'avois tant desiré, & que n'estois-je present, pour vous rendre des soins & des devoirs proportionnez à toutes les honnêtetez que vous m'avez faites! L'employ que le hazard m'a donné dans la Province, sans que j'y pensasse, m'en empêche. Mais, afin que j'aye le plaisir de vous voir gouverner la Republique,

com-

comme le desire le rang que vous y tenez, je vous conjure de faire vos efforts pour empêcher qu'on ne me fasse aucun tort, & que je ne sois obligé de demeurer plus d'un an dans mon employ. Par ce moyen vous augmenterez de beaucoup le nombre des graces que vous me faites depuis long-temps. Adieu.

## Ciceron à Tiron. 26.

*Il luy mande qu'il est dangereux de se mettre en chemin après sa maladie, & l'excite à se remettre aux études.*

J'Aurois bien en vie de vous voir ;  
 Mais j'apprehende pour vous la  
 fatigue du chemin ; car vous avez  
 esté grièvement malade, & les  
 diètes, les medicines, & la violence  
 du mal vous ont consommé.  
 Ces

## 64 EPISTRES CHOISIES

Ces grosses maladies là font bien du tort au corps lorsque l'on se neglige le moins du monde. Aux deux jours que vous mettrez à venir à Cuman il en faut ajoûter cinq pour vous en retourner. Pour moy, j'ay desseind'estre à Formian le 30. du mois. Tâchez que je vous y trove bien rétabli. Mes petites études, ou plustost les nôtres, languissoient faute de vous voir : mais il semble qu'elles se soint un peu réveillées par la lettre que m'a renduë Acaste. Pompée est chez moy tandis que je vous écris. Il auroit bien voulu sçavoir ce que je vous mande, mais je luy ay dit en goguenardant que tout ce que j'avois estoit muet, lorsque vous n'y estiez pas. Disposez vous donc à revenir carresser nos Muses ; & moy je vous tiendray ma promesse à point nommé, puisque

que je vous ay appris l'Etymologie du mot FIDES. Recouvrez une parfaite santé, la mienne est la meilleure du monde, Adieu!  
Le 19. du mois.

Cicéron à Tiron. 27.

*Il luy fait sçavoir l'inquietude qu'il a de sa maladie.*

**A**Gypta n'arriva ici que le 12. Avril. Et quoy qu'il dit que vous n'aviez plus du tout de fièvre, & que vous estiez bien; neantmoins, comme il ajoûta que vous n'aviez pû m'écrire, il me mit en peine, d'autant plus qu'Hermia qui devoit arriver ce jour-là, ne vint point. Je suis donc dans une extrême inquietude de vôtre santé. Si vous m'en delivrez, je vous delivreray moy même de toutes sortes de soins. Je vous écrierois plus au long, si je croyois

## 66 EPISTRES CHOISIES

vois que vous prisiez plaisir à lire. Mettez tout vòtre esprit, que j'estime merveileusement, à vous conserver pour vous & pour moy, & ayez soïn de vous le plus que vous pourrez. Adieu ! Ma lettre estant écrite Hermia m'en est venu randre une de vous. Les traits en sont bien mal assurez, mais je ne m'en étonne pas, après une si grosse maladie. Je vous ay envoyé Ægypta pour demeurer aupres de vous, à cause qu'il est doux, & qu'il m'a paru avoir de l'affection pour vous. Il mene un Cuisinier dont vous pourrez vous servir. Adieu encore un coup !

Cicc.

## Cicéron à Tiron. 28.

*Il se plaint de ce que sa maladie le prive du plaisir & de l'avantage qu'il tiroit de ses connoissances dans les belles lettres, & le prie de mettre tous ses soins à sa guérison.*

**A**Ndricus estant arrivé un jour plus tard que je ne l'attendois, m'a fait passer la nuit bien mal & dans de grandes apprehensions. Vos lettres mêmes ne m'apprennent rien de certain de l'état de vôtre santé, mais elles n'ont pas laissé de me donner de la joye. Les Etudes n'ont plus de charmes pour moy, & je ne puis m'y remettre que je ne vous aye veu. Faites aussûrer le Medecin qu'il aura toute la recompense qu'il voudra avoir! C'est ce que j'ay écrit à Mummius. J'apprend que vous avez des in-  
quie-

## 68 EPISTRES CHOISIES

quietudes. & qu'il dit que c'est ce qui vous fait malade. Si vous m'aimez reveillez un peu ce bel esprit & cette galanterie qui fait que vous m'estes si cher : car pour vous mettre le corps en bon état il faut commencer par la ; & c'est ce que je vous prie de faire pour vous & pour moy. Faites rester Acaste auprès de vous , afin que vous soyez mieux servi , & conservez vous , afin que je ne vous perde pas. Voicy le jour de vous tenir parole qui approche , je le devanceray même si vous venez. Adieu ! Le 13. du mois à neuf heures.

Cicéron , son fils , son frere , & son neveu , à Tiron. 29.

*Ce n'est presque qu'une priere d'avoir soin de sa santé.*

**V**Otre lettre m'a fait sentir deux mouvements differents. J'avois esté tout troublé dés.

dés la premiere page, mais la seconde m'a un peu remis. Il n'y à point à balancer la dessus, il ne faut revenir, ni par mer ni par terre, que vous ne foyez entiere-ment gueri; & porvù que vous fovez en parfaite santé, je vous verray toujours assez tost. Votre Medecin est en bonne reputation à cé que vous m'écrivez, & à ce que jay appris d'ailleurs: neantmoins sa methode ne me plait pas. Car il ne devoit point vous faire prendre de boüillon puisque vous aviez l'estomac gâté. Je n'ay pas laissé de luy écrire honnêtement, aussi-bien qu'à Lyson. Mais j'ay mandé beaucoup de choses à Curion; c'est une personne dont l'humeur est charmante, & d'une douceur merveilleuse, & qui est toujours prêt à servir. Je luy ay marque entr'autres choses, que si vous vou-  
liez

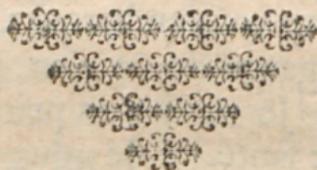
## 70 EPISTRES CHOISIES

liez aller chez luy, il vous y fit conduire. J'apprehende que nostre ami Lyfon, ne soit un peu negligent; premierement parce que tous les Grecs le font; & de plus, c'est qu'il ne m'a point fait de réponse quoy qu'il eût receu mes lettres. Mais puis que vous vous en loüiez, vous verrez vous-même, ce que vous aurez à faire. Sur tout je vous prie, n'épargnez quoyque ce soit pour vous bien porter. J'ay donné ordre à Curius de vous fournir tout ce que vous luy demanderiez; & pour rendre vótre Medecin plus affidu & plus soigneux, je croy qu'il luy faut faire à cette heure quelque present. Vous m'avez rendu mille & mille services en une infinité de rencontres. J'en ay receu à la maison, au barrau, à la ville, dans la Province en particulier, en public parmi les  
livres

livres & dans nos études, & cependant je preferray à tout cela la joye de vous voir en parfaite santé. Vous feriez fort bien le voyage avec Messinius le Tresorier, si vous n'estiez plus malade. Il est honnête-homme, & m'a paru avoir de l'amitié pour vous. Lors donc que vous aurez fait ce qu'il aura falu pour vous bien porter, vous prendrez vos mesures pour vous embarquer. Mais prenez garde de ne rien precipiter. Je ne suis en peine que de votre santé. Je vous assure que tous ceux qui m'aiment, vous aiment aussi, & que bien d'autres que vous & moy prennent part à votre conservation, Ce qui a empeché jusqu'a present de vous bien guerir, c'est que vous avez toujourns voulu avoir soin de tout ce qui me regarde. Ne vous embarslez de quoy que ce soit,

72 EPISTRES CHOISIES

soit, vous n'en avez point de sujet ne pensez qu'à vous. Je mesureray l'estime que vous faites de moy, par le soin que vous apporterez à vous retablir. Adieu, mon cher Tiron! Portez-vous bien. Lepta & tous vos amis vous salüent. Adieu encore une fois! A Leucas, le 6. Novembre.



## LIVRE III.

Cicéron à Lentulus. I.

*Il luy recommande A. Trebonius, son ami, qui est un Chevalier Romain de qualité. Ces sortes de lettres sont ordinairement de quatre membres. Il faut montrer que c'est un ami que nous recommandons; que c'est un homme de bien qui le merite; que nous écrivons pour une affaire juste; & qu'enfin & luy & nous, nous souviendrons de la grace qu'on nous aura faite. Ce qui n'est pourtant point entierement observé en cette lettre.*

**I**L y a plusieurs années que j'ay grande habitude avec A. Trebonius, qui a beaucoup d'affaires & de grande importance, mais faciles, dans votre  
D Pro-

## 74 EPISTRES CHOISIES

Province. On l'a toujours fort considéré en ce pais-là, tant à cause de sa qualité, que pour ma recommandation & celle du reste de ses amis. Or comme vous avez de l'amitié pour moy & que nous sommes alliez, il se persuade que cette lettre que je vous écris en sa faveur, luy procurera vos bonnes graces. Je vous supplie que son esperance ne soit pas vaine, & je vous recommande toutes les affaires, ses Affranchis, ceux qui agissent pour luy, & enfin toute sa famille: mais particulièrement de donner vòtre approbation à ce qu'a ordonne pour luy T. Ampius, & de luy faire un traitement si favorable, qu'il luy fasse comprendre que ma recommandation n'est pas commune. Adieu.

Cicc-

Cicéron, son fils, & son frere  
à Tiron. 2.

*Dans toutes les lettres qu'il luy écrit, il le prie presque toujours d'avoir soin de sa santé. C'est qu'il l'avoit laissé malade à Patras, à son retour de Cilicie à Rome.*

**I**L faut que vôtre compagnie soit bien charmante! Nous n'avons esté que deux heures à Thyrée, & cependant Xenomenes vous aime autant que s'il avoit esté toute sa vie avec vous. Il m'a promis qu'il vous donneroit tout ce que vous auriez besoin, & je croy qu'il le fera. Je ferois d'avis que l'on vous transportât à Leucade, si vous estiez assez fort, pour y achever de vous rétablir. Vous verrez le sentiment de Curius, de Lyson & du Medicin. Je voulois vous envoyer Marion,  
D 2            afin-

afinque vous me le renvoyaffiez  
 auffi-toft que vous vous porteriez  
 un peu mieux ; mais j'ay confi-  
 deré qu'il ne pourroit m'appor-  
 ter qu'une fois de vos lettres ,  
 au lieu que j'efpere d'en avoir  
 souvent. Vous donnerez donc  
 ordre , fi vous m'aimez , qu'A-  
 cafte foit tous les jours au Port :  
 il y aura toujours affez de perfon-  
 nes , qui feront bien-aifés de m'ap-  
 porter les lettres qu'on leur pour-  
 ra donner de vòtre part. Pour  
 moy , j'en chargeray fans faute  
 tous ceux qui iront à patras. Tou-  
 te l'efperance que j'ay que l'on  
 aura grand foin de vous en cette  
 maladie , eft en Curius , qui eft  
 l'homme du monde le plus obli-  
 geant , & qui nous aime davan-  
 tage. Abandonnez-vous entie-  
 rement à fes foins : j'aime mieux  
 vous voir un peu plus tard , pour-  
 veu que vous foyez en fanté , que  
 de

de vous voir plus-toft estant encore foible. C'est pourquoy n'ayez autre soin que de vous bien porter, & moy j'auray soin du reste. En partant de Leucade, le 7. Novembre.

## Ciceron à Lentulus. 3.

*Toute cette lettre n'est qu'une consolation, qu'il luy donne par la comparaison de sa disgrâce, lors qu'on l'exila: après quoy il fut enfin rappellé & recouvra ses charges. Tout celea en peu de mots, à cause que Pollion devoit aller luy dire le reste de bouche.*

**P**ollion vous apprendra tout ce qui se passe, non-seulement il s'est trouvé à toutes les negociations; mais il y a même presidé. La douleur extreme que je ressens pour vos affaires, s'adoucit par l'esperance que j'ay,

D 3                      qu'in-

## 78 EPISTRES CHOISIES

qu'inailliblement la malice de ces gens-là se rebutera tant par les mesures que prendront vos amis, que par le temps même, qui affoiblit les mauvais desseins des ennemis & des traîtres. En second lieu, je me console par le souvenir de ma disgrâce, que je voy dépeinte dans le traitement que l'on vous fait. Il est vray que l'on vous insulte avec moins de sujet que l'on ne persecutoit ma vie: neantmoins il y a tant de ressemblance, que j'espère que vous m'excuserez de ne point craindre ce que vous-même n'avez jamais jugé devoir estre apprehendé. Montrez-vous donc tel que je vous ay connu, comme l'on dit, dés-le berceau. Croyez-moy, le tort qu'ils vous font ne servira qu'à vous rendre plus considerable. Au reste, attendez de moy, je vous prie, toute sorte  
d'af-

DE CICERON. 79

d'affection & de services : &  
vous ne vous y trouverez pas  
trompé. Adieu.

Cicéron à Curion. 4.

*Il le fecilite de n'estre point à Rome  
où bien des choses se traitent con-  
tre la Republique, & d'estre au  
contraire en un lieu où il peut,  
par de belles actions, acquerir  
beaucoup d'honneur : & l'exhorte  
ensin d'entreprendre la défense  
de la Patrie.*

**J**E n'oserois vous marquer dans  
une lettre comment tout se  
passe icy. Il est bien vray,  
comme je vous ay écrit, qu'en  
quelque endroit que vous soyez,  
vous estes toùjours dans la même  
barque que nous ; cependant je  
suis bien-aise pour l'amour de  
vous, de ce que vous n'estes  
point icy, tant parce que vous

D 4 ne

ne voyez point ceque nous voyons, que parce que vòtre reputation est comme en un lieu élevé à la vûe de quantité de nos Alliez & de nos Citoyens: en forte qu'elle s'étend jusques à nous, non point par des bruits sourds & incertains, mais par la voix commune de tous les hommes. Voicy la seule chose que je ne sçay pas, c'est, si je dois vous feliciter, ou avoir peur pour vous de ce que l'on souhaite vòtre retour avec tant d'impatience. Ce n'est pas que je craigne que vous ne répondiez à l'esperance que l'on a de vous; mais c'est en verité parce que quand vous serez venu vous ne trouverez plus rien digne de vos soins, tant les choses sont en un deplorable état, & presque entierement perduës, & je ne sçay même si cela se pouvoit confier à une lettre. C'est  
pour-

pourquoy vous apprendrez le reste par d'autres voyes. Cependant, soit que vous desesperiez, ou que vous ne desesperiez pas tout à fait de la Republique, n'oubliez quoyque ce soit que puisse faire un veritable Citoyen, qui doit la retablir dans l'ancien éclat & la premiere splendeur, d'ou elle est decheuë par le malheur des temps & le relâchement de la discipline. Adieu.

Ciceron à Sext. Procons. fils  
de L. 5.

*Il luy mande que par ses soins il a empêché qu'on ne luy donnât un successeur, & ajoûte qu'il a acheié une maison.*

**D**Ecius vôtre Secretaire m'est venu trouver, & m'a voulu persuader dé faire mes efforts pour empêcher qu'on ne vous donnât

D 9 un

## 82 EPISTRES. CHOISIES

un successeur dans la conjoncture du temps où nous sommes. Quoy-que je le crüssé fort homme de bon sens & bien intentioné pour vous ; neantmoins , comme je me suis souvenu des lettres que vous m'aviez écrites sur ce sujet , j'ay eu peine de croire que un homme prudent comme vous , eût si-tost changé de dessein. Mais depuis que vòtre femme à eu rendu visite à là mienne , & que j'ay eu parlé à Q. Cornelius , j'ay fait mon possible pour me trouver au Senat , toutes les fois qu'il s'est assemblé , où j'ay eu bien de la peine à obliger Q. Fufius Tribun du peuple , & les autres , auxquels vous aviez aussi mande le contraire , d'avoir plus de créance en moy qu'en vos lettres. Toute l'affaire estoit remise au mois de Janvier , mais elle c'est vuidée sans peine. Le  
com-

compliment que vous me fites il y à quelque temps, sur la joye que vous aviez de ce que j'allois acheter la Maison de Crassus, m'en fit peu après conclure le marché à deux cens dixhuit-mille sept cens cinquante livres. Ce qui m'a si fort endetté, que l'envie me prendroit de conspirer contre la Republ. si on vouloit bien se fier à moy. Mais j'en suis exclus, tant, à cause de la haine que l'on me porte, d'avoir déjà hautement puni les auteurs d'une conjuration, que parce que ces sortes de gens craignent que je ne leur dresse des ambûches, & ne peuvent s'imaginer que l'argent manque à celui, qui à tirée d'affaire ceux qui en prétoient aux autres. Il est vray qu'à six pour cent, on en trouve autant qu'on en veut, & que moy j'ay la reputation de

D 6                      bien

## 84 EPISTRES CHOISIES

bien payer, à cause de ce que j'ay fait autres-fois. Après avoir bien considéré vòtre maison & toute l'architecture, je l'ay admirée. Antoine passé pour un homme qui ne me sert pas quand il peut, & cependant j'n'ay pas laissé de le défendre hautement dans le Senat, que j'ay fort ébranlé par mon discours & par mon autorité. Je voudrois que vous m'écrivissiez plus souvent. Adieu.

## Ciceron à Lepide. 6.

*Il luy fait de tendres reproches, de ce qu'ayant receu de grands honneurs du Senat, il a negligé de le remercier. Puis il le dissuade de se mêler, comme il voudroit, de faire la paix entre Antoine & les veritables Citoyens.*

**C**omme j'ay, à proportion  
de ma bonne volonté pour  
vous,

vous, un soin extreme de vous élever, j'ay este fâché que vous n'avez point remercié le Senat, après en avoir receu les honneurs supremes. J'ay bien de la joye que vous foyez porté à procurer la paix entre les Citoyens; ce fera faire beaucoup de bien à la Republique, & vous acquerir de la gloire, si cétte paix ne sent rien de l'esclavage. Mais si elle ne doit faire que rétablir un méchant homme dans une domination insupportable, il faut que vous sçachiez que tous les gens de bien sont resolus de preferer la mort à la servitude. C'est pourquoy vous ferez mieux, au moins à mon fans, de ne vous point mêler de cet accommodement, qui ne plaît ni au Senat, ni au peuple, ni aucun homme de bien. D'autres vous en parleront, ou vous en écriront, & vous verrez vous-même selon

D 7                      vôtre

86 EPISTRES CHOISIES

vòtre prudence ce qui fera le plus  
à propos.

Ciceron à T. Furfanus , Pro-  
consul. 7.

*Cette petite lettre est le modele d'une  
recommandation achevée.*

**O**N ne peut assùrement a-  
voir plus de familiarité &  
plus de habitude avec personne,  
que j'en ay avec A. Cæcina. Car  
j'ay eu plusieurs fois à faire à son  
pere , homme de merite & de  
courage. Et j'ay eu tant d'a-  
mour pour le fils dès son enfan-  
ce , qu'on ne peut en avoir d'a-  
vantage pour personne. C'est  
que dès ce temps la il me sem-  
bloit qu'il promettoit beaucoup  
pour la vertu & pour l'éloquence.  
Il avoit extremement de l'atta-  
chement pour moy , & non seu-  
lement les devoirs de l'amitié,  
mais

mais nos études communes m'en faisoient avoir plus pour luy que pour personne du monde. Il est inùtile d'en marquèr davantage. Vous jugez assez qu'en toutes sortes de maniers je dois deffendre sa vie & ses bien. Au reste, comme plusieurs choses m'ont fait remarquer combien vous estes touché de la disgrace des gens de bien, & des miseres de la Republique: Je ne vous demanderay rien, sinon, qu'a ma priere vous augmentiez la bonne volonté, que vous auriez eüe de vous-même pour Cæcina, de toute l'estime que je suis persuadé que vous faites de moy. ¶ Vous ne sçauriez me faire une plus grande faveur. Adieu.

Cice-

Ciceron à Ampius Balbus. 8.

*Il marque ses soins pour conserver  
Ampius, qui est exilé, & luy  
donne bonne esperance.*

**J**E croy que vos parens vous  
auront fait sçavoir avec quelle  
passion j'ay défendu vòtre vie  
& vos interêts; & je suis seur  
qu'ils en sont extremement satisfaits;  
je puis dire même, quoy qu'ils  
ayent bien de la bonne volonté  
pour vous, que je ne leur cede  
point, & qu'ils n'ont pas vòtre  
bon-heur plus en recomman-  
dation que moy. Au contraire,  
il faut qu'ils m'avouent, qu'en  
cette conjecture je puis vous sou-  
lager plus qu'ils ne sçauroient fai-  
re. C'est a quoy j'ay travaillé & à  
quoy je travailleray encore sans  
relâche, comme j'ay déjà fait  
dans une affaire importante, où  
cer-

certainement j'ay jetté les fondemens de vôtre prospérité. Ayez bon courage, ne vous laissez point abattre! & assurez-vous que je ne vous manqueray jamais. Adieu! le 6. Juillet.

Cicéron à L. Culleolus. 9.

*Il le remercie de sa part & au nom de Pompée, d'avoir bien traité Luceius, & le luy recommande de nouveau.*

**S**Oyez persuadé je vous prie, que Luceius est un homme fort reconnoissant, qui n'oublira jamais les services que vous luy avez rendus. Vous luy avez fait un sensible plaisir & Pompée me témoigne la reconnoissance qu'il en à luy même toutes lesfois qu'il me voit, & il me voit fort souvent. J'ajouâteray encore une chose dont je suis certain que  
vous

## 90 EPISTRES CHOISIES

vous serez ravi, c'est que j'ay moy-même eu bien de la joyé de voir que vous eussiez tant de bonté pour luy. Quoy que je ne doute pas que presentement vôtre constance ne vous fasse conserver cette bonne volonté, dont vous luy avez déjà donné des marques pour l'amour de moy, il reste une chose, que je vous supplie très-instamment de luy accorder: qui est que vous acheviez tout à fait ce que vous luy montrâtes d'abord, & à quoy vous avez encore travaillé depuis. Pompée & luy vous en seront fort obligez, & je puis vous promettre & vous assurer que vous aurez obligé de fort honnêtes gens. Il n'y a pas long temps que je vous écrivis exactement touchant la Republique, nos affaires & les desseins que nous avions.

Je

Je donnay les lettres a vos domestiques. Adieu!

Cicéron à Termus, Propreteur. 10.

*Il le prie de renvoyer Anneius, son Lieutenant, & d'avoir soin de son affaire.*

PLUS j'apprens par les lettres & par les Messagers qui me viennent tous les jours de Syrie que la guerre y est grande & plus je suis obligé de vous solliciter comme mon ami de me renvoyer au plustost Anneius mon Lieutenant. Je reconnois que la Republique & moy, recevons tant d'avantages de ses soins, de son conseil & de la connoissance qu'il à de la guerre, que si son affaire ne luy avoit esté de la derniere consequence, il n'auroit jamais pü se résoudre à me quitter: & que je n'au-

n'aurois peu non-plus luy permettre de s'écarter. J'ay dessein d'aller en Cilicie vers le premier jour de May. C'est pourquoy il faut qu'il soit icy auparavant. Je vous ay expliqué nettement l'affaire qu'il à avec ceux de Sardaigne, & je vous en ay écrit fort au long : je vous la recommande de tout mon cœur : elle est fort juste, & il merite que vous la terminiez. Je connus par votre discours, lorsque nous-nous vimes à Ephése, que vous estiez disposé à faire tout pour luy. Assurez-vous que si je remarque que vous ayez fait réüssir cette affaire-la, je m'en tien-dray fort votre cbligé. Je vous supplie donc de n'y point perdre de temps. Adieu.

Cice-

Cicéron à Titus. II.

*Il luy recommande Avianus Flaccus.*

Q Uoy que je ne doute pas que vous n'ayez assez d'égard à ma première recommandation ; je n'ay pû me défendre de C. Avianus Flaccus, qui est un de mes plus intimes amis. J'ay pour luy toute la bonne volonté que je dois avoir. Vous me fîtes une réponse très-favorable, lorsque je vous en parlay, cõme je vous en avois déjà écrit auparavant. Mais comme il s'imagine que j'avance beaucoup ses affaires de vous écrire sans cesse, vous m'excuserez si pour luy complaire, il semble que j'aye oublié que vous ne manquez jamais à executer vos promesses : & vous souffrirez que je vous prie de nouveau de luy marquer le lieu & le temps auquel il puisse faire porter son bled.

A

94 EPISTRES CHOISIES

A ma priere, Pompée luy accorda cette grace pendant trois ans, lorsqu'il avoit la même intendance. Enfin comme il s' imagine que je l'aime, vous me ferez une singuliere faveur de luy faire connoître que vous m'aimez, & je vous en seray bien obligé. Adieu!

Cicéron à Allienus Proconsul. 12.

*Il le prie de prendre en sa protection  
Democrite Sicyonien.*

**D**Emocrite Sicyonien est non seulement mon hôte & mon ami mais nous sommes mêmes très-familiers, ce que je n'accorde pas à beaucoup de monde, sur tout aux Grecs: Aussi a-t-il beaucoup de probité & de vertu, & pour ses hôtes de l'honêteté & du respect; Il me caresse même, me respecte & m'aime plus que personne;

sonne ; & vous sçavez qu'il est non seulement le plus considerable de sa ville'mais presque de toute l'Achaïe. Je ne fay que luy donner accès auprès de vous. Quand vous l'aurez connu par vous-même, l'humeur dont vous estes, vous le fera bien-tôt juger digne de vótre amitié, & de vótre correspondance. Je vous prie donc cette lettre leuë, de le prendre en vótre protection, & de luy promettre pour l'amour de moy, de ne luy rien refuser. Enfin, si vous ne le jugez point indigne de vótre table & de vótre affection, comme il arrivera infailliblement, je vous prie de luy faire bon accueil, de l'aimer veritablement, & de le mettre au rang de vos intimes. Vous m'obligerez infiniment. Adieu.

Cice-

Ciceron à Trebianus. 13.

*Il le felicite sur son rétablissement : l'exhorte à se mettre le passé hors de l'esprit, & à estimer d'avantage le recouvrement de son honneur que la perte de ses biens.*

**J**E n'avois autrefois pour Do-  
labella que de l'affection, je  
ne luy avois encore aucune  
obligation, parceque je n'avois  
pas eu besoin de luy, & c'estoit  
luy qui m'en devoit avoir de ce  
que je l'avois assisté dans les dan-  
gers où il s'estoit trouvé. Mais  
maintenant qu'il à plus fait que je  
ne devois attendre de luy, pour  
deffendre autres-fois vòtre bien,  
& presentement vòtre vie même,  
j'avouë que je luy suis plus obligé  
qu'à personne du monde. J'en  
ay tant de joye pour l'amour de  
vous, que plus-toft que de m'en  
remercier, j'aime mieux que vous  
vous

vous en rejouissez avec moy, & c'est ce que vous ne pouvez me refuser; mais pour les remerciemens je vous en quitte. Au reste, puisque vous vous estes frayé un chemin pour vòtre retour par vòtre vertu & par vos merites, il est de vòtre sagesse & de la grandeur de vòtre ame d'oublier les pertes que vous avez faites. pour ne penser qu'à l'honneur que vous avez recouvré. Vous allez passer vos jours avec vos amis & en nòtre compagnie, & vous avez sans mentir acquis plus de gloire, que vous n'avez perdu de bien; ce qui auroit beaucoup de charmes, si la Republique subsistoit encore. Nòtre ami Vestorius m'a mandé que vous me faisiez de grands remerciemens. J'ay bien de la joye de ce que vous vous louez de moy à tout le monde, mais sur tout à Siron. Car

E je

98 EPISTRES CHOISIES

je ne cherche que l'approbation des gens sages en tout ce que je fais. Je souhaiterois bien de vous voir au plus-tost. Adieu.

Ciceron à Bithynicus. 14.

*Il luy fait sçavoir qu'il a grande envie de vivre avec luy, & qu'il l'aime infiniment.*

JE voudrois pour bien des raisons que la Republique fût sur un bon pied, mais particulièrement afin de pouvoir vous sommer de la promesse que vous me faites dans vos lettres ; car vous me marquez que cela estant, vous passeriez vos jours avec moy. Ce dessein me ravit & ne dément ni nôtre affection ni le jugement que Mr. vôtre Pere, ce grand homme, faisoit de moy. Persuadez-vous, je vous prie, que vous avez pû avoir moins de famili-

miliarité avec moy, qu'ave ceux qui se lon les tems, ont esté ou sont encore tout-puiffans, à cause qu'ils vous ont fait de grands biens: mais il n'y a personne qui ait eu tant d'inclination pour vous que moy. Le souvenir qué vous en avez, & vòtre envie de l'augmenter me font bien doux. Adieu.

Cicéron à Thoranius. 15.

*Il l'avertit de demeurer en Sicile, jusqu'à ce qu'il ait pu apprendre ce qu'il aura à faire. La fin contient quelques consolations.*

**I**L y a trois jours que je donnay des lettres pour vous aux Lacquais de Cn. Plancius. C'est pourquoy je feray plus court aujourd'huy, & comme je vous consolais autres-fois, je vous avertis presentement que vous n'avez point de meilleur parti à prendre que de

## 100 EPISTRES CHOISIES

demeurer la, jusques à ce que vous puissiez apprendre ce que vous avez à faire. Car outre que vous éviterez le danger qu'il y a d'entreprendre une longue navigation pendant l'hiver, & dans une route ou l'on ne rencontre point de port: c'est que vous n'aurez pas plus-tost des nouvelles certaines, que vous en pourrez partir. Il n'y a donc rien qui vous oblige de vouloir prendre toutes les compagnies qui se présentent. J'ay encore beaucoup d'autres apprehensions que j'ay exposées à notre ami Chilon. En un mot, dans cette fâcheuse conjoncture vous ne pouviez estre en un lieu plus commode, pour en sortir plus facilement, quand il faudra aller ailleurs. Au moins, si celuy que vous scavez s'en revient, vous serez tout à portée; que si, comme il peut survenir  
bien



bien des affaires, quelque chose l'empêche ou l'arrête, vous estes en un lieu où vous pouvez tout apprendre. Voila ce que j'approuve le plus. Au reste, vous devez estre persuadé d'une chose, de la quelle je vous ay déjà écrit plusieurs fois, c'est qu'il n'y a rien à craindre pour vous que la ruine générale de la Republique. Quoy qu'il n'y ait rien de plus cruel, nous sommes en un âge, & nous avons vécu d'une maniere à devoir supporter courageusement toutes les disgraces, que nous ne nous sommes point attirées par nôtre faute. Tous vos gens se portent fort-bien icy, & vous desirent fort: Ils ont tous beaucoup de tendresse, d'affection & de respect pour vous. Ayez soin de vôtre santé & ne bougez pas de la sans sujet.

Ciceron à Trebatius. 16.

*Il l'exhorte de ne plus penser à Rome dont il a tant de peine à souffrir l'eloignement, d'oublier toute la galanterie Romaine, comme des bagatelles : & de songer aux avantages qu'il peut tirer de la Province où il est allé, & à tenir bon à son ordinaire.*

**L**E Refrain ordinaire de toutes les lettres que j'écris à Cefar, & à Balbus, est de les prier d'avoir soin de vous, & ce n'est pas uné recommandation vulgaire, car elle porte toujours quelque caractere du bien que je vous veux. Mais défaites vous de ces phantaisies de passion pour Rome & pour ses gallantries, soutenez-moy vigoureuſement jusqués à la fin le deſſein qui vous fit partir, & nous, qui ſommes de vos amis, vous le pardonnerons

nerons aussi facilement, que ces grandes Dames qui tenoient Acro-Corinthe le pardonnerent à Medée, qui s'en venoit leur dire avec ses mains de plâtre, qu'elle ne devoient pas trouver mauvais qu'elle eût quitté son Pays; Car *On en a veu beaucoup, qui loing de leur patrie*

*L'ont, en s'enrichissant, heureusement servie.*

*Et d'autres, pour avoir passé leur temps chez eux,*

*Ont esté méprisez, haïs & malheureux.*

Vous eussiez esté du nombre de ces derniers, si nous ne vous eussions fait sortir par force. Mais nous en dirons d'avantage une autre-fois. Cependant après avoir appris à mettre ordre à la seureté des autres, ne vous allez pas laisser surprendre à ces charretiers d'Angleterre: & puisque j'ay com-

mancé le role de Medée, fou-  
venez-vous que,

*Quelque habile qu'on soit, c'est un  
defaut extrême,*

*Que de ne sçavoir pas travailler pour  
foy-même. Ayez soin de vô-  
tre fanté.*

Ciceron à Trebatius. 17.

*Il luy fait la guerre, de ne luy avoir  
point écrit.*

**C**Hryssippe, l'Affranchi de l'  
Architecte Cyrus, m'estant  
venu faire vos baise-mains, m'a  
fait connoître que vous ne m'  
aviez point entrièrément oublié.  
Mais vrayment! vous faites bien  
l'homme d'importance, de ne  
pas prendre la peine de m'écrire  
par un homme, qui est en quel-  
que façon vôtre domestique. Si  
c'est à écrire que vous ayez ou-  
blié, bien des gens, dont vous  
estes

elles l'Avocat, vont perdre leurs  
procés : mais si c'est moy, je  
m'en vais faire mon possible pour  
vous aller trouver, avant que je  
sois toüt à fait eschappé à vòtre  
souvenir. Et si c'est en fin la peur  
de la campagne, qui vous etour-  
dissè, trouvez encorre quelques  
défaites, comme vous fites pour  
ne point aller en Angleterre. J'ay  
esté bien-aise d'apprendre de  
Chrysippe que vous étiez fam-  
ilier avec Cesar: mais je l'eussè  
esté d'avantage, & il eût esté plus  
raisonable de l'apprendre par  
vos lettres. En verité, vous n'y  
eussiez point manqué si vous  
n'eussiez eu plus à cœur l'etude  
de la chicanne, que celles des loix  
de l'amitié. Je ne dy pourtant  
cela que pour rire comme vous  
faites toujours, & moy même  
aussi bien souvent. Je vous ai-  
me infiniment, je souhaite que  
vous m'aimiez de mêmes, & je

E 5 me

106 EPISTRES CHOISIES

me flatte que vous n'y manquerez pas. Adieu.

Cicéron à Curius. 18.

*Il luy represente qu'ils doivent s'obliger mutuellement, & le prie de retourner à Rome, pour y ramener l'ancienne politesse.*

**A** Prés avoir toujours tâché de gagner vòtre estime, & de vous faire connoître que vous m'estiez extrêmement cher, vos lettres me marquent clairement que j'en suis venu à bout. Enfin puisque nous voila satisfaits l'un & l'autre, il ne reste plus qu'à nous obliger à l'envi, & dans ce combat il me fera indifférent de vous vaincre ou d'estre vaincu. Je ne suis pas fâché des qu'il n'a pas esté nécessaire de donner mes lettres à Acilius. J'apprens par les vòtres que vous n'avez pas eu grand

grand besoin de Sulpicius, vos affaires estant devenuës, à ceque vous dites, si petites, qu'elle n'ont plus ni pieds, ni tête. Pour des pieds, je voudrois qu'elles en eussent & quelles allassent si vîte que vous revinciez bien-toist: car vous voyez que l'ancienne politeffe s'évanoüit, & que nôtre ami Pomponius aura raison de dire, que c'en est fait si nôtre petite Cabale ne conserve cette gallanterie, qui faisoit triompher les Atheniens? Il vous cede, & moy à luy. Revenez donc, je vous prie, de peur que le peu de deposition qui nous reste encore de cette belle-humeur, n'acheve de perir avec la Republique. Adieu.

Ciceron à Plancus. 19.

*Il luy fait réponse sur ce qu'il vouloit estre le maître du partage des terres pour les soldats, afin d'en gagner l'amitié.*

**L**Es Dieux même veulent que nous n'ayons d'esperance qu'en vous & en vòtre Colleague. L'union qu'il y a entre vous deux, marquée au Senat par vos lettres, a causé bien de la jòye à cette Compagnie & atoute la ville. Si on y avoit rapporté ce partage des biens de la campagne, pour lequel vous m'aviez écrit; comme tout le monde n'auroit pas manqué de vous favoriser hautement, je vous aurois aussi donné ma voix avec beaucoup d'eloges, pour montrer qui je suis. Mais comme ce qui estoit sur le Bureau ne se vuidoit point, à cause du retardement des oppinions & de la  
lenteur

lenteur des affaires, vòtre frerê Plancus & moy, avons jugé à propos de nous servir de ce qui ne se decidoit pas à nòtre phantaisie: & je croy qu'il vous aura marqué dans ses lettres ce-  
luy qui a traversé nos desseins. Que s'il y a quelque chose qui vous déplaise dans cetté resolu-  
tion, & dans les autres affaires, au moins foyez assuré que les gens de bien ont tant d'amour pour vous qu'il n'y à geure d'honneur imaginable que l'on ne vous prepare. Je suis dans une extrême impatience d'avoir de vos nouvelles envoyez m'en comme je les sou-  
haite. Adieu.

Ciceron à Dolabella. 20.

*Il le felicite de la bonté des eaux de Bayes , & luy envoie l'Oraison qu'il avoit adrffée a Cesar pour le Roy Dejotarus.*

**J**E fçay bien bon gré a nos eaux de Bayes , d'estre tout d'un coup devenuës si faines , a ce que vous nous mandez. Ne seroit-ce pas qu'elles vous aiment , & qu'elles ont la complaisance pour vous d'oublier ce quelles font , tandis-que vous y estes ? Si cela est je ne m'étonne point que le ciel & la terre perdent toute leur violence quand il y va de vòtre service. Je ne croyois pas avoir avec moy lorsque vous me la demandâtes , la petite Oraison que j'ay faite pour Dejotarus. Je vous l'envoye , lisez la comme une piece fort mince & fort maigre , & qui ne meritoit pas trop d'estre

stre écrite. Pour moy, je l'ay  
 envoyée à un vieux bon-homme  
 de correspondant que j'ay, com-  
 me un present de Bibus, tel que  
 font ceux qu'il me fait d'ordi-  
 naire. Soyez sage & généreux,  
 afin que votre retenue & votre  
 gravité donne le dementi à ceux  
 qui vous ont fait tort. Adieu.

Cicéron à Papirus Pætus. 21.

*Il prend occasion de railler, sur ce  
 que Pætus luy avoit mandé que  
 Balbus (ce nom signifie begue)  
 s'estoit contenté d'une mediocre  
 reception, & luy montre que c'est  
 par malice qu'il luy a fait sçavoir  
 cette nouvelle, afin qu'il n'en de-  
 mandât pas davantage.*

**V**Ous estes toujours mali-  
 cieux, Lorsque vous me  
 mandez que Balbus s'est con-  
 tenté d'un traitement fort me-  
 diocre

ETZ EPISTRES CHOISIES

diocre, c'est me faire entendre, que puisque les Rois sont si aisez à fatisfaire, les Consulaires le doivent estre bien davantage. Mais vous ne sçavez pas que je luy ay fait tout avouër: car il ne fut pas plus-tost en ville qu'ils s'en vînt tout droit chez moy. Je ne m'étonne pas de ce qu'il ne choisit point vòtre logis plustost que le mien, mais de ce qu'il ne fut pas chez luy. D'abord je luy demanday, Que fait nòtre cher ami Pætus? *Ma foy, me dit-il je n'ay jamais esté plus content.* Si c'est là un effet de vòtre entretien, je vous iray voir avec des oreilles aussi delicates que les siennes. Mais si c'en est un de vòtre bonne chere, je prétens bien que vous ne fassiez pas plus d'estime, des Begues, que de ceux qui parlent bien. Il m'arrive tous les jours embares fus  
em-

embares, mais si je m'en puis débarrasser pour aller en vos quartiers, je feray en sorte que vous ne vous plaigniez pas d'en avoir esté averti trop tard. Adieu.

Ciceron à Plancus, general d'armée, & nommé consul. 22.

*Il luy mande que sur son avis le Senat luy a decerné de nouveaux honneurs; & l'exhorte de terminer la guerre d'Antoine.*

**A**Ussi-tost que j'ay pû contribuer à votre agrandissement, je n'ay rien laissé passer pour vous donner de l'eclat, de ce qui pouvoit servir à récompenser vòtre vertu, ou à vous faire faire des éloges. Vous le connoitrez par l'ordonnance du Senat, qui est conceuë dans les mêmes termes, de l'ecrit où j'ay donné mon avis. Tout le Senat  
assem-

assemblé en grand nombre l'a  
 suivi d'un commun consente-  
 ment, & avec bien de l'ardeur  
 & du zele. Quoy que j'eusse re-  
 marqué par vòtre lèttre que l'e-  
 stime des gens de bien avoit plus  
 de charmes pour vous, que tou-  
 tes les marques d'honneur & de  
 gloire : & quoy qu'en effet vous  
 ne demandiez rien du tout, né-  
 antmoins j'ay crù qu'il falloit  
 confiderer combien la Repu-  
 blique vous avoit d'obligation.  
 Souvenez-vous de continuer la  
 guerre avec autans de vigueur  
 qu'elle a esté commancée, & que  
 si vous venez à bout de défaire  
 Antoine, vous aurez seul tout  
 l'honneur de la victoire. C'a esté  
 pour cela qu'Horace à donné à  
 Ulysse le nom de Destructeur de  
 Villes, & non pas à Ajax, ni à  
 Achilles. Adieu.

Cice-

Cicéron à Plancus, General d'  
Armée. 23.

*Il avoüe que l'honnêteté de son re-  
merciment ne luy a point déplu,  
& l'exhorte de faire son possible  
pour éouffer les restes de la guerre.*

**Q**Uoyque je ne souhaitaſſe au-  
cun remerciement de vôtre  
part, parce que je ſuis fort  
perſuadé que vous avez l'ame tout  
à fait reconnoiſſante: neantmoins  
je ne puis diſſimuler que celuy  
que vous venez de me faire m'a  
eſté tres-agreable. Cela m'a fait  
connoître comme à vûë-doeil,  
qn'en effet vous m'aimez beau-  
caup. Mais, me direz-vous,  
qu'en penſiez vous donc au-  
paravant? que vous m'aimiez  
auſſi, il eſt vray, mais avec moins  
de éclat. Vos lettres ont com-  
blé le Senat de joye, tant à cauſes  
des grandes nouvelles que vous  
mandez, que par ce que vous y  
faites

116 EPISTRES CHOISIES

faites paroître du cœur & de la tête & qu'il n'y a rien de mieux écrit, ni plus rempli de belles maximes. Appliquez donc tous vos soins à terminer entierement la guerre. On vous en aura les dernieres obligations, & vôtre gloire en fera eternelle. Il n'y a rien que je ne souhaite pour le bien de la Republique. Cependant après avoir bien pris de la peine pour la maintenir, je vous jure que j'ay autant à cœr vôtre gloire, que la conservation de ma patrie. Mais je crois que les Dieux immortels vous ont accordé tout ce qu'il faut pour en venir à bout. Répondez, je vous prie, à leurs intentions & persuadez-vous que qui aura perdu Antoine, aura fini cette honteuse & funeste guerre. Adieu.

Cice-

Ciceron à Plancus. 24.

*Il le prie de luy mander si l'on peut se fier à Lepidus; s'il est pour la Republique ou s'il a pris le parti d'Antoine, & il l'exhorte de terminer la guerre.*

**L**Es nouvelles qui nous viennent de vòtre armée sont si incertaines, que je ne sçay que vous mander tantost on dit de Lepidus ce que nous souhaiterions bien, tantost on en dit tout le contraire. Mais a vòtre égard, on ne change point de langage, on assure toujourns que vous ne vous laisserez ni tromper, ni battre. Dans l'un la fortune a quelque part mais pour l'autre, il dépend tout entier de vòtre prudence. Il est vray que des lettres de vòtre Collegue du 15. May, marquent que vous luy avez écrit, que Lepide n'a point voulu recevoir Antoine.

Mais

XI 8 EPISTRES CHOISIES

Mais nous en serions plus assurez si vous nous le mandiez vous même. Peut-estre aussi n'oseriez-vous, à cause de la fausse joye que vous nous avez donnée par vos precedentes. J'avouë que vous avez pù faire une faute; car qui est-ce qui en est exempt? Mais qui ne voit que vous n'avez peu estre trompé comme cela? Outre que la chose n'est plus dans les mêmes termes & comme dit le vulgaire: *une fois n'est pas coutume.* Nous sommes hors de peine si ce que vous avez mandé a vòtre Colleague est veritable: mais nous ne pouvons en estre assurez que par vòtre moyen. Je continuë à vous dire ce que je vous ay déjà écrit bien des fois, que celuy qui achevera d'éteindre les restes de cette guerre, en aura l'honneur tout entier, & je souhaite de tout mon cœr qu'il n'y en

en ait point d'autre que vous, c'est en effet ce que j'espere. On ne peut avoir plus d'inclination pour personne, que j'en ay pòur defendre vos interêts : vous me faites justice de m'en sçavoir gré, & je me réjouiis de ce que vous-vous en souvenez. Je vous proteste que si tout va bien en vos quartiers, je vous feray voir encore toute autre chose. Le 29. May.

Cicéron à Brutus. 25.

*Il le prie d'interposer son autorité pour faire payer Strabon de l'argent que Cornelius luy doit.*

J'Ay une très-grande familiarité avec L. Titius Strabon, Chevalier Romain. C'est un très-honnête homme, & qui a de très-belles qualitez. Nous sommes liez ensemble par toutes les loix d'une parfaite amitié. Il luy est deu

deu de l'argent par P. Cornelius dans vòtre Gouvernement des Gaules, où Volcatius, Lieutenant Civil de Rome, à renvoyé l'affaire. Je vous conjure plus instamment que si c'estoit pour mes interêts, d'en prendre soin, d'en traiter, & de faire vòtre possible pour la faire reüssir; & cela d'autant plus volontiers, qu'il est plus honnête de solliciter les dettes de ses amis que les siennes propres. Vous ferez donc en sorte que l'Affranchi de Strabon, que l'on à dépêché pour ce sujet, trouve son compte dans cette negotiation, autant que la justice & l'équité le peuvent permettre, & qu'il puisse toucher de l'argent. Je vous en auray les dernières obligations. Dans la suite vous verrez que L. Titius n'est point indigne de vòtre amitié. Je vous supplie donc encore une fois de  
vous

vous appliquer à cette affaire, aussi serieusement que vous avez coutume de faire pour tout ce que je souhaite. Adieu.

Cicéron à Sulpice. 26.

*Il luy recommande la maison & les biens de M. Emile, & Particulièrement C. Ammonius son Afranchi.*

**M**. Æmilius Arianus m'a considéré dès sa jeunesse & il a toujours eu de l'affection pour moy. C'est un homme de bien qui sçait vivre & dont on se peut servir à tout ce qu'on voudra. Si je le croyois à Sicyone, au lieu que j'apprens qu'il est toujours à Cibyre, ou je l'ay quitté, je n'aurois que faire de vous écrire en sa faveur. Par ce que de l'humeur, & de l'honnêteté dont il est, il est capable de luy-même, & sans

F la

la recommandation de personne, de gagner vòtre amitié, comme il a fait la mienne, & celle de tous ceux qui ont habitude avec luy. Comme je le crois donc absent, je vous supplie d'avoir soin de sa maison qui est à Sycione & de ses biens : & particulièrement de la personne de C. Adrianus Amonius son Affranchi, que je vous recommande aussi pour l'amour de luy même. Car outre que je l'estime pour sa grande fidelite envers son Patron, c'est qu'il m'a rendu à moy des services considerables, & que pendant ma disgrace il m'a assisté avec autant de fidelité & de bonne volonté, que s'il eût receu sa liberté de moy. Je vous prie donc de le proteger luy même, & dans les affaires de son Maitre, tant comme agent de celuy que je vous recommande que pour son propre merité;

Met-

Mettez le au nombre de vos amis vous trouverez en luy un homme d'esprit, officieux, & qui merite que vous l'aimez. Adieu.

Cicéron à Sulpice. 27.

*Il le prie en son nom, & pour l'amour de Varron, d'avoir soin de Manlius.*

J'aime extrêmement T. Manlius, qui trafique à Thespie. Il à toujours eu pour moy du respect & de la complaisance, & nos inclinations ont beaucoup de rapport. Ajoûtez à cela que Varron Muræna voudroit bien le servir, & que quoy qu'il ne doute pas que vous ayant écrit en sa faveur, il n'en doive tirer de grands avantages. neantmoins il se persuade que ma recommandation luy fera encore plus utile. L'habitude donc que j'ay avec

F 2

Man-

24 EPISTRES CHOISIES

Manlius, & l'amitié que j'ay pour Varron, m'obligent de vous en écrire le plus affectueusement qu'il m'est possible. Vous me ferez sans doute un très-grand service, d'ayoir autant égard à la priere que je vous fais presentement, qu'a toutes celles que je vous ay jamais faites. Je veux dire de donner à T. Manlius tous les secours & toutes les assistances que là bien-seance & votre rang vous le permetront. Et je vous proteste qu'estant aussi reconnoissant & aussi honnête qu'il est, vous en recevrez tout l'avantage que vous avez coûtume d'attendre des services que vous rendez aux gens de bien. Adieu.

Cicc-

Cicéron à Silius Propréteur. 28.

*Il luy recommande M. Lenius, avec  
bien de l'empressement.*

JE ne me serois jamais imaginé  
que les paroles m'eussent deu  
manquer: neantmoins c'est ce  
qui m'arrive, lorsque je veux vous  
prier de prendre en main les in-  
terets de M. Lenius. Je ne fe-  
ray donc que vous exposer le fait  
en peu de mots, mais assez net-  
tement, pour vous donner à con-  
noître ce que je serois bien-aïse  
que vous fîsiez. Il est incroyable  
combien, moy, & mon frere,  
que j'aime tendrement, en fai-  
sons d'estime, tant à cause de plu-  
sieurs services qu'il nous a rendus,  
que pour sa probité, & sa retenue  
extraordinaire. C'a esté bien  
malgré moy que je l'ay laissé aller,  
car son entretien & sa conver-  
sation

fation me charmoient, & j'estois ravi de suivre les bons & fideles conseils qu'il me donnoit. Mais j'apprehende que vous ne me reprochiez que je parle trop, après vous avoir dit que les paroles me manqueroient. Je vous le recommande donc autant que les choses que je viens de vous marquer m'y obligent, & je vous conjure de tout mon cœur de luy faire terminer les affaires qu'il à dans vòtre Gouvernement, & de luy faire connoître ce que vous jugerez estre raisonnable: Vous verrez dans la suite son honnêteré & sa doaceur. Vous nous obligerez donc merveillieusement, mon frere & moy, de le renvoyer aussi-tost qu'il n'y aura plus rien qui le retienne, que vous aurez terminé ses affaires, & qu'il sera libre de revenir. Adieu.

Cicc-

Ciceron à Servilius. 29.

*Il luy recommande Andron, fils  
d'Arthemion de la ville de Laodicée.*

**D**Ans tout mon gouver-  
nement de Cilicie, auquel  
vous scavez qu'on a joint trois Pro-  
vinces de l'Asie, il n'y a personne  
avec qui j'ay eu plus de familia-  
rité qu'avec Andron, fils d'Ar-  
themion, de la ville de Laodicée.  
J'ay logé chez luy & je l'ay trouvé  
fort à mon goût. Mais j'en ay  
fait une bien autre estime depuis  
que je suis sorti de charge, &  
qu'en plusieurs rencontres il m'a  
donné des marques de sa recon-  
noissance. C'est ce qui a fait que  
j'ay esté ravi de le voir à Rome.  
Mais vous qui en avez tant obligé  
en ce paislà, vous n'avez pas ou-  
blié combien il s'y en est trouvé  
qui en ont eu de la reconnois-  
sance. Je vous marque toutes

F 4

ces.

## 128 EPISTRES CHOISIES

ces particularitez, pour vous faire  
connoître que j'ay raison de m'in-  
teressier pour luy & qu'il merite  
de loger chez vous. Vous m'o-  
bligerez certainement beaucoup  
de luy donner des preuves de la  
bonté que vous avez pour moy.  
C'est ce que vous ferez, si vous  
luy accordez vòtre protection; &  
je vous supplie de l'assister en  
toutes sortes de rencontre, où la  
bienveillance & vòtre commodité  
vous le permettront. Vous me  
ferez un sensible plaisir & je vous  
en supplie. C'est le plus grand  
service que vous me sçauriez  
fairez. Adieu.

Cicc-

Cicéron à Servilius Itauricus, Pro-  
consul, & son Collegue. 30.

*Il luy mande qu'il a esté bien-aise d'  
apprendre la route de sa navi-  
gation, & le prie de luy écrire  
l'état de son gouvernement. &  
les reglemens qu'il y fait. Il luy  
promet enfin de le servir par tout.*

**V**ous m'avez bien obligé de  
me faire sçavoir les routes  
que vous avez tenüez dans vòtre  
navigation; & que vous conser-  
vez toujours le souvenir de nòtre  
amitié, qui me donne tant de  
joye. Mais vous m'obigerez in-  
finiment d'avantage, si vous vou-  
lez prendre la peine de me mar-  
quer l'état de la Republique, je  
veux dire de vòtre gouverne-  
ment, & quelles Ordonances  
vous y a-vez faites. Quoy que  
je l'apprenne par le bruit que  
la renommée fait de vous,  
F 5 je

## 130 EPISTRES CHOISIES

Je seray ravi de le connoître par vos Lettres. Pour moy je ne scaurois vous mander souvent le jugement que je fais des affaires de la Republique, à cause du danger qu'il a d'ecrire de toutes ces matieres; Je vous apprendray seulement ce qui se passe. Il semble neantmoins que nous devions esperer que Cesar nostre Collegue, aura soin de conserver quelque espece de Republique. Si vous aviez assisté à tous ses conseils, cela nous auroit beaucoup servi. Mais s'il vous est plus utile & plus glorieux de commander en Asie, & de soutenir cette partie malade de ce grand état; il faut que je vous souhaite la même chose, à cause de l'honneur qui peut vous en revenir. Car j'auray toujours un tres-grand soin de tout ce qui regarde vòtre dignité: & sur tout  
j'au-

J'auray pour vòtre pere tout le respect que je luy dois, à cause de son rang, des services que vous m'avez rendus dans vòtre famille, & de nòtre ancienne amitié. Adieu.

Cicéron à Servilius son Col-  
legue. 31.

*Il le prie de recevoir en sa protection Cn. Curtius, & de le mettre au nombre de ses amis.*

**V**ous sçavez bien que Cn. Curtius Mithres est l'Afranchi de postumius mon intime. Il me fait autant d'honneur qu'à son propre Patron. Toutes les fois que j'ay demeuré à Ephese, j'ay toujours logé chez luy, & je m'y suis aussi bien trouvé que chez moy. En mille rencontres il m'a donné des marques de sa fidelité & de sa bien veillance.

jance. C'est ce qui a esté cause  
 que je me suis aussi toujours  
 adressé à luy, lorsque mes a-  
 mis ou moy avons eu quelque  
 affaire en Asie; & je ne l'ay non  
 plus épargné, ni sa maison, ni  
 ses biens, que tout ce qui est à  
 moy. Je ne vous fais ce long  
 discours que pour vous faire con-  
 noître que ce n'est point lege-  
 rement & par vanité que je vous  
 écris; mais pour vous recom-  
 mander un ami, & un homme  
 tout à fait à moy. Je vous prie  
 donc en ma considération de luy  
 rendre tous les services possibles  
 dans le Procés qu'il a pour une  
 terre, avec un certain Colopho-  
 nius, & mêmes en toutes autres  
 occasions: pour veu que ce soit  
 sans vous incommoder, & sans  
 blesser votre honneur. De l'hu-  
 meur qu'il est, & ayant autant  
 de retenuë qu'il en a, il ne vous  
 in-

incomodera jamais, & il croira avoir tout gagné, s'il peut se persuader qu'il a vos bonnes graces par le moyen de sa probité & a cause que je vous l'ay recommandé. Je vous conjure donc de le recevoir en vôtre protection, & de le mettre au nombre de vos amis. Pour moy je mettray tous mes soins à bien ménager vos interêts. Adieu.

Cicéron à sa femme. 32.

*Il luy marque la cause de son indisposition, & comment il en a esté guéri; & puis, qu'il s'est embarqué pour aller trouver Pompée.*

**J**E n'ay plus ces incommoditez & ces inquietudes, qui Vous causoient tant d'enuis, aussi bien qu'à ma fille, que j'aime plus que ma vie. J'en avois bien moins de peine que de vous en voir ainsi affligées. Je connus la cause de mon mal le jours d'a-

134 ÉPISTRES CHOISIES

prés que je vous eus quittées. C'estoit de la bile toute pure que je vomis pendant la nuit & qui me soulagea si prestement, que vous eussiez dit que j'eusse eu pour Medecin quelque Divinité, à qui vous ne manquerez pas de faire des actions de graces, c'est-à-dire, qu'à votre ordinaire vous ferez des sacrifices a Apollon & à Esculape. Il me semble que notre vaisseau est fort bon, je n'ay pas esté plus-tost dedans, que je vous ay écrit sur le champ. Dans la suite j'envoyeray des lettres à tous nos amis, pour les prier instamment d'avoir soins de vous & de Tulliola. Si je n'estois persuadé que vous avez plus de cœur que quelque homme que ce soit, je vous exhorterois à prendre courage. Je vous diray cependant, qu'en l'état où sont les affaires, vous pouvez  
meurer

DE CICERON. 135

meurer en repos, & que j'espere  
que quelque jour je trouveray des  
personnes aussi zelées que moy  
pour deffendre la Republique,  
Tâchez cependant de vous bien  
porter ; & si vous le trouvez à-  
propos tenez vous dans celles de  
nos terres qui seront les plus élo-  
gnées de soldats. Je vous con-  
seille de choisir notre maison d'  
Arpinum, elle est très propre  
pour nourir toute la famille, s'il  
trop cher vivre dans Rome.  
fait Ciceron est bien joly, il vous  
fait bien ses baise-mains. Adieu.  
Le 7. Juin.

Cice-

336 EPISTRES CHOISIES

Ciceron à sa femme, & à sa fille:  
& Ciceron le fils, à sa mere  
& à sa sœur. 33.

*Il les prie de voir ensemble & avec  
leurs amis, si elles doivent sortir  
de Rome, ou non, à l'arrivée de  
Cesar.*

**P**OURVEU que vous vous por-  
tiez bien, nous nous portons  
bien aussi. C'est à vous presen-  
tement autant qu'à moy de voir  
ce que vous avez à faire. Si Ce-  
sar entroit dans Rome sans de-  
tordre, vous pourriez n'en pas  
sortir & demeurer au logis; mais  
si ce furieux fait piller la ville, je  
doute fort que Dolabella luy mê-  
me vous puisse garentir: & je  
crains que les passages ne soient  
dè ja fermez & que dès-à-present,  
vous ne puissiez plus sortir, quand  
vous le voudriez. Vous sçau-  
rez bien s'il est resté dans Rome  
des

des femmes de vòtre qualité: car s'il n'y en a point il faut aviser où vous pourrez estre avec bien seance. En quelque état que soient les affaires, pourveu que nous puissions garder les places ou nous sommes, vous pourrez fort bien demeurer avec moy, ou aller dans nos maisons de campagne. Il faut aussi apprehender que la famine ne soit bien tost dans la ville. Je vous prie d'examiner tout cela avec Pomponius, Camillus, & ceux qu'il vous plaira. Sur tout, ne perdez point courage; Labienus a rendu nòtre parti plus fort, aussi bien que Pison qui estant sorti de la ville, condamne son gendre & luy reproche son crime. Cependant mes cheres ames! écrivez-moy souvent, & que je scache ce que vous faites & ce qui se passe. Mon frere, mon neveu & Rufus vous saluent. Adieu! Le 20. Juin, à Minturne. Cice-

138 EPISTRES CHOISIES

Cicéron à sa femme, & à sa fille :  
& Cicéron le fils à sa mere  
& à sa sœur. 34.

*Il les avertit de bien prendre garde  
s'il y a de la seureté & de l'hon-  
neur pour elles à demeurer à  
Rome.*

**J**E vous prie, mes cheres Ames!  
d'examiner meurement quelle  
resolution vous prendrez, ou  
de demeurer à Rome, ou de-  
venir me trouver en quelque lieu  
assuré. C'est à vous aussi bien  
qu'à moy d'y bien penser. Voicy  
ce qui me vient dans l'esprit, que  
la faveur de Dolabella vous pour-  
roit mettre à couvert si vous de-  
meuriez, & que nos affaires en  
iroient peut-estre mieux, si l'on  
venoit à faire quelque violence,  
ou à piller la ville. Mais ce qui  
m'embarasse c'est que je voy que  
tou-

toutes les personnes considerables  
 font sorties avec leurs femmes.  
 Toutes les villes de cette province  
 icy nous font fort amies, & nous  
 y avons même quantité de terres  
 pour vous bien loger si vous ve-  
 niez à me quitter, après estre de-  
 meurées quelque temps avec moy.  
 Je ne suis point encore assez per-  
 suadé quel parti est le meilleur.  
 Vous y penserez s'il vous plait,  
 & vous verrez ce que feront les  
 femmes de vôtre condition: afin  
 que les passages ne soient pas fer-  
 mez, lors que vous voudrez  
 partir. C'est pourquoy je vous  
 prie d'y penser serieusement en-  
 tre vous & avec nos amis: & de  
 donner charge à Philotime de bien  
 mettre le Logis en deffense & d'y  
 entretenir garnison. Vous aurez  
 soin aussi d'avoir des Messagers  
 reglez, pour m'écrire tous les  
 jours & sur tout vous tascherez de  
 vous.

140 EPISTRES CHOISIES

vous bien porter , afin que nous nous portions bien aussi. A Formies le 21. Janvier.

Ciceron general d'armée à C.  
Marcel Consul. 35.

*Il le supplie d'avoir soin de sa reputation , en luy faisant decerner des prieres publiques.*

**P**UIS que ce que je desirois avec le plus de passion est arrivé , & que vous pouvez remplir les souhaits de toute la famille des Marcells & des Marcelins , qui ont tant de bonne volonté pour moy. Puis dy-je , que vous voila Consul dans le temps que j'ay eu l'honneur de faire des actions dignes de louange , je vous prie de m'accorder une chose , qui n'est pas difficile à faire , & à laquelle si je ne me trompe , le Senat n'aura point de repugnance :  
c'est

c'est de m'en faire dresser un decret du Senat dans les termes les plus avantageux qu'il vous sera possible, aussi-tost que mes lettres auront esté leuës. Si vous me connoissez moins que tous ceux de vòtre maison, je vous députerois ceux d'entr'eux, que vous scavez qui m'aiment le plus. Les services que Monsieur vòtre Pere ma rendus sont très-considerables, & personne ne prend plus d'interêt à ma vie & à ma reputation que luy. Je suis même assuré que tout le monde est persuadé de l'estime que fait, & a toujours faite de moy Monsieur vòtre frere. En un mot, j'ay des obligations extraordinaires à toute vòtre famille, pour les bons offices que j'en ay receus: & cependant vous n'avez jamais voulu ceder à aucun d'eux dans vòtre affection. C'est pourquoy je  
vous

142 EPISTRES CHOISIES

vous conjure de vouloir bien qu'on me rende de l'honneur, & d'avoir ma reputation en recommandation, tant en me faisant decerner des prieres publiques qu'en toutes les autres occasions qui se presenteront. Adieu.

Ciceron, son fils, son frere, & son neveu, à Tiron. 36.

*Il luy témoigne les regrets qu'il a de son absence.*

**J**E n'aurois jamais crù que vôtre éloignement m'eut fait tant de peine; mais il m'est impossible de le supporter plus longtemps. Et quoy qu'il y aille de mon honneur de retourner au plustost à Rome: Il me semble neantmoins avoir fait une grande faute de vous avoir quitté. Mais c'est que vous me parûtes réolu de vous rétablir entierement, avant

avant que de vous embarquer, & j'approuvay vòtre dessein, comme je l'approuve encore, si vous n'en avez pas changé. Ou bien si ayant pris quelque nourriture, vous vous imaginez pouvoir me suivre, je laisse tout à vòtre disposition, vous ferez comme il vous plaira. Je vous ay envoyé Marion pour revenir au plustost me retrouver avec vous, si vous vous mettiez en chemin, ou bien seul, si vous faisiez là un plus long sejour. Au moins persuadez-vòus que je n'ay rien de plus à cœur que de vous avoir auprès de moy, si c'est une chose qui se puisse faire sans alterer vòtre santé. Sinon, si vous vous trouvez obligé de demeurer un peu à Patras, pour y reprendre vos forces, je ne souhaite rien autre chose que de vous sçavoir en bonne santé. Si vous vous embarqui-

barquiez presentement, vous pourriez nous joindre à Leucade; mais si vous avez envie de vous guerir tout-à-fait, prenez bien garde de rencontrer un bon vaisseau, d'avoir bonne compagnie, & de choisir un temps propre à la navigation. Si vous m'aimez, mon cher Tiron! que ni cette lettre, ni l'arrivée de Marion ne vous embarrasse point. La plus-grande obeïssance que vous puiffiez me rendre, c'est de ne faire que ce qui peut contribuer à vòtre santé. Vous avez de l'esprit, considerez vous même ce que je vous dis. Nous ne souhaitons tous de vous voir auprès de nous, que parce que nous vous aimons. C'est donc l'amour que nous avons pour vous, qui vous doit obliger à travailler à vòtre santé & c'est la peine que nous souffrons de  
vò-

votre absence, qui nous fait avoir envie de vous posséder incessamment. Mais il faut que l'amour l'emporte sus notre inquietude. Tâchez donc de vous bien poyez foyez persuadé que quoy que vous m'avez rendu des services sans nombre, celuy-cy est le plus grand que vous m'avez jamais fait. Adieu. Les 29. Octobr.

Cicéron à L. Valere, Juriscons. 37.

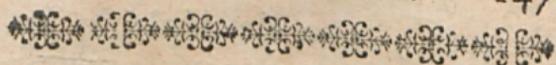
*Cette lettre est toute galante, & n'est qu'une raillerie continuelle, si ce n'est qu'il y remercie Lentulus Proconsul en Cilicie, des services qu'il a rendus à Valere.*

**E**H vraiment ! pourquoy ne vous ferois-je pas ce plaisir la ? je sçay : particulièrement dans le temps où nous sommes, où l'effronterie passe pour habilité. J'ay eu soin de faire de votre part des

**G** remer-

## 146 EPISTRES CHOISIES

remertiements par écrit à nôtre ami Lentule. Mais je voudrois bien que vous nous reveinsiez voir. Pourquoy ne s'aimer pas mieux en un lieu, ou du moins vous feriez nombre, que la, où il semble qu'il n'y ait que vous qui ayez de l'esprit. Scavez-vous bien que de ceux qui en viennent, les uns vous appellent fier, de ce que vous ne répondez pas, & les autres in pertinent, de ce que vous répondez mal. Quoy qu'il en soit il me tarde que nous ne raillions tête à tête. Hâtez vous donc de revenir, & ne vous allez pas aviser d'entrer dans vôtre Pouille, afin que nous ayons la joye de vous voir revenir en bonne santé. Puis que si vous y alliez vous vous y reconnoitriez aussi peu qu'Ulisse se connut chez luy. Adieu.



## LIVRE IV.

Cicéron à Curion. 1.

*Il y a quatre parties dans cette lettre, 1. Il s'excuse de la faute dont l'accuse Curion, de ne luy point écrire assez souvent, & luy mande en quoy il l' a servi. 2. Il luy marque sa douleur de son absence, & sa joye de sa dignité. 3. Il le prie de se porter aux grandes actions qui meritent d'estre loüées. 4. Il luy recommande sa vieillesse.*

**Q**Uoyque j'aye bien de la douleur de passer pour un negligent dans vôtre esprit ; neantmoins j'ay plus de joye de ce que vous vous en

G 2                      plai-

## 148 EPISTRES CHOISIES

plaignez, que de déplaisir de vous voir croire que je ne m'acquitte pas de mon devoir. C'est que je ne suis nullement coupable de la faute dont vous m'accusez, & que lorsque vous témoignez souhaiter d'avoir de mes nouvelles, vous faites éclater cette amour que je suis certain que vous avez pour moy, & qui m'est si douce. Je vous proteste que j'ay donné des lettres pour vous porter, a tous ceux que j'ay crû qui vous iroient voir. En effet, y a-t-il personne au monde moins negligent d'ecrire que moy? Vous ne m'avez cependant écrit que deux ou trois fois au plus, & encore en fort peu de mots. De maniere que si vous ne me faites pas justice, je vous accuseray du crime que vous m'imputez. Mais parlons d'autres choses que de lettres, car je  
ne

ne dois pas apprehender de ne vous en point envoyer assez, pourveu que je sçache que vous trouviez bon que je vous marque mon affection en vous écrivant souvent. Vòtre longue absence m'afflige, parce qu'elle me fait perdre l'avantage que l'on tire de la douceur de vòtre conversation, mais j'ay aussi bien de là joye de la gloire que vous avez acquise, & de ce que la fortune a répondu partout à mes souhaits. Encore un mot neantmoins, que la violence de l'amitié que j'ay pour vous me force de vous dire sans balancer. C'est que l'on comte si fort icy sur vòtre adresse & sur vòtre courage, qu'il ne faut point revenir sans estre en état de soutenir les esperances que vous en avez fait concevoir. C'est à quoy je vous conjure très-instamment de bien faire reflexion

150 EPISTRES CHOISIES

Et comme je vous ay des obligations que je n'oubliera jamais, je vous prie aussi de vous souvenir, en quelque bonne fortune & en quelque agrandissement que vous vous trouviez, que ce n'est que pour avoir suivi les bons & fideles conseils que je vous ay donnez en vòtre jeunesse, & qu'ainfi vous estes obligé d'avoir de la bonne volonté pour moy, & de souffrir que dans la vieillesse, qui commance à m'accabler, je me repose sur vòtre jeunesse & sur l'amour que vous me portez.  
Adieu.

Cice-

## Cicéron à Domitius. 2.

*Il prie domitius, que la perte de ses amis affligé, de penser à sa propre conservation, après avoir rendu à la Republ. ce qu'il luy devoit.*

CE n'a point esté vòtre silence, qui m'a empêché de vous écrire depuis vòtre retour en Italie. Mais c'est que je ne sçay que vous promettre manquant moy même de tout: ni que vous conseiller ne sçachant moy même quel conseil prendre: ni quelle consolation donner dans de si grands mal-heurs. Que si je vous écris aujourd'huy, ce n'est pas que nos affaires soient en meilleur état; au contraire, elles sont plus desesperées que jamais: mais c'est que j'aime micux vous écrire, même sans sujet, que de

## 152 EPISTRES CHOISIES

ne vous point écrire du tout. Je ne manquerois pas de vous exhorter de tout mon pouvoir vous accommoder au temps, & à accepter les conditions que l'on vous offrirait, si j'apprenois que ce que vous avez entrepris pour la deffense de la Republique fût au delà de vos forces. Mais, comme dans vos grands desseins, vous ne vous estes proposé d'autre fin que celle que la fortune voudroit mettre à nos querelles, je vous supplie par l'intime liaison qu'il y a ue de tout-temps entre nous, & par cette extrême bienveüillance, que nous avons eüe reciproquement l'un pour l'autre, de vous conserver pour vous, pour moy, pour vòtre pere, pour vòtre femme & pour tous les vòtres. Conservez, en vous conservant, ceux dont la vie depend de la vòtre. Mettez presentement  
en



154 EPISTRES CHOISIES

tous mes soins à tâcher de vous  
estre utile en quelque chose.  
Adieu.

Ciceron à Sulpice. 3.

*Il le remercie de l'honneur qu'il a  
fait à Emilius, & le luy re-  
commande de nouveau; & en-  
fin il luy fait des loüanges de Ser-  
vius son fils.*

**Q**Uoyque je vous écrive sou-  
vent de la même maniere  
que je fay presentement,  
pour vous remercier de ce que  
vous avez tant d'egard à mes re-  
commandations, je voy bien que  
je feray encore ce que j'ay tou-  
jours fait, mais je ne me rebu-  
teray point, & comme vous au-  
tres Messieurs dans vos expedi-  
tions, je rediray toujourns la mê-  
me chose dans mes lettres, quoy  
que d'une autre maniere. Vous  
ne

ne ſçauriez croire les remercimens que m'a fait par lettres C. Avianus Ammonius, pour luy & pour Æmilius Avianus ſon Patron. On ne ſçauroit, dit il, traiter plus honnêtement une perſonne, que vous l'avez traité pendant qu'il eſtoit preſent, ni avoir plus de ſoin que vous en avez eu des intérêts de ſon patron. abſent. J'en ſuis ravi pour l'amour d'eux, vous les ayant recommandez comme mes grands amis, & M. Æmilius eſtant de mes plus familiers le plus intime, qui m'a le plus d'obligation, & qui eſt préſque de tout ceux qui paroiffent m'en avoir, le plus reconnoiſſant: Mais j'ay encore bien plus de joye de vous voir tant de bonne volonté pour moy, que vous faites plus de bien à mes amis que je ne leur en pourrois faire moy même ſi j'eſtois preſent

## 156 EPISTRES CHOISIES

sent. En Effet je croy que je balancerois davantage sur se que j'aurois à faire pour eux, que vous ne balancez quand il est question de les servir pour l'amour de moy. Mais je ne doute point que vous ne pensiez bien que j'en suis bien reconnoissant aussi. Je vous prie de croire qu'ils le feront de mêmes, je vous le promets & je vous en assure. C'est pourquoy je voudrois bien que vous pussiez, sans vous incommoder, faire treminer leurs affaires pendant que vous ferez Gouverneur d'Achie. Nous vivons icy, vòtre fils & moy avec bien de l'union & de l'amitié. Son esprit, l'affection particuliere qu'il me porte, sa vertu & son honnetété me donnent bien de la joye. Adieu.

Cicc-

Ciceron à P. Serv. Isauricus, Pro-  
conf. 4.

*Il le prie d'aider Cecinna à ramasser ce qui luy est dû de reste en Asie.*

**A** Ulus Cæcinna est si fort attaché à votre Maison, & je sçay si bien comment vous soutenez ceux qui sont à vous & quelle bonté vous avez pour les mal-heureux, que je ne vous le recommanderois pas, si le souvenir du Pere avec lequel j'estois extremement familier, & la fortune du fils, ne me touchoient autant que je le dois estre pour un homme avec qui je vy dans une amitié très-étroite. Je vous prie, mais je vous en prie avec tant de zele & tant de passion qu'il n'est pas possible d'en avoir davantage, que ma lettre vous porte

G 7 à.

## 158 EPISTRES CHOISIES

à ajouter quelque chose au bien que vous auriez fait de vòtre propre mouvement à un si grand homme, que la fortune perfecùte de telle sorte. Si vous eussiez esté à Rome nous l'aurions sauvé, à ce que je m'imagine. Mais nous en avòns encorre bonne esperance fondez sur la clemence de vòtre Collegue. Or comme le voilla qui s'est retiré dans vòtre gouvernement, ne doutant point d'y trouver un azyle & une retraité assurée, sous vòtre justice, je vous supplie très-instamment de l'assister & de le proteger dans le recouvrement de ses anciens restes & en toutes ses autres affaires. C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Adieu.

Cice-

Cicéron à sa femme, à sa fille &  
à son fils. 5.

*Il s'excuse de la briveté de ses lettres : il louë Pison son gendre, des services qu'il luy a rendus : il plaint sa femme, & la prie de ménager son bien & d'avoir soin de sa santé.*

**V**ous devez vous imaginer que je ne écris à perionne fort au long, si ce n'est que quelqu'un m'ayant écrit plusieurs choses, je croye y devoir répondre. C'est que je ne scay que mander, & que je ne trouve rien de si difficile au temps où nous sommes. Il m'est impossible de vous écrire un mot, ni à Tulliola, sans verser un torrent de l'armes, de vous voir dans la derniere milere, moy qui ay toujours souhaité de vous rendre heu-  
reuses,

## 160 EPISTRES CHOISIES'

reufes, & qui en serois venu à bout, si je n'avois pas esté si timide. J'aime Pison comme il le merite: Je l'ay exhorté par mes lettres le plus que j'ay peu, & l'ay remercié comme je devois. Je voy que vous avez quelque esperance dans les nouveaux Tribuns du peuple, cela sera seur, si c'est la volonté de Pompée, mais j'apprehende pourtant Crassus. Je ne suis point étonné que vous fassiez paroître vòtre grand cœur & vòtre amour extraordinaire dans toutes vos actions; mais je suis inconsolable de voir que nòtre infortune est telle, qu'il faille que vos peines apportent du soulagement à mes miseres. Car je n'ay peu lire qu'avec beaucoup de l'armes, la nouvelles que m'a fait sçavoir l'obligéant P. Valerius, que l'on vous avoit menée du Temple de Vesta

au Barreau, à la table de Valere. Helas ma chere ame ! tout le monde avoit autres-fois recours à vous dans ses besoins, faut-il que vous soyez au aujourd'huy tourmentée de la sorte & que vous croupissiez ainsi dans le deuil & dans la misere, & tout cela par ma faute pour avoir conservé les autres en nous perdant. Quant à ce que vous me mandez de notre maison, c'est à dire de la place ou elle estoit, il ne me semblera par estre rétabli, qu'elle ne nous ait esté restituée. Mais cela ne dépend pas de nous je suis sensiblement touché qu'estant très-misérable, & ayant tout perdu comme vous avez fait, vous soyez encore obligée de payer vòtre part de la dépense qu'il faut que nous nous fassions. Que si mon affaire se fait, je t'auray tout ; mais si la fortune nous

nous

nous perfecute toujourns, faut-il que vous dépenfiez le peu de bien qui vous reſte ? Je vous conjure donc, mon cher Cœur, de laiffer faire la dépenſe à ceux qui ont du bien pour cela, pourvù qu'ils le veüillent faire ; & ſi vous m'aimez, de ne point alterer le peu de ſanté que vous avez. Car vous eſtés jour & nuit devant mes yeux, je voy, que vous avez toute la peine, & je crains que vous n'y puiſſiez reſiſter : cependant tout roule ſur vous : ainſi prenez des meſures pour conſerver vòtre ſanté afin de faire reüiſſir ce que vous eſperez & ce que vous faites. Je ne ſçay à qui je dois écrire, ſi ce n'eſt à ceux de qui je reçois des lettres, ou bien aux amis, dont vous me parlez dans les vôtres. Je ne m'élogneray pas davantage, puiſque vous le deſirez. Mais je vous prie

prie de me faire ſçavoir de vos nouvelles à toute heure, particulièrement aſſi-toſt que vous apprendrez qu'il y aura quelque choſe d'aſſuré pour ce que nous eſperons. Portez vous bien, mes chers cœurs. Adieu. A Theſſalonique, le 5. Octobre.

Cicéron à Ceſar general d'armée. 6.

*Il le prie très-inſtamment d'avoir ſoin du Jurisconſulte Trebatius dans ſon gouvernement des Gaules.*

**V**OUS voyez que je vous conſidere comme un autre moy-même, non ſeulement dans mes propres interêts; mais encore dans ceux de mes amis. J'avois eu deſſein de mener avec moy Trebatius par tout où j'irois, pour luy faire du bien & le ramener à ſon

## 164 EPISTRES CHOISIES

son aise au logis. Mais comme le retardement de Pompée a esté plus long que je ne croyois, & que quelque reflexion, que vous n'ignorez pas, a empêché, ou du moins retardé mon départ voicy dequoy je ue suis avisé, j'ay fait entendre à Trebatius, qu'il pouvoit esperer de vous ce qu'il esperoit de moy, & je ne l'ay pas assuré de vòtre bonne volonté avec moins de chaleur que de la mienne. Là dessus, il semble que le hazard ait voulu se rendre garent de la confiance que j'ay en vòtre bonté. Car comme nous nous entretenions de luy Balbus & moy, on me vient apporter des lettres de vòtre part: & voicy ce que vous me mandiez sur la fin: Je feray Roy des Gaules M. Irfius que vous m'avez recommandé, ou bien je le feray Lieutenant de Lepta. Si

VOUS

vous avez quelqu'autre personne a  
 produire pour luy faire du bien, "  
 vous n'avez qu'a me l'envoyer. "  
 Nous levâmes les mains au Ciel,  
 l'un & l'autre & nous regardâ-  
 mes une chose qui venoit si apro-  
 pos, non comme un effet du  
 hazard, mais comme un coup  
 de la providence. Voila donc  
 Trebatius que je vous envoie,  
 premierement de mon propre  
 mouvement, & puis a vòtre so-  
 llicitation. Je vous supplie de le  
 recevoir avec toute vòtre hon-  
 nêteté ordinaire, & de luy faire  
 autant de bien a luy seul à ma re-  
 commandation, que vous en vou-  
 driez faire à tous mes amis. Je  
 ne vous promets pas de cet hom-  
 me icy, comme je fis de Milon,  
 par mon vieux proverbe, qui  
 vous donna sujet de railler, mais  
 à la Romaine, & comme par-  
 lent les gens d'esprit, que je ne  
 con-

connois pas un homme ni plus honnête ni plus sage. Ajoûtez a cela que c'est le plus habile & le plus suivi de nos Jurisconsultes. Je ne vous demande pour luy ni Tribunat ni gouvernement, ni aucune grace particuliere, mais je vous demande pour luy vôtre amitié, & vôtre honnêteté ordinaire. Ce n'est pourtant pas que je voulusse empêcher qu'il ne reçut quelque petit caractere de distinction, si vous le jugiez à propos. En un mot, je le fais passer, comme on dit, de ma main dans la vôtre, dans cette main, dis-je, que vous donnez aux affligez, rendent si considerable. Vous n'aimez guere ces termes sublimes, mais vous vous y accoutumerez avec le temps. Cependant portez-vous bien & m'aimez toujours comme vous m'aimez. Adieu. Cice-

## Ciceron à Dolabella. 7.

*En déplorant la mort de sa fille, il marque que l'entretien de dolabella le pourroit beaucoup consoler, quoyqu'il l'est auparavant repudiée. C'est que Ciceron vouloit dissimuler pour s'accommoder au temps, à cause que son gendre estoit dans les bonnes graces de Cesar, qui estoit tout-puissant.*

**J'**Aimerois mieux que vous fussiez privé de mes lettres par ma mort, que par l'accident qui vient de me donner tant d'ennuy & que je supporterois plus patiemment, si je vous avois. Car la sagesse de vos discours, & l'amitié que vous me portez me consoleroit beaucoup. Puisque j'auray le bien de vous voir bien-tost, comme je l'espere, assurez-vous que vous me trouverez disposé à rece-

## 168 EPISTRES CHOISIES

recevoir du secours de vòtre pre-  
sence. Ce n'est pas que cette  
mort m'ait tellement abbatu le  
courage, pue j'aye oublié ce que  
je suis, ou que je m'imagine qu'il  
faille succomber sous les efforts  
de la fortune : mais c'est que je  
n'ay plus cette humeur agreable  
& enjouiée, qui vous plaisoit par-  
ticulierement. Vous trouverez  
pourtant encore ce peu de con-  
stance & de fermeté, que j'avois  
autrefois lorsque vous partîres.  
Je suis affligé de ce que vous a-  
vez des querelles à vuidier pour  
le amour de moy, comme vous  
me le mandez ; mais je ne me  
soucie pastant que vous vous op-  
posiez à ces calumniateurs, que  
je suis ravi d'apprendre que par  
ce moijen vous faites connoître  
que vous m'aimez veritablement.  
Je vous conjure de vouloir me  
continuer cette faveur, & de  
m'ex-

m'excuser si je ne vous écris pas au long. Mais je crois que nous nous verrons bien tost, & puis je ne suis pas encore assez bien remis pour écrire. Adieu.

Cicéron à Plancus, general d'armée, & nommé Consul. 8.

*Il crie contre le trop grand pouvoir d'Antoine, & prie Plancus gouverneur de la Gaule Transalpine, qu'il appelle la dernière, de s'appliquer avec soin & avec zele au service de la Requeb. & enfin il le remercie d'avoir bien receu Furnius.*

**J**'Ay toujours esté également tourmenté des desordres d'Antoine, soit que je me sois absenté pour me retirer en Grece, soit que je sois revenu à la sollicitation de la Republique, qui m'a rappelé du milieu de ma  
H
course.

course. C'est trop peu dire que de le traiter d'insolent; car il semble qu'aujourd'huy il n'y ait rien de si commun que l'insolence; mais il faut dire, qu'il est si cruel & si barbare, qu'il ne peut souffrir que l'on parle librement, & que l'on fasse paroître quelque marque de liberté dans son extérieur. Ce n'est pas de vivre que je me mets maintenant en peine, il y a assez long-temps que je suis au monde, & j'ay fait des actions qui me rendent assez considerable, & s'il est à propos de le dire, qui m'ont acquis assez de gloire. Je n'ay de l'inquietude que pour ma patrie, & il me tarde tant de voir vòtre Consulat, que j'apprehende que nous ne puissions soutenir la Repub. jusqu'à ce temps là. Mais quelle esperance peut-elle avoir pendant que toutes choses sont soumises à la violence

lence

lence du plus déreglé & du plus débauché de tous les hommes? pendant que le Senat & le peuple n'ont aucun pouvoir? Il n'y a plus de Loix, il n'y a plus de Justice, il n'y a plus ni image, ni traces de Republique. Je ne vous ay point fait le detail des choses, par ce que j'ay creu qu'on vous envoyoit tout ce qui se passoit, mais par un effet de l'amour que j'ay conceüe pour vous dès vòtre enfance, & que je n'ay pas seulement conservée, mais que j'ay toujours tâché d'augmenter, je vous conjure, & je vous exhorte d'appliquer tous vos soins à rétablir la Republique. Si on peut la soutenir jusqu'à ce que vòtre tour vienne, elle est sauvée, mais pour cela il faut bien des soins & bien de la bonne fortune. J'espère cependant que peut estre nous vous verrons au-

paravant. L'obligation ou je suis de travailler pour ma patrie, ne m'empêche pas de veiller à vôtre conservation. Vous devez estre persuadé que pour vôtre honneur je n'épargneray ni soin, ni affection, ni travail, ni vigilance, ni service quel qu'il puisse estre. Par ce moyen je m'acquiteray, à l'égard de la Republique, qui m'est si chere, & je ne manqueray à aucun des devoirs du nôtre amitié, que je suis resolu de cultiver le plus religieusement qu'il sera possible. J'ay bien de la joye del'estime que vous faites de Furnius nôtre ami, & je ne suis pas surpris que vous le consideriez autant que son honnêterê, & le rang qu'il tient le meritent. Soyez assuré je vous prie, que je considereray, tous les bons offices, & toutes les faveurs que vous luy ferez, comme si je les avois receus moy-même. Adieu. Cice-

Cicéron à Sulpice. 9.

*Il luy recommande Messinius pour les affaires qu'il a en Achaye touchant la succession de son frere.*

J'ay eu de l'affection pour Messinius, par ce qu'il a esté mon trésorier. Tous mes predecesseurs ayant beaucoup considéré cette raison, j'y ay eu aussi beaucoup d'égard. Mais ses belles qualitez m'en ont encore plus donné de sujet, & il n'y a personne avec qui j'agisse plus librement, & avec qui j'aye plus de familiarité. Quoy qu'il n'ait point douté que vous n'eussiez assez de bonté, pour faire en sa consideration tout ce que l'honnêteté pourroit vous permettre. Il n'a pas laissé d'esperer, que mes Lettres seroient d'un grand poids auprès de vous. Ce qui l'a confirme dans cette pensée,

H 3

c'est

74 EPISTRES CHOISIES

c'est que comme nous sommes familiers, il m'avoit souvent ouï dire, que nous estions fort intimes vous & moy. C'est pourquoy je vous supplie aussi-instamment, que vous jugez vous-même, que je le dois faire pour'une personne, avec qui j'ay une amitié si singuliere, de lever par vòtre autorité & par vòtre adresse toutes les difficultez qu'il pourra avoir dans l'Achaïe, pour la succession de M. Mindius son frere qui trafiquoit a Elide. Ceux, entre les mains de qui nous avons mis cette affaire, ont ordre de vous en faire l'arbitre, en cas qu'il survienne quelque difficulté, & que cela ne vous incommode point. Je vous conjure de vouloir bien prendre cette peine en ma consideration. Mais si, avec tout cela, il se trovoit des interresz si difficiles, qu'ils voullent  
 plaider

plaider absolument, comme ils ont affaire à un Sénateur, vous me feriez bien plaisir de renvoyer la cause à Rome, à moins que ce renvoy ne fût prejudiciable aux droits de vôtre charge. Et afin que vous fassiez moins de difficulté de nous accorder cette grace, voicy des lettres de M. Lepidius Consul, qui ne vous ordonnent pourtant rien, car nous sçavons bien que ce vous seroit une espece d'affront, mais ce ne font seulement que des lettres de recommandation. Je vous marquerois que Messinius sçaura reconnoître les bontez que vous aurez pour luy, si je n'estois seur que vous ne l'ignorez pas, & si ce n'estoit pour moy même, que je fais cette priere : car je veux que vous sçachiez, que j'ay son affaire à cœur autant que luy même. Que si j'ay grande envie

176 EPISTRES CHOISIES

de le voir paisible possesseur  
de ce qui luy appartient, j'enay  
encore davantage, qu'il sçache  
qu'il n'en est venu à bout, que  
parce que je vous ay prié d'en a-  
voir soin. Adieu.

Cicéron à Sulpice general d'ar-  
mée. 10.

*Il luy mande les services qu'il luy a  
rendus, luy recommande M. Bol-  
lanus, & le prie aussi de luy faire  
rendre Denis son esclave.*

**L**Es troubles de la Republique  
sont cause que je ne vas plus  
au Senat. Neantmoins, après la  
lecture de vòtre lettre, j'ay crù  
ne pouvoir m'empêcher de tra-  
vailler à vòtre gloire, sans faire  
tort à nòtre ancienne amitié, qui  
attend toujours de nous des ser-  
vices reciproques. Je m'y suis  
donc rendu, & je vous ay fait  
de-

decerner des prieres publiques,  
 & dans la suite je m'interessieray  
 toujours, en ce qui touchera  
 vòtre reputation, vòtre dignité  
 & vòtre bien. Ecrivez, s'il vous  
 plaît, à vos amis, que je suis dans  
 cette resolution, & qu'ils doivent  
 s'affurer que je les recevray très-  
 bien, lorsqu'ils s'adresseront à  
 moy pour ménager vos interets.  
 M. Bollanus est un homme de  
 bien, constant, courageux, &  
 très-accompli. Je vous le recom-  
 mande comme mon aucien ami.  
 Vous me rendrez un service con-  
 siderable de luy faire compren-  
 dre, que cette lettre que je vous  
 écris en sa faveur luy a esté fort  
 utile. Vous verrez qu'il sçaura  
 bien reconnoître les bontez que  
 vous aurez pour luy, & je vous  
 promets, que sa connoissance  
 vous fera bien agreable. Voicy  
 encore une priere, que nòtre

H 5                      ami-

## 178 EPISTRES CHOISIES

amitié & vos bontez me donent la liberté de vous faire : C'est, que Denis mon esclave, qui avoit soin de ma Biblioteque, qui m'a tant coûté, m'ayant derobé beaucoup de livres, la peur qu'il a eüe d'estre châtié, luy a fait prendre la fuité, & il s'est retiré dans votre gouvernement. M. Bolanus & quantité d'autres l'ont veu à Narone ; mais ils crurent que je l'avois afranchi, comme il les en assura. Je ne vous scaurois dire les obligations que je vous auray, si vous pouvez me le faire remertre entre les mains. Le vol qu'il m'a fait n'est pas de grande consequence, mais je suis sensiblement touché de son procedé. Cet ami vous découvrira le lieu où il se cache, & vous apprendrez de luy ce qu'il faudra que vous fassiez. Que si je puis ravoir ce galand par vos soins, c'est

c'est le plus grand service que vous  
me puissiez jamais faire. Adieu.

Cicéron à sa femme, à sa fille,  
& à son fils. II.

*Il témoigne les regrets qu'il a de s'estre attiré tant de miseres à luy & à tous les siens, & fait réponse sur divers chefs; mais avec tant de langueur, que ce n'est peut-estre pas sans raison que quelques uns l'ont accusé de lâcheté.*

J'ay presque effacé de mes larmes les trois lettres que m'a renduës Aristocrite. Je meurs de tristesse, ma chere ame. & je suis plus touché des miseres que vous souffrez tous, que des miennes. Ce qui est cause que nos communes afflictions me pénétrent plus que vous, toute accablée que vous estes, c'est qu'il

qu'il n'y a que moy qui en sois l'auteur. Je pouvois eviter tous ces malheurs, ou par une legation, ou par ma diligence, ou par des troupes, ou bien enfin en perissant en homme de cœur. L'état dans lequel je suis réduit, est la chose la plus miserable, la plus honteuse, & la plus indigne qui peût nous arriver. Ce qui fait que je ne suis pas moins honteux qu'affligé. Car, je suis confus de n'avoir employé ni courage ni soins pour la conservation de ma femme & de mes enfans ! Nuit & jour je ne pense à autre chose qu'à vos miseres, à vos ennuis, & au mauvais état de vôtre santé: & neantmoins il y a bien peu d'esperance que tant de maux finissent bien-toft. Nous avons des ennemis de toutes parts, & il n'y a presque personne qui ne  
 nous

nous porte envie. C'estoit une grande affaire de me chasser de la ville, mais à present il n'y a rien de si aisé que de m'empescher d'y rentrer. Avec tout cela, je ne perdray point entierement courage, tant que vous aurez quelque esperance: & je ne veux point estre cause que tout soit abymé. Vous estes en peine si je suis en seureté, mais il ne m'est pas difficile, puis que mes ennemis mêmes sont ravis que je vive, afin que je ressenté nos afflictions extrêmes. Je ne manqueray pas de faire ce que vous me dites: j'ay déjà remercié ceux de nos amis que vous m'aviez marquez. De-xippus en a porté les lettres, par lesquelles je leur ay fait connoitre que vous aviez eu soin de me mander les bons offices que vous en avez reçus. Je remarque fort bien ce que tout le monde

## 182 EPISTRES CHOISIES

public, que nôtre gendre Pison nous aime passionnement, & qu'il est bien resolu de nous servir. Prions les Dieux immortels qu'ils nous r'assemblent tous pour jouïr de sa compagnie. Toute l'esperance qui nous reste est dans la faveur des nouveaux Tribuns du peuple; & sur tout dans les premiers jours; car si la chose traîne, c'en est fait. C'est pourquoy je vous ay envoyé Aristocrite, afin que vous me puissiez faire sçavoir, comment on aura enfourné l'affaire & quel tour elle aura pris: quoy que j'aye aussi donné ordre à Dexippe de revenir incessamment, & que mon frere soit averti de m'envoyer des courriers à toute heure. Et je ne demeure presentement à Dytrachium, que pour apprendre en peu de temps tout ce qui se passe. Il n'y a rien à craindre icy pour moy. C'est une ville que j'ay toujours prote-

te-

tegée , d'où j'iray fans difficulté à Épire , en cas que je fois pour-  
 suivi par nos ennemis. Vous me  
 demandez dans vos lettres , si je  
 trouveray bon que vous vous ren-  
 diez auprès de moy ? Mais com-  
 me je suis persuadé que vòtre  
 présence toutient plus de la moi-  
 tie de nòtre affaire , je suis bien  
 aise que vous continuiez de de-  
 meurer la. Si vòtre entreprise  
 reüssit , il faudra aucontraire que  
 je vous aille trover aussi-toft. Si-  
 non. . . . Mais qu'est-il necessaire  
 d'en dire d'avantage ? Vous ne  
 m'aurez pas écrit une ou deux  
 fois , au plus , que je verray bien  
 ce que je pourray faire , & quelle  
 resolution j'auray à prendre. Ne  
 manquez donc pas je vous prie ,  
 de m'ecrite toutes choses ex-  
 actement. Il est vray que main-  
 tenat je devois plus-toft voir  
 des effets , que de recevoir des  
 lettres. Tâchez de vous bien  
 por-

184 EPISTRES CHOISIES

porter, & croyez que je n'aime,  
& n'ay jamais rien aimé plus que  
vous. Adieu, mon cher cœur!  
Il me semble que je vous voy &  
cela me fait fondre en larmes,  
Adieu! encore une fois. A Dy-  
trachium le dernier jour de No-  
vembre.

Ciceron à Trebonius. 12.

*Il l'avertit qu'il luy envoie son livre  
du parfait Orateur: il loue la  
bonne foy & la probité des Sabins;  
& le prie de luy écrire souvent.*

J'Ay chargé vòtre Sabin de mon  
livre, que jeay intitulé l'Orateur,  
Le país de cét homme m'a  
fait croire que je n'en devois rien  
apprehender: si ce n'est peut estre  
*que ce nom de Sabin, ne soit com-  
me ont dit, que un nom de guerre  
qu'il a pris: cependant à son air  
modeste & a sa parole assurée il sent  
assez*

son Curien. Mais brisons-la Comme vòtre départ a ajoûté quelque chose à mon affection, écrivez moy souvent, pour moderer les regrets que me cause vòtre absence. Je ne vous fay cette priere, qu'a condition que vous aurez aussi de nos nouvelles bien souvent. Il est vray que pour deux raison vous devez écrire plus frequemment que nous. La premiere, par ce que ce sera suivre l'exemple des anciens Romains, qui estant dans la ville entre tenoient leurs amis dans les Provinces, des affaires de la Repub. Et vous sçavez que la Republique ne se trove qu'aux lieux où vous estes. La seconde, est que nous pouvons vous rendre d'autres services pendant vòtre absence, & je ne voy pas que vous soyez en état de nous donner d'autres marques de vòtre amitié. Dans  
la

286 EPISTRES CHOISIES

la suité vous pourrez nous faire-  
sçavoir le reste, mais presente-  
ment je vous prie de nous man-  
der comment vous reglez vòtre  
route où vous avez veu nòtre  
cher Brutes, & combien de  
temps vous avez esté ensemble:  
Et lorsque vous ferez plus loin,  
vous nous entretiendrez de l'ar-  
mée, & de toutes les autres affai-  
res. Par ce moyen nous pour-  
rons juger en quel état nous  
sommes. Car je croiray ne rien  
sçavoir d'assuré, que les choses  
que vous nous aurez écrites.  
Ayez soin de vòtre fanté, &  
continuez de m'aimer à vòtre or-  
dinaire. Adieu.

Cicero

Cicéron & son fils à Tiron. 13.

*Il luy décrit sa navigation, & le prie instamment d'avoir soin de sa santé.*

**V**OUS sçavez que nous vous quittâmes le deuxième jour de Novemb. Le 6. du même mois nous vînmes à Leucade, & le jour suivant à Actium. La tempeste nous y fît séjourner jusqu'au 9. que nous arrivâmes par un fort bon vent à Corfou, où de nouveau la tempeste nous retînt jusques au 16. Le lendmain ayant levé l'anchre à Corfou, nous abordâmes à Cassiope, qui n'en est éloigné que d'environ 7. lieuës, & nous y fumes encore retenus jusques au 23. Cependant plusieurs de ceux qui s'estoient hâtez de partir, firent naufrage. Ce jour là 23. après souper, nous  
nous

188 EPISTRES CHOISIES

nous mimez à la voile: & la nuit  
suiuante & le jour d'après par un  
temps fort clair & un vent de  
Sud, qui souffloit très-agre-  
ablement, nous vimes en nous  
jouiant jusques à Hydroate, qui  
est une ville d'Italie. Le même  
bon vent ayant continué le 23.  
nous descendimes à Brindes sur  
les 4. heures. Ma femme y arriva  
en même temps. Elle fait une  
estime de vous toute particuliere.  
Deux jours après un esclave de  
C. Plancus m'apporta enfin une  
lettre de vous, que j'attendois a-  
vec bien de l'impatience. Elle  
estoit datée du 5. Novemb. cette  
Lettre addoucit beaucoup mon  
inquiétude, mais j'eusse voulu  
qu'elle m'en eût tiré tout à fait.  
Asclapon vòtre Medicin, jure  
que vous vous porterez parfai-  
tement bien dans peu de jours.  
C'est presentement à vous à faire  
vòtre

vòtre possible pour cela: Je vous en prie. Je sçay que vous estes prudent & moderé, & que vous me portez beaucoup d'affection, & je suis persuadé qu'il n'y a rien que vous ne fassiez pour nous venir trouver incessamment. C'est ce que je souhaite à la verité, mais à condition que vous ne precipitez rien. Il seroit à souhaiter que vous vous fussiez defendu d'aller à la serenade de Lyson, vous n'auriez pas esté obligé de garder le liêt un mois durant: mais puisque vous avez eu plus de complaisance pour luy que de soin de vòtre santé, prenez y garde à l'avenir. J'ay donné ordre à Curius de payer honnement le Medecin, & de vous donner tout ce que vous auriez besoin. J'auray soin de faire tout rendre à celuy qu'il m'en-voyera. Je vous ay laissé un cheval & un mulet à Bronduse. J'apprehende  
fort

fort qu'il n'y ait de grands troubles à Rome, depuis le commencement de Janvier. Pour moy j'iray doucement en besoigne. Au reste je vous prie de ne vous pas mettre imprudemment en mer, les Pilotes ont de coutume de se hâter de partir, par ce que c'est leur profit, prenez garde à vous. Le trajet que vous avez encore à faire est grand & difficile. Tâchez de prendre la voye de Messenius, il prend d'ordinaire bien son temps, pour se mettre à la voile. Si vous ne pouvez pas vous mettre avec luy, joignez vous à quelque personne de qualité, sous l'autorité du quel le Pilote n'ose branler. Si vous observez tout cela bien soigneusement, & qu'à vòtre retour vous soyez en bonne disposition, vous aurez fait tout ce que je dois souhaiter de vous. En fin  
mon

mon cher! Conservez vous. Je vous ay bien recommandé à Curion & à Lyfon. Adieu.

Cicéron, sa femme, son fils, sa fille, & Quintus à Tiron. 14.

*Il le prie de n'avoir soin que de sa santé, luy mande son entrée dans Rome, les desordres de la République, & l'entretien de son triomphe & du gouvernement de la Campanie.*

**Q**Uoy que par tout où je me trouve j'aye besoin de vòtre ministere, j'ay pourtant plus de douleur de vòtre maladie pour l'amour de vous-même, que pour l'amour de moy. Mais puisque la violence de vòtre mal s'est convertie en fièvre quarte, comme me le mande Curius, je croy que le grand soin que l'on aura de vous bien traiter, vous rendra plus

plus vigoureux après que vous  
lerez gueri, pourveu que vous  
contribuez à cétte heure de vòtre  
côté, autant qu'il vous est possi-  
ble au retablissement de vòtre  
santé. Je sçay bien que vous estes  
merveilleusement inquiet de n'e-  
stre point auprès de moy. Mais  
si vous pouvez recouurer vòtre  
santé, toutes choses nous seront  
fort aisées. Je ne veux pas que  
vous precipitez rien, de peur  
que malade, comme vous estes,  
les maux de cœur, que cause la  
Mer, ne vous incommodent, &  
qu'il n'y ait du danger pour vous,  
à entreprendre un voyage par eau  
en hyver. Je m'approchay de  
Rome le 4. Janvier. On m'y fit  
une entrée des plus honorables.  
J'eus cependant le déplaisir d'y  
trouver le flambeau de la dis-  
corde, ou plus-tost de la guerre  
civile allumé de tous côtez. J'eusse  
bien voulu y apporter quelque  
re-

remede & peut-estre que j'y aurois pù reüssir, si la passion que certaines gens des deux partis, avoient d'en venir aux mains, ne m'en eût empêché. Cesar même, tout nôtre ami qu'il est, a envoyé des lettres pleines de menaces, & tout-à-fait piquantes au Senat, malgré les défenses duquel il a l'audace de tenir son armée sur pied, & de demeurer dans son gouvernement. Curion, nôtre ami, l'anime, il l'est allé trouver, accompagné d'Antoine & de Cassius, sans neantmoins que personne leur ait fait aucune violence. Mais ils ont pris cette resolution depuis que les Senateurs ont ordonné aux Consuls, aux Preteurs, aux Tribuns du peuple, & à moy, qui suis Proconsul, de veiller à la seureté & à la conservation de la Repub. Jamais Rome ne fut en si grand

I danger

qu'elle est aujourd'huy, & ne se vit si prête de sa ruine: & jamais les méchans Citoyens n'eurent de Chef plus à propos pour eux. De nôtre côté, l'on se dispose aussi tout de bon à la guerre par les soins & sous l'autorité de Pompée, qui s'est avisé un peu tard de se defier de Cesar. Non obstant tous ces troubles, le Senat asséssemblé en grand nombre n'a pas laissé de demander pour moy un triomphe. Mais le Consul Lentulus, afin de faire valoir son service & me le faire trouver meilleur, a répondu qu'il en feroit son raport aussi-tost qu'il auroit mis ordre aux pressantes necessitez de la Republique. Pour moy, j'agis froidement, & on m'en confidere davantage. On a fait un dénombrement des Provinces d'Italie, pour aviser à qui on en commettrait la défense, & je

DE CICERON. 195

je me suis chargé de Capouë.  
Voila les nouvelles que j'ay esté  
bien aisé de vous apprendre.  
N'épargnez quoy que ce soit au  
monde pour recouvrer vòtre  
fanté, & ne laissez échaper au-  
cune occasion de m'écrire, toutes  
les fois qu'il s'en presentera.  
Adieu! Le 12. Janvier.

Cicéron à Ligarius. 15.

*Il debute par ce qu'il a fait pour Li-  
garius, ensuite il luy dit ce qu'il  
pense de son retour.*

**J**E vous prie de croire que je  
n'épargne ni travail, ni soïn,  
ni industrie pour vòtre bien:  
car comme je vous ay toujours  
beaucoup aimé, & que je n'ay  
point eu moins d'affection pour  
vos freres, qui ont pour vous  
toute la tendresse, que de veri-  
tables freres doivent avoir, ils

## 196 EPISTRES CHOISIES

me sollicitent sans cesse de ne laisser échaper aucune occasion de vous servir : Mais j'aime micux qu'ils vous fassent sçavoir eux-mêmes tout ce que je fais, & tout ce que j'ay déjà fait jusques à présent, que de vous en écrire maintenant. Voicy ce que je pense du retablissement de vos affaires, & l'esperance que j'en ay, dont je suis bien-aïse que vous soyez informé. Si jamais personne à esté timide & craintif dans les grandes & perilleuses affaires : & a eu plus d'apprehension pour les mauvais succès, que d'esperance pour les bons, je vous avoüe que c'est moy, & que si c'est là un deffaut, je n'en suis pas exempt. Quoy qu'il en soit je ne laissay pas, à la priere de vos freres d'aller trouver Cesar un matin, environ le 20. Fevrier, ou, après avoir esluÿé tous les  
cha-

chagrins & surmonté toutes les difficultez qu'il y a à l'aborder, vos freres & vos amis s'estant jetté à ses pieds, je luy dis tout ce que le sujet & tout ce que le tems requeroit, & enfin je le quittay après avoir connu à la douceur & à l'honnêteté de ses discours aussi bien qu'à ses yeux & a son visage & à plusieurs autres signes, qu'il me fut plus facile de remarquer, qu'il ne me l'est de vous l'écrire, qu'il n'y avoit pas lieu de douter de vôtre retablissement. Ainsi prenez courage, & si vous avez sçeu sagement supporter les disgraces qui vous sont arrivées, jouïssiez avec plaisir d'une fortune plus favorable. Cependant j'auray de vôtre affaire, tout le soin qu'on doit apporter à une chose si difficile & pour cela je solliciteray non seulement Cesar, mais encore tous ses amis qui sont aussi

fort les miens , comme j'ay déjà fait jusques icy. Adieu!

Ciceron à Thoranius. 16.

*Pour le consoler il rappelle la mémoire du passé, & luy propose ce qu'il a fait, comme une exemple qu'il doit imiter.*

Comme je me suis mis à vous écrire cette lettre, il sembloit que la fin de cette mal-heureuse guerre s'approchât, ou du moins qu'on l'eût déjà bien avancée: cependant je me souviens toujours que dans une si grande armée nous nous estions trouvez nous deux seuls de même sentiment, & qu'il n'y avoit que vous & moy qui eussions parfaitement connu les maux qui arriveroient d'une guerre, dans laquelle si la paix ne se peut faire, la victoire même ne peut estre que très-funeste? Puis qu'il faudroit

droit mourir , si vous y estiez vaincu , ou perdre sa liberté si vous aviez le dessus. Ce qui fait que presentement je n'apprehende plus rien , & que je suis disposé à tout evenement. Moy que ces hommes courageux , ces grands esprits , les Demetrius & les Lentules faisoient alors passer pour un lâche , parce qu'en effet j'apprehendois que les mal-heurs qui nous accablent aujourd'huy ne nous arrivassent. Tant que j'ay veu que l'on pouvoit aller audevant des maux , j'ay témoigné une extrême douleur de ce que l'occasion s'en perdoit. Mais maintenant que tout est perdu sans ressource , & que tous les avis & les conseils que l'on peut donner , & les resolutions que l'on peut prendre , sont très-inutiles , il n'y a plus d'autre expedient que de supporter avec moderaton,

## 200 ÉPISTRES CHOISIES

tout ce qui arrivera : Puis qu'après tout, la Mort est la fin de toutes choses, & que je sçay en conscience que je n'ay cessé de travailler autant que j'ay pû pour la gloire de la République; & même qu'après qu'elle a eu perdu son éclat, j'ay voulu l'empêcher de se ruiner entièrement. Ce n'est pas pour faire un discours à ma loüange, que je vous marque toutes ces particularitez, c'est afin de vous faire faire les mêmes réflexions que moy, puisque nous avons esté l'un & l'autre de même sentiment & dans la même résolution. Car sans doute ce n'est pas une petite consolation de repasser dans sa mémoire que l'on a toujours esté dans de justes & de véritables sentimens, encore que les affaires ayent pris un autre tour. Ha! que ne puis-je quelque jour voir la République un peu ré-  
ta-

tablie, afin de m'entretenir avec vous de mes inquietudes passées, & des chagrins que j'ay eus, lorsque je passois pour un lâche, à cause que je disois : que les malheurs que nous ressentons ne manqueroient pas d'arriver; Quant à vos affaires particulieres, je vous puis assurer que vous n'avez rien à apprehender que la ruine entiere de la Republique. Et je vous prie d'estre persuadé qu'il n'y a rien que je ne fasse avec la derniere affection pour maintenir vos interêts & ceux de vos enfans. Adieu.

Ciceron à Plancus, General d'armée & nommé Consul. 17.

*Il l'exhorte aussi d'entreprendre la deffense de la Republique par le motif de la gloire.*

J'ay reçu deux lettres de vous qui contenoient la même chose.

chose. Ce qui me fait voir que vous prenez grand soin de me faire sçavoir de vos nouvelles, que j'attens toujours avec impatience. J'y ay remarqué deux choses, qui me sont avantageuses, & j'aurois bien de la peine à décider laquelle j'estime le plus; C'est l'amour que vous me portez & les sentimens que vous avez pour la Republique. Je suis persuadé que l'amour de la Patrie est quelque chose de très-excellent: mais il faut aussi avoüer qu'il y a plus de charmes & plus de douceurs dans l'union, qui se rencontre entre de veritables amis. Aussi ay-je esté ravi de joye par la mention que vous faites de l'affection que Monsieur votre Pere avoit pour moy, & de celle que vous m'avez portée dès votre jeunesse, & par le reste des choses que vous  
me

me dites là dessus. De même la déclaration que vous me faites des sentimens où vous estes & où vous ferez toujours pour la Rep. m'a donné d'autant plus de contentement que vous l'avez fait suivre celle de vôtre amitié. Après cela, mon cher Plancus! non seulement je vous exhorte, mais même je vous conjure, comme j'ay déjà fait dans ces lettres, auxquelles vous m'avez fait réponse avec tant d'honnêteté, de vous appliquer tout entier à travailler pour le bien de la République. Rien au monde ne vous peut estre si glorieux, ni si utile. Aussi est-il très-constant, que dans la vie on ne scauroit faire d'action plus honorable & plus éclatante que de bien servir sa Patrie. Vous avez toujours trop de bonté & trop de sagesse pour trouver mauvais que je vous

dise icy librement ma pensée. C'est q'il semble que la fortune ait eu beaucoup de part aux grandes actions que vous avez faites. — On avoüe bien que vous n'avez pu les faire sans beaucoup de bravoure : mais on en attribüë la plus part au hazard & aux occasions. Au contraire, dans la fâcheuse conjoncture ou nous sommes, tout le bien que vous ferez ne viendra que de vous. Tous les Citeyens, excepté les Brigands, ont pour Antoine uné haine implacable, on a bien de l'esperance en vous, & on attend beaucoup de vôtre armée. Ne perdez donc point, je vous en conjure, l'occasion qui se presente de gagner les cœurs, & d'aquerir de la gloire. Je vous avertis comme mon fils : je vous veux du bien comme à moy même : & je vous exhorte en  
fa-

faveur de la Patrie, comme l'é-  
lite de mes amis. Adieu.

Cicéron à Plancus, General d'ar-  
mée, & nommé Consul. 18.

*Il le loue de sa bonne volonté, & du  
zele qu'il a de secourir la Re-  
publique. Il luy en fait esperer  
de magnifiques recompenses de la  
part du Senat, à quoy il ne man-  
quera pas aussi de travailler, &  
l'exhorte de persister dans ce ge-  
neroux dessein.*

**E**Ncorre que j'eusse assez bien  
sçeu par Furnius ce que vous  
aviez envie de faire, & quelle  
resolution vous aviez prise tou-  
chant la Republique neant-  
moins après avoir lû vos lettres,  
j'ay esté bien mieux informé de  
tous vos desseins. Quoy qu'il  
semble qu'un seul combat doive

## 206 EPISTRES CHOISIES

decider de la fortune de l'Estat,  
( & je croy que c'en sera fait lors-  
que vous recevrez cette lettre )  
la renommée ayant publiée ce  
que vous aviez dessein d'entre-  
prendre, vous a attiré de grandes  
louïanges. De sorte que s'il y  
avoit eu à Rome un Consul, le  
Senat auroit fait connoitre à votre  
gloire que votre entreprise & vos  
preparatifs luy plaisent infini-  
ment. Mais non seulement le  
temps n'en est point encore passé,  
mais je crois même, qu'il n'estoit  
pas encore venu. Car enfin,  
il me semble toûjours, qu'il  
n'est d'honneur que celuy qu'on  
rend aux grands hommes, non  
pour le bien qu'on en espere  
mais pour celuy qu'on en a  
receu; Ainsi pourveu que la  
Republique se voye en estat d'en  
faire, croyez que vous en ferez  
comblé. De plus le veritable  
hon-

honneur n'est pas celuy qui nous excite à bien faire pendant quelque temps, mais c'est une recompense d'une constante vertu. C'est pourquoy, mon cher Plancus ! faites tous vos efforts pour meriter d'estre loüé : Secourez vòtre Patrie : Assistez vòtre Colleague : Et foyez de concert avec toutes les nations, qui conspirent unanimemet au même dessein, Je vous apuyeray dans vos entreprises de tout mon crédit : je vous procureray des honneurs : & il n'y aura point d'occasion où vous n'éproviez mon amitié & ma fidelité. Car aux raisons qui nous lient d'affection comme font l'âge & les services que nous nous sommes rendus, se vient joindre l'amour de la Patrie qui me fait preferer vòtre vie à la mienne. Le 29. Mars. Adieu.

Cice-

Ciceron à Plancus. 19.

*Il luy mande qu'on a esté ravi de recevoir ses lettres, qui sont arrivées très-à propos, & luy conseille de ne point attendre d'ordre du Senat dans les affaire pressées; mais qu'il se consulte soy même.*

**J**Amis, M, depuis que je me connois, je n'ay rien veu arriver de plus glorieux, de plus agreable, ni de plus à propos que vos lettres, parce que, le Senat assemblé en Corps, on les donna à Cornutus, qui achevoit de lire celles que Lepidus avoit écrites, dans lesquelles on ne remarquoit que de l'inconstance & de la froideur. Les vôtres furent leües là dessus avec de grandes acclamation. Car outre quelles estoient pleines d'affection & des services, qu'effecti-

festivement vous avez rendus à la Republique ; c'est qu'elles estoient conceuës en très-bons termes, & remplies de Sentences fort graves & fort judicieuses. La Compagnie pressa Cornutus d'en faire sur le champ son rapport : mais il fit réponse qu'il vouloit s'aviser : & comme le Senat l'en reprit fort aigrement cinq Tribuns firent le leur. Pour Servilius, lors qu'on prit son avis, il voulut remertre l'affaire, mais lors que j'eus dit mon opinion, elle fut suivie de tout le monde. Vous apprendrez dans le Decret du Senat, de quelle maniere je parlay. Quoy que vous n'avez pas besoin qu'on vous donne des conseils, & qu'au contraire vous en peussiez donner aux autres : Je vous diray neantmoins, qu'il est inutile d'envoyer icy pour prendre des ordres dans les affaires presan-

## 210 EPISTRES CHOISIES

santes, & qui pourront survenir  
sans que vous les ayez préveuës.  
Il faut que vous vous soyez un  
Senat à vous même, & que vous  
fassiez ce que vous inspirera la  
Raison d'état. Tâchez seule-  
ment toujours de nous faire sça-  
voir que vous aurez fait quelque  
grande action, avant que nous  
nous soyens imaginez que vous  
la deviez faire. Je vous proteste  
que tout ce que vous ferez sera  
approuvé du Senat, & que jamais  
votre fidelité & votre prudence  
ne luy seront suspectes. Adieu.

Ci-

Cicéron à sa femme, à sa fille &  
à son fils. 20.

*Estant exilé il déplore sa misere & celle des siens, & en rejette la faute sur le conseil de ses amis: il désapprouve la vente d'une terre, & parle encore de quelque autre matiere.*

**T**Out le monde me dit & m'accrit qu'on est surpris de voir votre courage, & qu'il n'y a fatigue de corps ni d'esprit à laquelle vous ne resistiez. Ne suis-je pas bien miserable de vous avoir causé tant de mal-heurs pour recompense de votre vertu, de votre fidelité & de votre probité, d'avoir jetté ma filie dans l'accablement & dans la tristesse, au lieu des caresses qu'elle recevoit de moy auparavant? Mais que diray-je de mon fils, qui semble n'avoir atteint l'age de raison, que

112 EPISTRES CHOISIES

que pour reconnoître la grandeur de son infortune? Que si je pouvois croire, que, comme vous dites, toutes ses disgraces me fussent arrivées par l'ordre des Destins; je tacherois de m'en consoler, mais je me les suis attirés moy-même, pour avoir crû trop facilement que j'estois aimé de certaines gens, qui en effet ne me portoient que de l'envie: au lieu de me joindre à ceux, qui faisoient leur possible pour m'avoir avec eux: Helas! nous serions tous fort à nôtre aise, si je n'avois pris conseil que de moy même & que je n'usse pas prêté l'oreille à des étourdis & à des scelerats. Puis que nos amis nous donnent tou jours bonne esperance, je tâcheray de ne pas tomber malade, pour ne pas rendre inutiles vos sollicitations. Je comprends fort bien

bien la difficulté de l'affaire, & qu'il estoit bien plus aisé de se tenir au Logis, que d'y retourner. Cependant si tous les Tribuns du peuple sont pour nous, si lentulus est aussi-bien intentioné qu'il le témoigne, & si Pompée & Cesar se declarent en nôtre faveur, il n'y a pas lieu de desesperer. Je suivray l'avis de nos amis, pour ce qui est de nos esclaves, comme vous m'en écrivez. Il n'y a plus de peste presentement en ce pays icy, & quoy qu'elle y ait esté long-temps, elle ne m'a pas attaqué. Plancius ne veut pas que je sorte de chez luy. C'est l'homme du monde le plus obligeant, je ne sçauois le quitter. Mon dessein estoit de vivre en Epire, dans un lieu moins frequenté, où Hispon ni les soldats ne pussent me trouver: mais il me retient  
 L'tou-

toujours, & il espere qu'il pourra  
 m'accompagner en Italie. Si je  
 pouvois voir ce jour-la, que je  
 pûsse vous aller embrasser, &  
 qu'il fût possible que nous nous  
 reviffions jamais, il me semble  
 que nous aurions esté assez payez  
 de l'amour que nous avons l'un  
 pour l'autre. L'honnêteté de Pi-  
 son, sa vigueur, & l'amitié qu'il  
 a pour nous sont incomparables;  
 & plût à Dieu qu'il en eût au-  
 tant de satisfaction, que je suis  
 feur qu'il en aura de gloire! Je  
 n'ay, au sujet de mon frere  
 Quintus, aucun reproche à vous  
 faire. Mais en verité je vou-  
 drois bien qu'estant si peu, vous  
 fussiez bien ensemble. J'ay re-  
 mercié ceux que vous me mar-  
 quiez: & leur ay mandé que  
 vous m'en aviez averti. Mais,  
 mon cher cœur! pour la vente  
 que vous voulez faire de cette  
 mai-

maison de campagne, vous m'affligez terriblement. Comment ferez-vous après cela ? & si la fortune continuë de nous accabler, que fera ce miserable enfant ? L'abondance des larmes m'empêche de vous en dire davantage, outre que j'apprehende de vous attrister & de vous affliger autant que je le suis. Je vous diray seulement, que si ceux qui se disent nos amis, font leur devoir nous ne manqueront pas d'argent : mais si nous sommes abandonnez, vôtre argent ne nous tirera pas d'affaire. Je vous coujure par nos miseres communes de ne point achever de perdre cet enfant. Si nous pouvons luy laisser quelque chose, un merite mediocre l'empchera d'estre miserable, & un peu d'appuy de la fortune, le mettra tout à fait à son aise. Tâchez  
de

## 216 EPISTRES CHOISIES

de vous bien porter, & faites moy sçavoir à quoy vous vous occupez, & ce qui se passe. pour moy, en verité! la patience m'eschappe. J'embrasse ma fille & mon fils. Adieu! A Dyrrachium le 26. Novemb. Ce qui a esté cause que je suis venu icy, est que j'y suis aimé, que je suis point éloigné d'Italic, & que c'est une ville libre. Si je la trouve trop peuplée, & que cela me fasse de la peine, je me retireray ailleurs, & je vous en donneray avis. Adieu.

Ci-

Cicéron à sa femme , à sa fille &  
à son fils. 21.

*Cette lettre marque non seulement de la tristesse, mais même de la lâcheté. Elle traite de plusieurs choses pour répondre à tout ce que sa femme luy avoit mandé.*

**J**E ne vous écris que le moins que je puis, par ce que je n'ay jamais que de l'ennuy, & que lors que je veux vous écrire. ou lire vos lettres, je fonds en larmes, & je n'en puis plus. Que j'aurois esté heureux, si je n'avois point tant aimé la vie! Je serois exempt de toutes ses peines du moins de la plus grande partie. Si la fortune me conserve pour nous faire quelque jour esperer quelque avantage, ma retraite en fera moins criminelle. Mais si ma perte est inevitable,

K

je

218 EPISTRES CHOISIES

je fouhaiterois , ma chere ame!  
 de vous voir au plus-toft pour  
 mourir entre vos bras , puis que  
 les Dieux , que vous avez si de-  
 votement fervis , & les hommes  
 que j'ay conservez en toutes oc-  
 casions , nous en ont sçeu si peu  
 de gré. Je suis demeuré pendant  
 13. jours à Brindes au logis de M.  
 Lenius Flaccus. C'est un fort  
 honnêt homme , qui a hazardé  
 son bien & sa vie pour me sauver ;  
 & les peines , que porte cette mal-  
 heureuse ordonnance , n'ont pas  
 esté capables de l'empêcher de  
 me faire un très-bon accueil , &  
 de me traiter en veritable ami.  
 Je voudrois de tout mon cœur  
 luy pouvoir un jour témoigner  
 qu'il n'a pas obligé un ingrat ,  
 mais du moins , ne l'oubliroy-je  
 jamais. Je partis de là le 27. Avril,  
 pour me rendre à Cyzique par la  
 Macedoine. C'est icy , où il faut  
 que

que j'avoüe que je suis le plus accablé de tous les hommes. J'aurois tort de vouloir vous proposer de me venir trouver, malade; & abatuë d'esprit & de corps, comme vous estes. Non je ne vous en prieray pas. Mais aussi il faudra donc vivre sans vous? non, voicy le parti que je vais prendre, s'il y a encore quelque esperance de retour pour moy, confirmez m'y & y travaillez. Que si c'est un affaire entierement desesperée, comme je l'apprehende terriblement, il ne faut pas hesiter de vous rendre auprès de moy, de quelque maniere que ce puisse estre. Car vous devez estre persuadée d'une chose, c'est que si je puis vous avoir icy, je ne croyray pas estre tout à fait perdu. Mais que deviendra ma pauvre Tulliola? Pour moy, je vous proteste que je ne sçay que vous dire.

K 2

Vous

Vous en confererez avec elle. Quoy qu'il en soit, il faut sauver sa reputation & tâcher de la pourvoir. Et Ciceron, que fera-t-il? Il ne faut pas manquer de l'amener, afin qu'il soit toujours sous ma main. J'ay le cœur si ferré, que je suis contraint d'en demeurer-la. Je ne sçay ce que vous devez faire. Je ne sçay si l'on vous a laissé encore quelque chose, ou si l'on a tout emporté comme j'en ay bien peur. Je suis de votre avis, que jamais Pison ne nous abandonnera. Vous ne devez pas vous inquieter de la liberté de nos esclaves. Premièrement, on a promis aux vôtres, que vous les traiteriez tous comme ils l'auroient mérité. Orphée fait toujours bien son devoir, pour les autres, ils ne font pas grand' chose, & voicy sur quel pied est le reste, c'est que si on nous ôte tout,

ils

ils demeureront nos affranchis, s'ils peuvent l'obtenir, & que si nôtre bien nous demeure, ils serviront à l'ordinaire à la reserve de quelques uns : mais ce n'est pas là le principal. Vous m'exhortez bien d'avoir bon courage, & que je pourray estre rétebli. Mais, mon Dieu ! quelle apparence de l'esperer ? l'etat dans lequel je suis, m'atriste étrangement. Quand est-ce que je pourray recevoir de vos lettres ? Qui pourra m'en apporter ? Si les Matelots ne m'avoient pas pressé, je serois encore resté à Brindes pour en attendre. Mais ils ont voulu profiter du beau-temps. Enfin, ma chere ! entretenez-vous le mieux que vous pourrez. Nous avons vécu autrefois fort à nôtre aise, si nous n'y sommes plus, ce n'est pas pour nos fautes, c'est pour nôtre vertu. Je n'ay rien à me reprocher, que de n'avoir pas perdu la vie en perdant

## 222 EPISTRES CHOISIES

mon bien & mon rang. Mais s'il a esté plus à propos de vivre pour le bien de mes enfans, supportons donc encore ce qui reste, quoy qu'il ne soit pas supportable. Mais moy, qui me mêle de vous consoler? & je ne puis me consoler moy-même. Parce que Clodius Philoturus est fort incommodé des jeux, je vous l'ay renvoyé. Salluste vous rendra plus de services que vous n'aurez pù attendre de luy. Cennius est de fort bonne volonté & j'espère qu'il vous obeira toujours. Sicea avoit dit qu'il ne m'abandonneroit pas, mais il s'est sauvé de cette ville. Faites vos efforts pour vous bien porter, & soyez persuadée que je ne suis pas si sensiblement touché de ma misere que de la vôtre. Ma chere Terentia, ma fidelle, ma bonne femme, Adieu! Adieu ma chere fille;

le; Adieu Ciceron, mon cher  
enfant & mon unique esperance;  
A Brindes, le dernier jour d'A  
vril.

## Ciceron à Curion. 12.

*Il luy recommande le plus fortement  
qu'il luy est possible T. Annius  
Milon, pour obtenir le Consulat.  
En quoy il dit tout ce qui se peut  
dire en une Lettre de recommen-  
dation.*

**O**N ne disoit point encore que  
vous deussiez venir en Ita-  
lie, lors que je fis dessein de vous  
envoyer cette lettre par Sext.  
Villius, qui est intime de Milon  
notre ami. Neantmoins, com-  
me l'on a cru, que votre re-  
tour s'approchoit, & qu'il estoit  
certain que vous estiez parti d'A-  
sie pour vous rendre à Rome,  
je n'ay pas eu peur de me hâter

K 4 trop

trop à vous l'envoyer, parce que la faveur qu'on vous demande est si confiderable, que je suis bien aise que vous en foyez informé de bonne-heure. Si les services que j'ay tâché de vous rendre, estoient aussi grands que vous les publiez, & qu'ils meritaissent que vous en fissiez plus d'estime que je n'en fais moy même, je serois moins hardi à vous demander des graces. CAR UN HOMME qui a le cœur bien placé, a de la peine à se résoudre à employer ceux à qui il croit avoir rendu service, de peur que ses prieres ne passent pour des commandements, & qu'il ne semble qu'il demande moins une grace qu'une recompense. Mais tout le monde sçait combien vous m'avez obligé, & même avec éclat pendant ma dernière disgrâce; De plus, ce n'est pas le caractère d'une ame basse, que de

VOU-

vouloir avoir de nouvelles obligations à ceux à qui on est déjà beaucoup redevable. C'est pourquoy je n'ay point fait de difficulté de vous écrire pour vous prier de ne me point refuser une chose, qui m'est de la dernière importance, & dont je ne sçaurois me passer: Je ne me crois pas indigne objet de vos bontez, quelques grandes quelles soient, & je me flatte même de les sçavoir bien reconnoitre. Enfin toute mon application presentement est de faire en sorte que Milon puisse être Consul. Il n'ya étude, ny travail, ny soin ny industrie que je n'employe pour cela. Tout mon esprit, & toutes mes pensées ne tendent que là. Et non seulement je prétends, en luy rendant ce service, en tirer l'avantage que l'on tire d'avoir servi ses amis, mais je prétens encore, que ma

Patric m'en ait obligation. Jamais personne n'a eu plus à cœur son propre bien, ni sa vie même, que j'ay son avancement en recommandation. Si vous avez la bonté de vous declarer pour luy, je suis assuré qu'il ne nous en faudra pas davantage. Cependant nous avons tout cecy de nostre côté : les gens de probité, dont ils s'est concilié l'amitié pendant son Tribunat, & vous sçavez comme je croy, que c'est à cause qu'il a favorisé mon retour : la faveur du menu peuple, parce qu'il est d'un naturel fort magnifique, & qu'il fait de grandes largesses : celle de ceux que l'on considere le plus dans les suffrages, parce qu'il en est aimé & qu'il les aime, & enfin le parti de ceux qui sont dans mes interêts, qui si ce ne sont pas les plus puissans, du moins ne sont ils que ce qui est ap-  
 prou-

prouvé, & que ce qui se doit, & dont peut-estre, à cause de cela, tout le monde sera content. Nous n'avons plus besoin que d'un Chef, qui sçache faire jouer adroitement tous ces ressorts, & nous n'en avons point qui vous egale. C'est pourquoy si vous pouvez vous persuader que je me souviendray toute ma vie de cette faveur, & que je n'en seray point ingrat ; si même la passion que j'ay de servir Milon, me fait passer pour honnête homme dans votre esprit : si enfin vous m'estimez digne de vos bien-faits, je vous supplie de me prêter la main & de m'affister de vos soins dans cette affaire, où il va de ma gloire' ou pour mieux dire de tout mon bon-heur. Pour ce qui est de luy même, je vous engage ma parole que si vous le voulez soutenir, vous ne trouverez jamais

K 6

per-

## 228 EPISTRES CHOISIES

personne, qui ait plus de courage, plus de gravité, plus de constance, ni plus de bonne volonté pour vous. En mon particulier j'en recevray tant de loüanges & tant d'honneur, que je seray obligé de vous regarder comme l'auteur de l'estime que l'on fera de moy en cette rencontre, comme vous l'estes de mon retour & de mon rétablissement. Je ne me contenterois pas de vous marquer tout ce que je vous écris icy, mais je vous en dirois bien davantage, si je ne sçavois certainement que vous n'ignorez point les obligations que j'ay à Milon & que pour les reconnoitre, je dois travailler, & mêmes exposer ma vie pour le faire reüssir dans la brigue de cette charge. Je vous recommande & vous abandonne cette affaire, c'est à dire, que je m'abandonne & me recommande  
Je

moy même tout entier à vous. Je vous proteſte que ſi vous ne me refuſez pas la grace que je vous demande, je publieray que je vous ſuis preſque plus obligé qu'à Milon même. Car mon retour dont je luy ay principalement l'obligation, ne m'a pas tant cauſé de joye que j'en recevray, ſi je puis une fois l'en bien remercier : & je m'aſſeure que ce ne ſera que par vos ſoins que j'en pourray venir à bout. Adieu!

Cicéron Proconsul, à Curion  
Tribun du peuple. 23.

*Il luy écrit de Cilicie où il estoit Proconsul, pour le feliciter de son Tribunat: il l'exhorte d'agir en véritable Citoyen, luy dit un mot de son Sacerdoce, & le prie enfin d'empêcher qu'on ne proroge son gouvernement.*

**O**N n'a pas contume de trouver mauvais que des lettres de felicitation arrivent un peu tard, pourveu que ce ne soit point par negligence. Et puis nous sommes si éloignez l'un de l'autre, que je n'apprens ce qui se passe que longtemps après. Je prens grand'part à vòtre joye, & je souhaite de tout mon cœur que vous tiriez de vòtre Tribunat une gloire éternelle. Sur tout, prenez garde de ne rien faire que ce  
que

que vòtre propre prudence vous inspirera, & ne vous laissez point emporter à l'opinion d'autruy pour regler vòtre conduite. Personne en vous en peut tant dite que vous ne scavez, & tout ira bien, si vous n'écoutez que vous. Je ne dis pas cela sans fondement, je scay à qui je parle, je connois l'assiette de vòtre ame & vòtre merite. Vous ne ferez jamais rien ni mollement ni à l'étourdiè, tant que vous soùtiendrez les choses que vous approuvez. Car comme vous ne vous estes point jetté dans l'embaras des affaires de la Republique avec precipitation, mais que ce n'est qu'après y avoir bien pensé, que vous estes entré dans le tribunat, vous voyez ce que peut le tems dans les affaires d'état, & je ne doute point que vous ne fassiez reflexion qu'elle diversité de choses il y a, quelle

in.

incertitude dans les evenemens, quelle legereté d'esprit dans les hommes, combien peu de solidité il y a dans la vie & à combien de fourberies elle est exposée. Enfin ne pensez pas, je vous prie, à changer de conduite, mais, comme je viens de vous dire, ne vous adressez qu'à vous même, ne consultez que vous même, n'écoutez que vous même, n'en croyez que vous même : Il seroit bien difficile de trouver quelqu'un qui peût mieux conseiller les autres que vous : mais il seroit tout à fait impossible de trouver personne qui vous conseillât mieux que vous même. Mon Dieu que ne suis-je là ! ou pour estre spectateur de vos glorieuses actions, ou pour participer à vos deliberations, ou pour en estre le ministre. Il est vray que ce n'est pas de cela dont vous avez besoin, mais vous aimant ardemment comme

me

me je fais, je ne manquerois pas de trouver des moyens de vous estre utile. Une autre fois je vous écriray plus au long, car comme j'ay fait mes affaires aussi heureusement que je le pouvois souhaiter, j'envoyé de mes gens exprés au Senat, pour luy porter en une seule Lettre la relation de toute la Campagne. Je vous ay écrit par Thraton vôtre Affranchi : Vous verrez quel soin j'ay pris pour vôtre sacerdoce, & combien l'affaire estoit difficile. Je vous supplie de faire en sorte que je ne demeure pas plus de mon année dans le fâcheux gouvernement où je suis, J'attens cette faveur de la bonté extraordinaire que vous avez pour moy, & il me semble que vous la devez à mon amitié. Lors que j'estois encore avec vous, je vous en parlay, sans sçavoir que cette

an-

## 234 EPISTRES CHOISIES

année vous seriez Tribun, & depuis je vous en ay écrit plusieurs fois, comme à un jeune Sénateur, qui aimoit fort à obliger les gens. Mais aujourd'huy je demande à Curion, & à Curion Tribun du peuple: non pas qu'il favorise quelque nouveauté, cela est d'ordinaire trop difficile, mais qu'il empêche qu'il ne s'en introduise, & que les arrêts du Senat & les loix ne soient violées. Enfin je vous conjure très-instamment de faire exécuter les conditions auxquelles je suis parti. Adieu!

Cice-

Cicéron Proconsul à M. Coelius  
Rufus, nommé Edile. 24.

*Il le felicite avoir esté nommé Edile  
malgré ses compétiteurs.*

**J'**Ay toute la joye que je dois a-  
voir de vòtre dignité presen-  
te aussi bien que de celle que  
vous devez esperer ; & je vous  
en felicite de tout mon cœur.  
C'est un peu tard, il est vray, mais  
ce n'est pas ma faute : c'est que  
je ne sçay aucunes nouvelles, car  
je suis en des lieux où la longueur  
du chemin & les brigandages qui  
se commettent sur la route, em-  
pêchent que rien ne vienne qu'a-  
près beaucoup de temps. Mais en  
vous felicitant je ne sçay en quels  
termes vous remercier de ce que  
vous avez tant fait que de nous  
donner comme vous me l'aviez  
mandé quelqu'un qui nous feroit ri-  
re toute nòtre vie. En verité, dès q;  
cela

## 236 EPISTRES CHOISIES

cela me fût venu aux oreilles, je devîns luy même, vous sçavez qui je veux dire, & je me mis à contrefaire tous ces jeunes gens dont il parloit si souvent. Je ne vous sçaurois exprimer les transports de ma joye, car vous considérant éloigné de moy, & m'entrettenant neantmoins avec vous, je vous jure que je ne comprends pas, disois-je comment vous avez pû surmonter tant de difficultez. Pendant ces reflexions, cette pensée me revenoit sans cesse : mais cela n'est pas veritable, c'estoit une chose impossible. Tout cela m'occupant ainsi l'imagination, je m'abandonnay à la joye, qui éclata de telle maniere, que l'on me dit que j'en deviendrois fou. Que voulez-vous ? repliquay-je, il est vray que j'ay l'esprit tout-a-fait content. Et pour vous parler franchement, à force de vouloir rail-

railler ce plaifant homme, j'ay  
 penfé devenir un autre luy-même.  
 Mais je m'étendray davantage fur  
 cette matiere & fur plusieurs au-  
 tres qui vous regardent, quand  
 j'auray le loifir de vous éntretenir.  
 Que je vous aime ! il me femble  
 que la fortune vous ait choifi pour  
 m'aggrandir, pour me venger de  
 mes ennemis & de mes envieux  
 & pour les faire répentir & de  
 leurs crimes & de leur imperti-  
 nence. Adieu !

Cicéron Proconful, à Appius Pul-  
 cher general d'armée, 25.

*Il luy mande qu'il attend Lucius  
 Clodius avec des ordres de fa part.  
 & l'entretient de leur amitié reci-  
 proque.*

**P**Ar les lettres que l'on m'a ap-  
 portés de vótre part à Brin-  
 des le 4. Juin, vous me mandiez  
 que

## 238 EPISTRES CHOISIES

que L. Clodius estoit informé de toutes les choses que vous me vouliez faire sçavoir. Depuis ce temps là je l'ay attendu avec impatience pour recevoir vos ordres. Quoy que je croye que vous ayez reconnu mon affection, en plusieurs rencontres, & la passion que j'ay de vous rendre service, je vous proteste que je vous en donneray de nouvelles marques toutes les fois qu'il me sera possible, de procurer votre aggrandissement. F. Virgilianus, C. Flaccus, fils de Lucius, & M. Octavius, fils de Cnejus, m'ont assuré de vos bontez pour moy, j'en ay toujours esté fort persuadé par les preuves que j'en ay eues en cent rencontres, mais particulièrement lors que vous m'envoyâtes le livre de la connoissances des Augures que vous aviez bien voulu me dedier. Aussi pourrez vous com-  
ter,

ter, sur la passion que j'ay pour  
votre service. L'estime que je  
fais de vous s'est toùjours aug-  
mentée, depuis le jour que vous  
commancâtes à m'honorer de  
votre amitié, à quoy s'est venue  
joindre la bonne intelligence qui  
est entre vos alliez & moy. Car  
il y en a deux, d'un âge different,  
que j'estime fort : c'est Pompée  
le Beau-perede de votre fille & Bru-  
tus votre gendre. Enfin l'hon-  
neur d'estre votre collegue, dont  
vous m'aviez temogné de la satis-  
faction d'un air si obligeant, me  
semble n'estre pas le moindre des  
noeuds qui nous unissent. Après  
que j'auray veu Clodius, je vous  
écriray plus au long, & vous sçau-  
rez l'entretien que j'auray eu avec  
luy : je tâcheray même de vous  
aller trouver incessamment : &  
sans mentir j'ay bien de la joye de  
ce que vous me mandez, que vous  
n'estes

240 EPISTRES CHOISIES

nestes demeure la qu'afin de pou-  
voir me rendre visite. Adieu!

Ciceron Proconsul à Appius ge-  
neral d'armée. 26.

*Ayant esté nommé pour luy succeder  
dans le gouvernement de la Cili-  
cie, il luy écrit pour le prier de  
la mettre sur un tel pied, que l'ad-  
ministration luy en soit facile.*

**C**omme je ne m'attendois pas  
d'estre obligé de prendre un  
gouvernement, & que c'est bien  
contre ma volonté qu'il faut par-  
tir pour y aller; je n'ay, dans les  
soins & dans les inquietudes où  
j'en suis, que cette seule consola-  
tion, c'est que vous ne pouviez  
avoir de successeur qui vous fût  
plus ami que moy, & que vous  
serez plus aisé que personne de me  
laisser un employ facile & en bon  
état. Si vous avez de moy la  
même

même esperance que j'ay de vous, vous n'y ferez jamais trompé. Je vous conjure par la grandeur de nôtre amitié & par votre honnêteté ordinaire, d'avoir de mes intérêts tout le soin que vous pourrez, & vous pourres assurement beaucoup. Vous voyez par ce Decrét du Senat, que je suis obligé d'accepter vôtre Province. Si vous voulez m'en rendre la conduite aisée autant que vous en estes capable, il est certain que le temps que j'ay à y demeurer, m'en paroîtra bien plus court. Je ne vous marque rien de pariculier: vous scavez par vous-même ce qu'il faut faire en cette rencontre. Je vous prie seulement de faire en ma consideration tout ce que vous jugerez qui pourra m'estre utile. Vous avez trop de bonté, pour exiger de moy de plus longs discours, & nôtre amitié recipro-

L

que

que ne scauroit souffrir que je m'explique davantage, outre que la chose que je vous supplie de m'accorder, est si équitable, qu'elle semble parler d'elle-même. Au reste, soyez persuadé que si vous me faites quelque plaisir, & que j'entende dire que vous ayez bien voulu vous mettre en peine de ménager mes interêts, je scauray en estre reconnoissant toute ma vie. Adieu!

Ciceron à Sulpice. 27.

*Il examine s'il demeurera en Italie, ou s'il passera en Grece vers Pompée. Il trouve en l'un plus d'utilité, & en l'autre plus d'honneur: & conclud que la resolution en est difficile; mais que cependant il trouve plus à propos de s'embarquer.*

**J**E voy par la lecture de la lettre, que je receus à Cuman  
le

le 29. Avril, que Philotime a un peu manqué de conduite. Comme vous l'aviez chargé de ce que vous vouliez me faire sçavoir, croyant qu'il me dût apporter votre lettre luy-même, vous m'aviez écrit en fort peu de mots ; mais il me l'a envoyée par un autre. Votre femme me vint trouver incontinent après, avec notre ami Servius. Ils croyent que vous ne feriez pas mal de venir à Cuman, & m'ont même obligé de vous en écrire. Si vous me demandez ce que vous devez faire, je vous diray que je suis plus disposé à prendre conseil qu'à en donner. Je passerois pour un temeraire de pretendre vous persuader quelque chose, dans le rang que vous tenez, & même vous avez trop de prudence pour avoir besoin d'aucun avis. Si nous ne voulons que sçavoir ce qui est juste & raison-

L 2                      nable,

nable, cela est clair; mais il est difficile de decouvrir ce qui est le plus avantageux. Que si nous sommes tout-à-fait persuadez, comme nous le devons estre, qu'IL N'Y A que l'honneur & l'équité qui doivent servir de regle aux actions des hommes, nous aurons bien-tost pris nòtre parti. Vous avez raison de croire que vòtre affaire & la mienne sont inseparables. Nous avons fait l'un & l'autre la même faute, en ce que nous n'avons eu que de très-bons sentimens. Tous nos desseins ne vissoient qu'à la paix, dans la pensée même, que par ce moyen nous gagnerions les bonnes graces de Cesar, puisqu'il n'y avoit rien pour luy de plus avantageux. Mais l'événement fera voir que nous nous sommes bien trompez. Et vous prevoyez déjà quel cours prendront les affaires dans la fuite, sans vous arrêter aux choses qui se font

font faites, & à ce qui se passe  
touts les jours. Ainsi il faut approu-  
ver ce qui se fait, & y assister mê-  
mes, quand on ne l'approuveroit  
pas, qvoy que l'un soit honteux  
& l'autre dangereux encore avec  
cela. Il n'y a plus qu'à nous retirer,  
& tout ce que nous pouvons met-  
tre en deliberation, ce sont les  
mesures que nous avons à prendre  
pour nôtre départ, & en quel lieu  
nous nous retirerons. Mais c'est  
ce qui est très-difficile, parce que  
jamais nous ne nous sommes trou-  
vez en une conjuncture, si déplo-  
rable qu'est celle-cy. Et que quoy  
que nous fassions, il y aura de la  
difficulté partout : neantmoins  
voicy ce que je suis d'avis que vous  
fassiez, si vous le jugez à propos.  
C'est que si vôtre resolution est  
prise, & qu'elle ne s'accorde pas  
avec ce que j'ay envie de faire,  
vous ne preniez pas la peine de

## 246 EPISTRES CHOISIES

vous mettre en chemin; que si pourtant vous voulez me communiquer votre dessein, je vous attendray icy. Obligez-moy, je vous supplie, de ne point perdre de temps, & de venir en diligence, si vous le pouvez, sans vous incommoder, comme j'ay remarqué que votre femme & votre fils le fouhaitoient ainsi. Adieu!

Cicéron à Sulpice. 28.

*Il est aisé d'entendre le sujet de cette lettre, pourveu que le lecteur sçache quelle a esté écrite lors que Cesar estoit sur le point d'aller chercher en Espagne les Lieutenans de Pompee, qui avoit esté chassé d'Italie. Il répond aussi à Suldice, qui vouloit s'aboucher avec Cicéron.*

**N**Otre ami C. Trebatius m'a mandé que vous vous estiez informé où j'estois, & que vous estiez

estiez fâché que le mauvais état de vôtre santé ne vous eût pas permis de me voir, lorsque je m'approchay de Rome : & que si je m'en approchois encore à present davantage, vous voudriez bien conferer avec moy sur ce que nous avons à faire. Ah! mon cher Servius ! que ne nous sommes nous veus avant que tout fût perdu : (Car c'est ainsi presentement qu'il faut parler.) Nous aurions encore toutenu la Republique chancelante. Car j'ay toujours bien remarqué, tout éloigné que j'estois, que vous estiez un veritable deffenseur de la paix, aussi bien dans vôtre Consulat, que vous l'avez esté depuis, & que vous aviez preveu tous les maux auxquels nous sommes aujourd, huy exposez. Mais à quoy m'a servi d'avoir esté de même sentiment que vous, & d'avoir trouvé bon tout ce que vous

L. 4.

, fai-

## 248 EPISTRES CHOISIES

faisiez ? J'estois venu trop tard, j'estois seul, & même je passois pour un homme peu instruit, en fin j'estois tombé parmi des furieux qui vouloient en venir aux mains. Puisque nous ne sommes donc plus en état d'apporter du remede aux affaires publiques, s'il y avoit moyen de mettre quelque ordre aux nôtres, non pas pour retenir quelque chose de nôtre condition passée, mais pour la pouvoir du moins pleurer avec honneur, il n'y a personne avec qui je fusse plus ravi d'en communiquer qu'avec vous. Vous avez les exemples des grands hommes, que nous devons imiter, & vous sçavez les preceptes des Philosophes, pour lesquels vous avez toujours eu beaucoup de veneration & beaucoup de respect. Je vous aurois déjà averti que ce seroit perdre vôtre temps, que de vous rendre

dre

dre au Senat, ou pour mieué dire : à une assemblée de Senateurs, si je n'eusse apprehendé d'aigrir l'esprit de cét homme, qui souhaite que je fasse comme vous. Lors qu'il m'a prié de me trouver au Senat, je luy ay fait connoitre que je ne dirois autre chose que ce que vous aviez dit de la Paix & de l'Espagne. Voila en quel état sont les affaires. L'Empire du monde est divisé, & y voila la guerre allumée de tous côtez : voila la ville sans loix, sans jurisdiction, sans pouvoir & sans credit, abandonnée au feu, & au pillage, je ne vois aucune apparence, non seulement d'esperer, mais même de souhaiter la moindre chose. Mais comme vous estes infiniment éclairé, si vous jugez à propos que nous nous voyons, je ne laisseray pas de m'approcher, plus près de la ville, quoy que j'eusse resolu de m'en éloigner encore da vantage, car le nom même m'en

L s est

250 EPISTRES CHOISIES

est presentement odieux. J'ay donné ordre à Trebatius de ne point faire de difficulté si vous aviez quelque chose à me faire tenir par son moyen. Je vous prie de vous servir de luy, ou de m'envoyer quelques uns de ceux à qui vous vous fiez ; afin que vous n'ayez que faire de sortir de Rome, ni moy de m'en approcher. J'ay assez bonne opinion de vous, & peut-estre aussi de moy même, pour ne douter point que tout ce que nous resoudrons de concert ensemble, ne soit universellement approuvé de tout le monde. Adieu!

Ciceron à Sulpice. 29.

*Il console Sulpice, que Cesar avoit fait gouverneur d'Achaye, & qui estoit fort affligé de la ruine de la Republique. Cette lettre a esté écrite après la defaite de Pompée.*

T'Entends dire à beaucoup de gens que vous estes extraordi-

dinairement touché des miseres publiques. Je n'en suis point surpris, & je remarque en votre douleur une peinture assez naïve de l'affliction que je ressens moy-même. Je vous plains neantmoins de ce qu'ayant des qualitez aussi rares que vous en avez, vous ne jouissez pas de votre bon-heur, plus-tost que de vous inquieter du mal des autres. Pour moy, quoy que j'aye autant resenti de douleur que personne, de la ruine des affaires, & du bouleversement de l'état, il y a plusieurs choses qui ne laissent pas de me consoler, mais sur tout la sincerité de mes conseils. Car comme si j'eusse esté en quelque lieu eminent, d'où j'eusse peu tout decouvrir, j'ay prevenu l'orage long-temps auparavant qu'il s'élevât; non pas tant de moy même que par les avertissemens que vous nous donniez;

L. 6. parce-

parceque quoy que nous ayons esté éloigé l'un de l'autre, presque tout le temps que vous avez esté Consul, je ne laissois pas de connoître que vous aviez raison de nous avertir qu'il falloit bien se precautionner contre cette funeste guerre que vous predifiez. Je me trouvoy même au Senat les premiers jours que vous fûtes en charge, lors que faisant un dénombrement exact de toutes les guerres civiles, vous avertîtes les Senateurs d'appréhender ce qu'ils avoient déjà expérimenté, & dont ils ne devoient point encorre avoir perdu la memoire, & d'estre bien persuadez, que si les ennemis qu'avoit eus la Republique auparavant, avoient peu exercer des cruantez sans exemple, celuy qui alloit l'opprimer par ses armes seroit encore bien plus insupportable. CAR CES sortes de gens là non seulement se  
cro-

croient autorisez par l'exemple, mais ils encherissent encorre par deflus. Ne vous souvenez-vous pas que ceux qui ont méprisé vos conseils sont peris miserablement par leur faute ? au lieu qu'ils auroient peu se sauver par vos bons avis. Mais, me direz-vous quelle consolation peut m'apporter tout ce que vous me dites, dans la decadence de l'Etat ? Je ne croy pas à la verité que l'on s'en puisse consoler, parce qu'il n'y a aucune esperance de se relever jamais d'une si grande ruine. Je vous diray neantmoins que Cesar même, avec le reste des Citoyens, confidere vòtre probité, vòtre prudence & vòtre honêteté comme un flambeau, qui éclaire après que toutes les autres lumieres de la Rep. sont éteintes. Tout cela doit soulager vos chagrins. L'éloignement même de vos proches vous

L 7

doit

doit estre d'autant plus supportable, que vous n'estes pas participant de toutes les incommoditez qu'ils souffrent. Et ce n'est que parce que je vous croy plus heureux en ignorant ces choses, que nous ne sommes en les voyant, que je ne vous mande pas l'état dans lequel ils sont. Voila tout ce que je vous puis dire en véritable ami, pour tâcher de vous soulager dans vos afflictions, & toutes les choses dont je viens de vous faire part, y doivent beaucoup contribuer. Le reste est en vous même, & c'est de là assurément que l'on doit tirer sa meilleure consolation. Je le sçay par experience: car si ce n'estoit cela je succomberois tous les jours. Je me souviens fort bien que vous vous estes appliqué très-soigneusement aux belles Lettres dès votre jeunesse, & que vous ayez fait  
votre

vôtre possible, pour vous instruire à fonds des preceptes, que les grands hommes ont laissez à la posterité, afin d'estre heureux dans la vie. Que si cette étude est utile & agreable dans une bonne fortune, l'on peut dire que c'est l'unique chose qui nous reste pour trouver quelque repos dans le siecle où nous sommes. Je serois ridicule si, avec le naturel & l'aquis que vous avez, je pretendois vous obliger d'avoir recours à ces connoissances, auxquelles vous vous adonnez estant jeune. Mais vous trouverez bon, sans doute, ce que je vas vous dire; Quand j'eus veu que l'éloquence, que j'avois estudiée estoit inutile dans le senat & le Barreau, je m'appliquay tout entier à la Philosoph. Je croy que vôtre grand sçavoir en Jurisprudence ne vous est pas plus nécessaire qu'à moy l'éloquence.

Ce

## 276 EPISTRES CHOISIES

Ce n'est pas pour vous conseiller ce que j'en dis, mais je m'imagine que vous vous appliquez aussi à des choses qui peuvent vous divertir dans vòtre chagrin, quoy qu'elles ne puissent vous procurer aucun avantage. Vòtre Fils à fait tant de progrès dans les belles sciences, qu'il s'y est rendu très-habile : mais particulièrement dans celle en quoy je vous ay marqué que je trouvois quelque consolation. Je l'aime tant que vous estes le seul qui puissiez l'aimer plus que moy. Il me rend aussi la pareille, & il s'imagine même vous faire plaisir en me portant beaucoup de respect. Adieu!

Cicc-

Cicéron general d'armée, à Paul  
 Consul. 30.

*Il le prie de luy faire decerner tous  
 les honneurs que meritent les cha-  
 ses qu'il a faites, & luy recom-  
 mande sa reputation en toutes au-  
 tres rencontres.*

**B**ien des raisons m'ont fait sou-  
 haiter souvent d'estre à Ro-  
 me avec vous; mais particuliere-  
 ment pour vous donner des mar-  
 ques de mon zele, lorsque vous de-  
 mandiez le Consulat, & encore pre-  
 sentement que vous exercez cette  
 charge. Ce n'est pas que je ne fusse  
 bien informé que vos affaires esto-  
 ient en bon état: mais c'est que  
 j'aurois esté bien aise de vous y ren-  
 dre service: je souhaite quil ne vous  
 arrive pas trop d'affaires dans vô-  
 tre Consulat, & j'ay regret d'a-  
 voir esté Consul, & d'avoir veu  
 l'af-

## 258 EPISTRES CHOISIES

l'affection que vous me portiez dans vòtre jeunesse, sans que j'aye peu, encore en l'âge où je suis, vous faire voir celle que j'ay pour vous. Mais il y a je ne scày quelle fatalité qui vous fournit les occasions de travailler pour mon honneur, & qui ne me laisse que le desir de vous rendre la pareille. Vous avez rendu glorieux mon Consulat & le retour de mon exil: & mon tour de gouverner dans la province est arrivé justement pendant que vous estes Consul. Tout cela joint à cette haute dignité, dans laquelle vous estes, & ma propre gloire semblent exiger de moy de grands discours, pour vous prier d'avoir soin de me faire dresser le Decret du Senat, par lequel on rend tèmognage de mes actions, dans les termes les plus honorables que faire se pourra. Mais il me semble d'un autre côté, que

cc

ce seroit temoigner que je ne me souviens plus des bontez que vous avez toujours eües pour moy, où que je creusse que vous m'eussiez entierement oublié. Ainsi je ne vous diray que peu de choses sur ce sujet, parce que je m'imagine que vous voulez que j'agisse de la sorte, & que cela suffit à l'égard d'une personne, qui s'est declarée pour mes iuterêts à la face de toute la terre. Si vous n'estiez point Consul, je m'adresserois à vous plus-tost qu'à aucun autre, pour me concilier la bien veillance de ceux qui le feroient. Mais, comme vous avez tout le credit & toute l'autorité aujourd'huy, & que nôtre amitié est connue de tout le monde, je vous prie instamment de me faire rendre au plus-tost un témognage honorable de mes actions. Vous verrez par les lettres que je vous ay écrites & à vôtre

tre

## 260 EPISTRES CHOISIES

tre Collegue, & par celles que le Senat a leües publiquement, qu'elles meritent bien qu'on me rende de l'honneur, & qu'on m'en sçache bon gré. Obligez-moy de vous declarer, comme vous avez déjà fait, le protecteur de tout ce qui me regatde, & sur tout de ma reputation: & de vous souvenir que je vous ay déjà écrit, afin que l'on me rapellât aussi-tost que le temps, que je dois estre icy, sera expiré. J'ay grand' envie de vous voir pendant que vous estes Consul, & d'obtenir pendant vòtre Consulat les choses que j'espere aussi bien absent que present. Adieu!

Cicc.

Cicéron à Messinius. 31.

*Il luy mande qu'il a grande envie de le voir, & l'exhorte de chercher de la consolation contre les malheurs du temps dans l'étude, & dans le témoignage d'une conscience, qui ne luy repoche rien.*

**V**OUS m'avez bien réjoui de me mander l'extreme passion que vous aviez de me voir. J'en estois déjà persuadé sans recevoir votre lettre, je vous assure que j'en ay moy même autant d'envie que vous, & qu'il n'y a rien au monde à quoy je ne préférassè l'honneur de jouir de votre compagnie. Mémes du temps que j'avois quantité d'amis, honnêtes gens & de bonne humeur, il n'y en avoit point, avec qui je me plüssè davantage, & bien peu avec qui je me pleüssè autant qu'avec vous. Mais aujourd'huy que  
la

la plus-part de ces gèns-là font  
morts, ou fort éloignez, oudans  
d'autres sentimens : je vous puis  
assurer qu'un jour avec vous me  
causeroit plus de joye que je n'en  
auray jamais avec la plus grande  
partie de ceux, avec qui il faut  
que je passe ma vie. Je vous pro-  
teste que s'il m'estoit permis de  
vivre en solitude, je prefererois  
la retraite à l'entretien de tous ceux  
qui viennent chez moy, excepté de  
deux ou trois personnes au plus.  
Pour me désennuyer je n'ay re-  
cours qu'à mes livres, & à la sa-  
tisfaction de n'avoir rien à me re-  
procher. Je vous conseille d'en  
faire autant. Jamais je n'ay pre-  
feré mes interêts au bien public;  
vous le sçavez. Et sans la jalou-  
sie qu'a eüe contre moy cet hom-  
me, pour qui vous avez toujourns  
eüe de l'aversion, parce que vous  
m'aimez en effet, tous les gens de  
bien

bien feroient en repos & vivoient  
 contens aussi bien que luy. J'ay  
 toùjours crù qu'il falloit estimer  
 davantage un honnête repos, que  
 la violence & l'èlevation d'une  
 seule personne. Et dès que j'ay  
 remarqué que la faction de ceux  
 que j'avois sans cessè apprehendez,  
 l'emporteroit sur le parti des ve-  
 ritables Citoyens, qui s'estoient  
 unis par mes soins, j'ay esté d'a-  
 vis que l'on acceptât une paix as-  
 surée, à quelque condition que ce  
 puisse estre, plus-tost que de com-  
 battre contre un homme, qui a-  
 voit plus de forces que nous. Cette  
 matiere & quantité d'autres cho-  
 ses nous pourront servir d'entre-  
 tien dans peu de jours. Je ne m'ar-  
 rête icy que pour apprendre des  
 nouvelles de la guerre d'Afrique,  
 dont je croy que nous verron  
 bien-tost la fin. Je puis avoir quel-  
 que interêt dans la decision de cet-

te

## 264 EPISTRES CHOISIES

reaffaire; mais je n'ay point assez de penetration pour connoître quel il peut estre. Cependant quelque chose que l'on puisse me mander de ce pais-là, je ne feray rien que de concert avec mes amis. Car les choses sont en tel état, que quoy qu'il y ait bien de la difference dans les interêts des combatans, il n'y en aura point pour nous dans leur victoire. Nous avons plus de courage aujourd'huy que tout est perdu sans ressource, que nous n'en avions lorsqu'il y avoit encore quelque esperance. Et c'est ce que je voy à vòtre égard dans les denieres lettres que j'ay recnuës, dans lesquelles on connoît que vous supportez courageusement le tort que l'on vous fait. Je suis consolé de voir l'utilité qui vous revient de vòtre douceur, & des sciences que vous avez aquisées. Je vous diray franche

chement que vous estiez autrefois moins courageux, aussi bien que quantité d'autres, qui ont passé leur vie dans le repos & dans la liberté d'une ville heureusement conduite. Que si nous ne nous sommes point élevez insolemment dans la prospérité, nous devons presentement supporter constamment nos disgraces, & la ruine totale de la Republ. Il faut du moins dans nos miseres extrêmes apprendre à mépriser la mort, que nous eussions mêmes dù ne point apprehender, si la fortune nous eût toujours traité favorablement; puis qu'en perdant la vie l'on perd en même temps le sentiment. Et non-seulement nous devons avoir du mépris pour la mort, dans l'état au quel nous nous voyons: mais nous devons mêmes souhaiter qu'elle arrive bien-tost. Si vous m'ainiez veritablement, vous suivrez l'avis que je vous donne, qui

M est,

est, QUE VOUS JOÛSSIEZ du repos que l'on ne peut vous ôter: & que vous vous remplissiez l'esprit de cette maxime, qu'il ne peut arriver à l'homme quoyque ce soit d'horrible ni de formidable, que le crime & les mauvaises actions, que vous avez toujours tâché de ne point commettre, & dont vous serez encore exempt dans la suite. Si je puis vous aller voir sans rien risquer, je seray bien tost auprès de vous. Mais si je suis obligé de changer de resolution je vous en donneray avis sur le champ. Il ne faut pas que l'envie que vous avez de me voir vous fasse sortir d'où vous estes, pendant que vous ne vous portez pas bien, sans m'écrire auparavant, pour sçavoir ce que vous avez à faire. Continuez de m'amimer, je vous prie: Ne soyez point inquiet, & tâchez de vous bien porter. Adieu!

Cice-

Ciceron à Dolabella, Consul. 32.

*Il le louë d'avoir fait abattre la colonne qu'on avoit dressée à Cesar comme a un Dieu dans la place publique.*

**Q**Uoy que vous vous fussiez aquis tant de gloire, que j'eusse sujet d'en estre content, & de m'en réjoiür extrêmement, je ne puis m'empêcher de vous avouër, que tout le monde me donnant part à vos louanges, je sens de beaucoup augmenter ma joye. Ce lieu icy est fort frequenté par quantité de bons Citoyens, qui viennent changer d'air pour recouvrer leur fanté outre ceux du pais, qui ont le droit de Bourgeoisie, dont la plus-part sont mes intimes. Je les voy presque tous les jours, & je ne m'entretiens avec aucun, qui ne vous éleve jusqu'au Ciel par les louanges excessives qu'il vous donne, & qui

ne me fasse en même-temps de  
grands remercimens. Ils disent  
tous, que vous ne sçauriez man-  
quer d'estre bon Citoyen & ad-  
mirable Consul, pourveu que vous  
vouliez suivre mes maximes & les  
conseils que je vous donneray. Je  
pourrois leur repondre que vous  
agissiez par vous-mêmes, & selon  
que vous le jugez à propos, sans  
avoir besoin des avis de qui que  
ce soit, & je ne mentirois pas en  
leur pralant de la sorte. Mais je  
ne les confirme pas entierement  
dans leur pensée, de peur de don-  
ner quelque atteinte aux louanges  
que l'on vous donne, si l'on re-  
marquoit, qu'en effet vous ne les  
meriteriez que par mon moyen:  
& je ne leur dis point aussi que ce  
qu'ils avancent n'est pas veritable;  
parce que je ne suis pas fâché que  
l'on me fasse de l'honneur, dont  
je suis plus avide que je ne devois  
estre. Vous ne seriez pourtant  
pas

pas des-honoré, & ce ne seroit point une chose indigne de vous, d'avoir quelque Nestor pour le consulter au besoin, aussi bien qu'Agamemnon, qui estoit le Roy des Rois au siege de Troye, & qui n'a pas crù que cela diminuât son honneur : & à moy il me seroit fort gloricux de voir un jeune Consul, comme vous, triompher & meriter les applaudissemens par les regles que je luy aurois enseignées. J'ay esté voir à Naples L. Cesar. Dans la visite que je luy rendis, quoy qu'il fût fort abbatu par les douleurs qu'il sentoit par tout le corps, il ne laissa pas de s'écrier presqu'avant que d'avoir achevé de me saluer : Ah! mon cher Ciceron ! que j'ay de joye du pouvoir que vous avez sur l'esprit de Dolabella. Si j'en avois autant sur mon neveu, je croy que nos affaires seroient bien-tost rétablies. Mais je le felicite aussi,

&

& le remercie vòtre Dolabella: depuis vòtre Consulat, il n'y a eu que luy que nous ayons pù veritablement apeller Consul. En suite il s'étendit fort sur le fait & sur ce qui s'y estoit passé, & dit que l'on ne pouvoit rien faire de plus grand ni de plus genereux, & que de l'aveu de tout le monde, c'estoit la plus belle action que l'on eût jamais faite pour sauver la Republique. Mais je vous prie, ne voulez-vous pas bien que j'aye part à vòtre gloire, quoy que ce ne soit pas un bien qui soit effectivement acquis pour moy? Me refuserez vous d'estre compagnon de vos louanges? Non, mon' cher Dolabella! je ne vous veux rien ôter de ce que vous meritez. Tout ce que je viens de dire n'est que par jeu: J'aimerois mieux pouvoir entasser sur vous toutes les louanges que l'on a jamais pù me donner. Vous sçavez de quelle maniere

niere je vous ay toujours aimé: mais vous avez tellement échauffé mon affection, par les choses que vous venez de faire, qu'on ne scauroit s'imaginer une amitié plus ardente. IL N'Y A RIEN DE plus beau, croyez-moy, ni de plus charmant, ni de plus aimable que la vertu. J'ay toute ma vie aimé singulierement M. Brutus, parce q'il a l'esprit excellent & l'humour doucé & égale, accompagnée d'une probité extraordinaire. Vous scavez que ce que je dis est veritable. Mais depuis le 15. de Mars mon amitié s'est tellement augmentée, que j'ay esté surpris de voir qu'en effet il y ait eu lieu de donner de l'accroissement à une chose que j'avois cruë en sa perfection long-temps auparavant. Qui se seroit jamais imaginé que j'eusse pû vous aimer davantage que je n'avois fait? il est pourtant vray de dire que la ma-

niere, dont je vous confidere aujourd'huy, est si extraordinaire que toute l'affection que j'avois pour vous autrefois estoit fort peu de chose en comparaison, & que ce n'est qu'à present que je commence tout de bon à vous aimer. Cela estant, à quoy bon vous presfer de travailler pour acquerir de l'honneur & de la reputation: ou vous proposer l'exemple des grands hommes. comme ont coutume de faire ceux qui veulent animer les autres à de belles actions? Je n'en sçay point de plus illustre que vous: vous n'avez qu'à vous imiter toujours & à faire vos efforts pour vous surmonter vous-même. Car après avoir fait de si grandes choses il ne vous est pas permis de vous dementir. C'est pourquoy nous n'avons besoin que de nous réjouïr avec vous des avantages que vous avez, sans vous aller sollicitet inutilement. Car il vous est

est

est arrivé, ce qui n'est, comme je crois, jamais arrivé à personne, c'est que la severité de ce châti- ment, non seulement ne vous ait point attiré d'envie, mais qu'elle ait même esté populaire, & agre- able à tout le monde, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Que si tout ce la n'estoit qu'un pur effet du hazard, nous pourri- ons nous contenter de nous re- joiir de vòtre bon-heur. Mais il est constant que vous ne reussiflèz que par vòtre sage conduite, & par la grandeur de vòtre ame. J'ay leu vòtre harangue : il ne se peut rien faire de plus beau. Vous ve- nez au recit du fait par degrez & pour ainsi dire pied à pied, & puis vous passez de sorte à la conclusion, qu'il semble que la chose meui risse entre vos mains, pour vous don- ner lieu de punir du consente- ment de tout le monde. Par ce moyen vous avez delivré la Ville

de danger & l'Etat de crainte. Votre action ne sera pas un avantage d'un jour, mais elle pourra servir d'exemple à la posterité. Et c'est ce qui vous doit persuader que l'on n'espere la conservation de la Repub. que de vos soins; & ce qui doit vous obliger, non seulement à protéger ces illustres personages, qui ont les premiers jetté les fondement de la liberté; mais de leur procurer mêmes tous les honneurs qu'ils meritent. Mais j'espere que dans peu de jours nous pourrons nous entretenir plus au long sur ce sujet. Cependant, puisque vous tâchez de maintenir la Rep. & que vous voulez nous conserver, vous devez aussi, mon cher Dolabella! avoir grand soin de votre personne. Adieu!

Cice-

Cicéron à Trebonius. 33.

*Il le prie de luy écrire souvent de longues lettres, afin d'adoucir les chagrins de son absence. Il raconte les obligations qu'il a à Trebonius, & luy dit sa pensée sur Calvus, qui estoit déjà mort: car il paroît par le Livre intitulé Brutus, qu'il l'estoit avant que cette Lettre s'écrivit, c'est à dire, avant l'assassinat de Cesar.*

**V**Otre lettre m'a donné bien du plaisir, & vòtre livre encore d'avantage. Mais je n'ay pas laissé en même tems d'estre fort touché, de voir que vous me quittiez aussi-tost après m'avoir fait naître l'envie de lier une plus étroite familiarité avec vous, car pour l'amour, elle ne peut pas estre plus forte. La seule consolation qui me reste c'est l'esperance de nous entr'écrire souvent, de longues lettres, pendant que  
vous

## 276 EPISTRES CHOISIES

vous ferez en voyage, & que nous ferons separez l'un de l'autre pour adoucir les chagrins de l'absence. Je vous le promets à mon égard, & me le promets à moy même à l'égard de vous : puisque vous ne m'avez laissé aucun lieu de douter de vôtre affection. Car (pour ne rien dire icy de ce que vous avez fait en ma faveur à la veuë de toute la Repub. en vous declarant ennemi de mes ennemis: en me defendant par vos plaidoyers: en faisant, estant Thresorier, ce que le Consul auroit deu faire pour moy & pour l'interêt public: & en n'obeissant pas, quoy que Thresorier, au Tribun du Peuple, sous lequel vôtre Collegue plioit: & pour ne rien dire non plus des choses plus recentes, & dont je me souviendray toujourns, comme quel soin vous avez eu de moy pendant la guerre, quelle joye de mon retour, quel empressement, quelle dou-

douleur, lorsque vous apprîtes mes  
maux & mes chagrins : enfin le  
dessein que vous aviez de venir à  
Bronduse me trouver, si vous n'a-  
viez point esté inopinément en-  
voyée en Espagne; pour passer,  
dy-je, icy toutes ces choses la sous  
silence, quoy quelles me soient  
aussi considerables que ma vie &  
mon salut) quelles marques de  
bonne volônté pour moy ne por-  
te point le livre que vous m'avez  
envoyé? Premièrement en ce que  
vous y trouvez agreables & diver-  
tissantes toutes les choses que j'ay  
dites, qui, peut-estre ne le font  
pas de mêmes aux autres; & puis  
par le tout si galant, que vous leur  
donnez, que soit que je les aye  
avancées en riant ou non, on est  
charmé de les lire: & je croy mê-  
mes qu'elles occupent si fort l'i-  
magination, que l'on ne peut plus  
rire, lors qu'on vient à penser que  
j'en suis l'auteur. Que si, en é-  
cri-

crivant, vous n'avez toujours pensé qu'à moy, comme il faut bien que cela soit, il faudroit estre de fer pour ne vous aimer pas. Or comme vous ne sçauriez avoir fait ce détail, sans qu'il vous ait esté inspiré par un amour extreme pour moy, je ne puis aussi m'imaginer qu'une personne puisse s'aimer soy même autant que vous m'aimez. Je répondray à cet amour par un amour reciproque, & plût à Dieu que j'y peusse répondre par ailleurs, mais je m'assure que vous en serez satisfait. Passons maintenant à votre lettre très-ample & très-obligeante, à quoy je n'ay pas grand chose à répondre. Premièrement j'écrivis à Calvus pensant que ma lettre deviendroit aussi peu publique que celle que vous lisez presentement. Car l'on écrit bien autrement quand l'on croit avoir plusieurs lecteurs, que quand on s'assure

sure de n'estre leu que de celuy à  
 qui on écrit : J'ay plus exalté son  
 esprit que je ne devois faire, à ce  
 que vous pensez. Mais premie-  
 rement j'ay dit ce que je pensois,  
 & puis il avoit de belles faillies. Il  
 avoit manqué de jugement dans  
 le choix qu'il avoit fait de son sty-  
 le, cependant il le soutenoit assez  
 pour un homme comme luy & ce-  
 la le satisfaisoit. Mais on ne peut  
 nier qu'il n'eût beaucoup d'éru-  
 dition & de rares connoissances. Et  
 parce qu'il parloit trop pesam-  
 ment, & qu'il n'animoit point du  
 tout ses discours, je tâchois de luy  
 inspirer de la vigueur. Et après-  
 tout, ce n'est pas s'y prendre trop  
 mal, que de louer de bonne grace  
 ceux à qui vous voulez donner du  
 courage. Voila donc en quoy con-  
 siste le jugement que je faisois de  
 luy & le dessein que j'avois : c'est  
 que je le louois pour l'exciter, &  
 que j'avois bonne opinion de son  
 es-

## 280 EPISTRES CHOISIES

esprit. Je n'ay plus rien à vous dire, sinon que je vous sonhaite toute forte de bon-heur dans vòtre voyage; que j'attendray vòtre retour avec bien de l'impatience, & que quoyque nous soyons éloignez l'un de l'autre, j'auray toujours pour vous toute l'estime que je dois enfin que je n'espere trouver d'autre consolation dans la peine que je ressens de vòtre absence, que par les lettres que vous aurez la bonté de m'écrire, & celles que je ne manqueray pas de vous envoyer. Faites toujours reflection, je vous prie, à l'affection que vous avez pour moy, & aux services que vous m'avez rendus, quoy qu'il vous fût permis à vous, & qu'à moy ce fût un crime de l'oublier: car cela vous fera souvenir non seulement que je suis honnête homme, mais aussi que je vous aime infinement: Adieu!

F I N.

(O)

# T A B L E.

DES  
EPISTRES CONTENUES  
EN CE VOLUME.

## LIVRE I.

- L**A premiere est de T. C. à Basile  
La 2. a 10. à Terence, sa femme.  
11 à Rufus, Preteur à Rome.  
12 13. 14. 15. à Terence, sa femme.  
16 17. à Tiron.  
18 à Valere.  
19 20. à Ter. sa femme.  
21 à Memmius.  
22 23. à Serv. Sulpicius.  
24 à Acilius, Proconsul.  
25 à Ancharius, Procons.  
26 à Acilius, Procons.  
27 à Trebatius.  
28 à Acilius, Procons.  
29 à Silius.  
30 à Sext Rufus, Tresorier.  
31 à Philippe, Procons.  
32 à sa femme.  
33 à Tiron.

## LIVRE II.

1. T. C. à C. lius.  
2. à son fils Tiron.

N

3. à

## TABLE.

- 3 à Plancius.
- 4 à Marius.
- 5. 6 à Trebatius.
- 7 à Papirius Petus.
- 8 à Plancus, General d'armée & nommé pour estre Consul.
- 9. 10. à Brutus, General d'Armée.
- 11. 12. 13. à Cornificius, son Colleague,
- 14 à Memmius.
- 15 à Bruius.
- 16 à Sulpicius.
- 17 à Acilus, Proconsul.
- 18 à Ariste Proconsul.
- 19 à Thermus, Propeteur.
- 20 aux Decurions & aux quatre Magistrats.
- 21. 22. T. Cic. Proconsul à C. Marcellus, nommé Consul.
- 23 à Plancus, General d'Armée & nommé Consul.
- 24 T. Cic. General d'Armée, à C. Marcellus, Consul.
- 25 à L. Paulus, nommé Consul.
- 26. 27. 28. à Tiron.
- 29 Cic. son fils, son frere, & son neveu à Tiron.

## LIVRE III.

- 1 T. C. à Lentulus
- 2 à Cicer. son fils, & son frere à Tiron
- 3 à Lentulus.
- 4 à Curion.
- 5 à Sext Procons. fils de L. 5. à

## TABLE.

- 6 à Lepide
- 7 à T. Furfanus. Proconf.
- 8 a Ampius Balbus.
- 9 a L. Culleolus.
- 10 a Termus, Propreteur.
- 11 a Titus.
- 12 à Alienus, Proconf.
- 13 a Trebianus.
- 14 a Bithynicus
- 15 a Thoranius.
- 16. 17 a Trebatius.
- 18 a Curius.
- 19 a Plancus.
- 20 a Dolabella.
- 21 a Papius Pætus.
- 22. 23. 24 a Plancus, Genenersl d'Ar-  
mée & nommé Consul.
- 25 a Brutus.
- 26. 27 a Sulpice.
- 28 a Silius Propreteur.
- 29 a Servilius.
- 30. 31 à Servilius Ifauricus, Proconf. &  
son Collegue.
- 32 à sa femme.
- 33. 34 à sa femme & à sa fille, & Cic.  
le fils, a sa mere & a sa sœur.
- 35 Cic. General d'Armée a C. Marcel.  
Consul.
- 36 Cic. son fils, son frere, & son ne-  
veu a Tiron.
- 37 a L. Valere, Jurisconf.

### LIVRE IV.

1 T. C. a Curion.



## TABLE.

- 2 a Domitius.  
 3 a Sulpice.  
 4 a P. Serv. Isauricus, Proconf.  
 5 a sa femme, a sa fille, & a son fils.  
 6 a Cesar, general d'Armée.  
 7 a Dolabella.  
 8 a Plancus, General d'Armée & nommé Consul.  
 9. 10 a Sulpice.  
 11 a sa femme, a sa fille, & a son fils.  
 12 a Trebonius.  
 13 C. & son fils a Tiron.  
 14 C. sa femme, son fils, sa fille & Quintus a Tiron.  
 15 a Ligarius.  
 16 a Thoranius.  
 17. 18. 19. a Plancus, Gen. d'Armée. & Conf.  
 20. 21 a sa femme, a sa fille, & a son fils.  
 22 a Curion.  
 23 C. Proconsul a Curion, Tribun du peuple.  
 24 a M. Coelius Rufus, nommé Edile.  
 25. 26 a Appius Pulcher, General d'Armée.  
 27. 28. 29. a Sulpice.  
 30 a Paul, Consul.  
 31 a Messinius.  
 32 a Dolabella, Consul.  
 33 a Trebonius.

F I N.

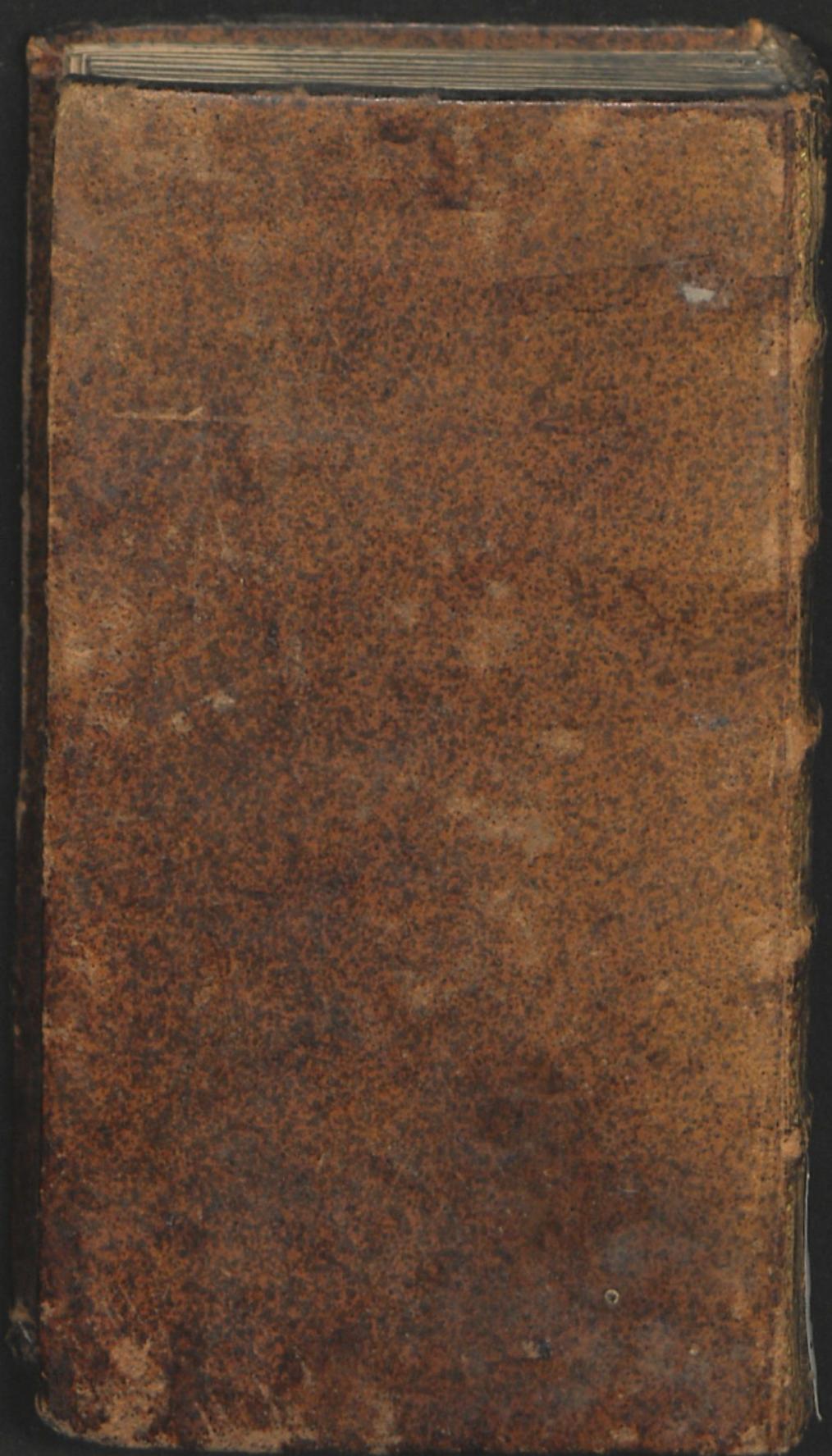
3  
A8 39 h, 30

ULB Halle 3  
004 719 301



AB 39  $\frac{3}{h, 30}$





Inches  
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LETTRES CHOISIES  
ou  
LES PLUS BELLES  
LETTRES  
DE  
CICERON,  
Traduites en Francois  
par Monsieur D. L. B.  
De L'academie Francoise.



A WESEL,  
chez JAQUES de WESEL.

M D CC III.

*B. Schulenburg 1703*

*207*

